

Yves Navarre

## Le souper des loups<sup>1</sup>

1.

« Vous n'aurez pas de questions à me poser, toute ma vie j'ai répondu avant même d'être interrogé. Je vous connais à peine, et je me livre déjà. Est-ce si facile de se livrer à des inconnus ? Détendez-vous ! À la bonne heure, vous ne souriez plus, vous n'êtes plus en visite, je connais ce sourire, ma mère le qualifiait de charitable. Sur mes photos d'enfant, je ne souris déjà plus, je me méfie, j'attaque, j'observe, je n'attends plus rien des autres. Ma mémoire est là, tout entière, dans un regard d'enfant. Après, on livre des souvenirs, on ne délivre pas ce qui les trame. Il va donc falloir que je vous dicte mes *Mémoires*, moi, le vieillard, le laissé-pour-compte de trois Républiques, je ne vous attendais plus. Je vous attends depuis trop longtemps, soixante-treize ans, j'ai fêté mon anniversaire dimanche dernier. Cette année c'est tombé un dimanche. Je n'ai jamais aimé ce jour-là. Je me suis dit, avec ce qu'il est convenu d'appeler une infinie tendresse, que c'était mon dernier anniversaire. Le docteur McLiff m'a rendu visite en fin de journée. Il m'a dit, mais enfin, Président, votre coeur tient le coup, que désirez-vous de plus ? Je lui ai répondu, Docteur, je veux simplement vivre jusqu'à ma mort. »

« Regardez la mer, elle est belle, trop bleue ? Il fait orage, ici, chaque jour, à la même heure, l'heure du thé, je devrais dire *tea time*. Les Anglais ont quitté l'île, ils y ont laissé leurs manières et leur docteur. La mer se fâche, et ces nuages on a l'impression qu'ils tombent du pic. Dans quelques minutes il pleuvra. Nous nous réfugierons sous la vérandah<sup>2</sup>. Nous commencerons à travailler. Le temps de brancher votre magnétophone, de faire des essais de voix, le temps de défaire le noeud de votre cravate, d'ouvrir le col de votre chemise, les nuages s'effaceront et vous n'aurez plus à vous inquiéter, pour l'enregistrement, du crépitement de la pluie sur le toit de la villa. Un rayon de soleil, un arc-en-ciel sur le 7 du golf, là, en contrebas, vous verrez, je répondrai à vos questions avant même que vous les posiez. On n'écrit pas la vie de quelqu'un, on la tâtonne. Chaque être humain est son unique lecteur. Vous n'aurez de moi que l'apparence des faits, jamais leur transparence. Vous avez reçu une goutte ? Ne soyez pas inquiet. Il faut attendre que les nuages arrivent au-dessus de notre tête, s'arrêtent en bordure de mer et se déchirent. C'est tout ce que le pic sait faire. Un petit orage bête et très violent, chaque jour. C'est son hobby. Un orage pour que le coucher de soleil commence par un arc-en-ciel. Ici, c'est chaque jour le même jour, plus de saisons, il suffit de régler l'air conditionné, ni trop ni trop peu, d'un bout de l'année à l'autre. Un soleil fixe, un orage à heure fixe, on a la mémoire fixe. Nerveux ? Attendons les premières gouttes. C'est très agréable d'arriver sous la vérandah un: peu mouillé. On se sent criblé. Il y a trois ans, quand je suis arrivé ici, on m'a donné une villa près du départ du 1, en contrebas, trop près du Club House, la nuit j'entendais l'orchestre du Dancing, toujours le même programme de musique folklorique, un orage de rumbas pour golfeurs nostalgiques. De la

---

<sup>1</sup> Ce roman, a été publié pour la première fois dans *Romans, un roman* aux éditions Albin Michel, en 1988. Yves Navarre, grand lecteur d'Albert Camus, s'est peut-être inspiré de *La chute* pour le début du roman. Le *Carnet de bord* d'Yves explique la genèse de l'histoire, en partie tirée d'un fait réel tragique, paru dans le *New York Times*.

<sup>2</sup> Yves Navarre tient beaucoup à cette orthographe, respectée ici par l'éditeur.

vérandah de cette première villa, je ne pouvais voir que les golfeurs du 1, les golfeurs du départ, leurs drives, quand ils se sentent encore regardés par ceux qui attendent leur tour. Je n'éprouvais là aucune joie. Vous ne comprenez pas ? Un drive? Chaque parcours de golf a dix-huit trous. Chaque trou est une épreuve. A vous l'expliquer, je cours le risque de vous faire croire que j'aime ce jeu, que je lui prête une qualité philosophique. Il n'en est rien. Chaque coup sur la balle doit être mesuré en fonction des obstacles et de la longueur à parcourir pour atteindre le green, ce tapis d'herbe douce sur lequel on va faire rouler la balle une dernière fois afin de la faire tomber dans un trou. Le premier coup, c'est le drive, le coup le plus long, le plus risqué. Je ne joue plus depuis longtemps. Cela m'est interdit. Pourtant, je suis ici. Dans cette villa, en haut de la colline. La plus à l'écart de toutes. D'ici je vois tout, le pic, la forêt, le golf et la mer. J'ai attendu un an que la locataire de cette villa meure. Elle, et sa meilleure amie qui louait la villa voisine, là, un peu au-dessus. On attend toujours la mort des autres. Pas vrai ? Quatre kilomètres de long, un kilomètre de large, un pic, une forêt tropicale, un golf de dix trous, dix-huit pelouses, une dix-neuvième en béton pour que les avions puissent atterrir, et la mer, tout autour, quelques îles à l'horizon, un geste large suffit, voilà, je vous ai fait faire le tour du locataire. Le premier jour, on se dit que c'est le paradis. Je suis venu ici comme on va au cimetière, et c'est la fête des riches. Combien de temps resterez-vous ? Huit jours, m'avez-vous écrit ? Quarante heures d'interviews ? Quarante heures de bandes qui vous suffiront pour écrire ce livre que je signerai et que je n'aurai fait que dicter. Vous avez encore reçu une goutte ? Courage. C'est curieux, ne trouvez-vous pas, cette chaleur qui monte de l'herbe comme pour appeler une pluie drue et tiède? Une douche, ce sera comme une douche. Je n'aime pas les beaux mots. Ils font qu'on reconnaît les visages. De ma vie, je n'ai jamais reconnu personne. Si je vous dis cela d'emblée, c'est pour être sûr de ne pas l'avoir oublié. Parce que vous ne m'enregistrez pas encore. L'important, c'est que je vous l'aie dit, une fois, en postulat de tout le reste, j'ai trop aimé pour être aimé, j'ai trop aimé les humains pour prendre le temps d'aimer ceux qui m'entouraient. Cette pluie est douce pour qui sait la recevoir, elle réanime, elle inonde, elle est la respiration quotidienne de ce lieu hors du temps où, pour la première fois, je ne me sens plus hors de moi. Tout cela, à le dire et à l'entendre, paraît ciselé, ambigu, je vous ai trop longtemps attendu. Je vous parle, sans vous laisser parler, de peur que vous ne soyez pas qui j'attendais. Je n'ai jamais rencontré qui j'attendais. C'est le signe de ces *Mémoires* que je vais brader. J'essaie d'imaginer votre arrivée ici. Votre impression d'exubérance. Quel âge avez-vous ? Quarante ans ? Un peu moins ? La moitié de mon âge ? J'ai un fils et une fille qui ont à peu près votre âge. Ils ne me sont d'aucun secours. Je ne les ai d'ailleurs jamais secourus. Vous saurez des choses sur moi, en repartant, rien que des choses. Ça pèsera lourd, sur vos genoux, ce sac plein de bobines, dans l'avion du retour. Pas dans la soute. Vous les garderez avec vous. Ça vaudra des sous. Vous êtes entré dans la villa. Toutes les portes étaient ouvertes. Vous avez traversé le salon. Vous m'avez appelé, à voix basse d'abord, comme si j'étais venu faire, ici, une sieste éternelle, puis à voix claire, pour vous donner le courage de passer sous la vérandah. Vous m'avez aperçu, assis, en contrebas, je vous ai fait signe, vous êtes venu vous asseoir dans ce fauteuil, en face de moi, dans ce fauteuil que je regardais depuis des heures, depuis ? Ma montre s'est arrêtée. J'ai oublié de la remonter. Un instant, je vous prie de m'excuser. Oui, c'est démodé, j'ai une montre qui ne se remonte pas toute seule. Ici, même Billie, mon caddie, possède une montre à quartz. C'est son frère Bob, le barman du Dancing, qui la lui a offerte, un cadeau de frère, un gage d'amour. Ils sont deux, eux. Moi ? Je remonte ma montre tout seul, ça fait un petit bruit qui me plaît. Pour la première fois depuis trois ans, j'ai oublié de le faire. J'ai une excuse, je regardais le fauteuil sur lequel vous êtes assis. Ce fauteuil me fascinait. Je lui parlais, inquiet de savoir qui vous seriez, quel serait votre regard. On ne voit plus le pic, on ne voit plus la mer. Dans quelques minutes l'orage nous chassera. Nous devons remonter vers la

villa. Sa vérandah, mon mirador, un pur lieu. Là-haut, j'attends. Je fais mon apprentissage. Le dernier. Coupé de tout, pour me couper de moi-même. Vous ne riez pas ? Riez comme moi ! De mauvais coeur. Le rire qui flanche, Votre poignée de main était énergique. Etouffante, n'est-ce pas, cette bouffée de chaleur qui monte de l'herbe, comme le corps d'une femme endormie, quand elle se retourne, quand elle ne sait pas que vous la guettez, quand vous voudriez tant ne pas l'avoir épousée, quand vous lui avez reproché pendant quarante et un ans de mariage de ne vous avoir dit *oui* qu'une fois dans sa vie. Ici, je peux vous dire des choses que je ne vous dirai plus là-haut. Je leur parle, là-haut. Je parle à qui ne m'a jamais écouté. Je leur dis, vous n'avez rien compris. J'aurais tant voulu être aimé. Ici, je dis l'irrecevable, je me présente, je dis l'autre vérité, la profonde, l'écorchante, l'ambiguë, celle qui mine tout du dedans. Qu'a-t-on déclaré chez l'éditeur qui vous emploie et qui m'a convaincu de l'urgence de ces *Mémoires* ? Ça fera cinquante mille ? Tout désormais est quantifié. A vous parler maintenant, je crie au secours, je désire me qualifier, un instant au moins, c'est tout. La pluie vous agace ? Rentrons, aidez-moi, je vous prie. Oui, tenez-moi par le coude. Marchons lentement. C'est beaucoup vous demander. Vous êtes déjà tout mouillé. Là-haut, je vous le promets, je vous dirai l'essentiel ou, du moins, ce que vous considérez comme l'essentiel. Nous travaillerons vite. Avec un peu de chance vous pourrez vous offrir deux jours de vacances. Vous auriez pu vous installer dans la villa voisine. L'autre vieille fille est morte il y a un mois. La villa est louée depuis deux jours par des cinéastes, m'a dit le directeur de l'hôtel. Ne le fréquentez pas, celui-là. C'est un chauve, sinistre, qui n'aime que les loups et les lapins, pas les humains. Vous verrez. Le soir, vous irez peut-être danser. Vous n'êtes pas marié ? Attention, l'herbe est glissante. Regardez-moi. Vous vous rendez compte, toute une vie pour finir ici, au bord d'un golf, sur une île dont je me demande si elle figure sur une carte. Parfois, je rêve que je me balade dans mon cerveau. C'est un paysage de montagnes grises. Je suis seul. Une corde me guide du devant; du devant et du dedans, et plus j'escalade, cherchant précautionneusement telle faille ou telle prise, plus il me semble que l'altitude en toute chose n'est jamais un record, qu'il me faudra grimper encore pour découvrir de manière plus sûre que je suis peu, que je ne suis rien, de ces sentiments qui honorent un être humain. Encore une fois, ce n'est qu'un rêve. Les rêves ne veulent rien dire, ils déraillent. Pourtant, chaque jour, lorsqu'il faut remonter du fauteuil à la vérandah, c'est comme dans le rêve. Prenez le temps du temps, prenez le temps de notre rencontre, s'il vous plaît. C'est un travail pour vous ? C'est une dernière chance pour moi. Est-il possible de rencontrer quelqu'un, une fois au moins, dans une vie ? Attaquez-vous, ne m'attaquez pas. J'ai trop reçu de coups pour en recevoir encore. Merci, vous pouvez me lâcher. Dès qu'il y a des marches, je sais me tenir debout, tout seul, ce qui est construit me rassure, c'est mon côté ingénieur, découvreur, promoteur de brevets, constructeur. Dans la villa, il n'y a pas de miroirs. Je les ai fait retirer. La morte d'avant en avait fait mettre partout. Elle avait besoin de se voir. Moi, je ne me vois plus. Trente-deux marches. Vous êtes trempé ? J'ai préparé une chemise sèche. Peut-être l'aviez-vous remarquée, à plat sur le sofa, en- traversant le salon ? Je pensais déjà à vous. Les vieux excellent, paraît-il, dans l'art de trop prévoir. Certains pour ne plus penser à rien. Moi, c'est le contraire. A ce moment de ma vie, je l'admets, je constate, constat d'échec. Soixante-treize ans pour admettre que le désespoir est une dynamique. Mon dernier souffle pour le dire, et puis bonsoir, bonsoir le Monde et ce qu'il est devenu. Bonsoir à celui que je n'ai pas osé aimer, à celui que j'ai frôlé. Sans oublier les autres, tous les autres, l'humanité. Ça pèse lourd, le reste, quand on veut faire un petit quelque chose de bien, un petit quelque chose de mieux, ce petit quelque chose de plus juste qui dérègle tout. La machine est puissante. On ne peut plus l'arrêter. Elle marche quand même. J'appelle ma villa « Le Bord du Golf ». C'est un peu comme le bord du gouffre. Je regarde le fond. C'est profond. Merci de m'avoir écouté. Tout peut

commencer. Regardez, tout ça, tout autour, on a le vertige, on voudrait se venger, on n'a que sa peau, alors on fait avec ce qu'on a. »

Sous la vérandah, quatre fauteuils, de gros coussins d'un rouge fané, une table basse sans rien, pas même un cendrier, une revue, un foulard abandonné. Le mobilier est tourné vers l'extérieur. Un sol de carrelage brun, pas de fleurs, pas de plantes vertes. Jack Vercoff défait le noeud de sa cravate, déboutonne sa chemise et, du bout du doigt, la décolle de sa peau. Ses cheveux, plaqués part la pluie, dégoulinent dans son cou. Curieux bonhomme que ce locataire de l'autre bout du monde qu'il va devoir interroger, boulot pour du fric, pour combien? « Du calme, Vercoff, compte tenu du fait que tu vas passer huit jours sous les tropiques, tous frais payés, on verra quand tu reviendras. T'es au chômage ? Prends ça pour une prime de bronzage ! T'as qu'à faire parler le vieux, la nuit. Le reste du temps, à toi la plage, et les indigènes. Raillac ? Tu n'auras rien à lui dire. De son vivant, il refusait toutes les interviews. Il doit le regretter. Il va rattraper le temps perdu. Voilà la liste des gens qu'il a connus en cinquante ans, un vrai panthéon, rien que des papes en quête d'actualité, des leaders d'opposition morts trop jeunes, des présidents de pays en voie de développement, des magnats, des escrocs, des savants, les grands de ce monde, comme on dit. » Vercoff cligne des yeux. Fatigué ? Le voilà encore en service commandé, commande dérisoire. Tout cela lui a été dit, avant-hier, à Paris, chez l'éditeur, il pleuvait aussi, pluie grise, pluie grasse, pas comme ici. Raillac fait signe à Vercoff de prendre la chemise qui se trouve sur le sofa du salon. C'est une vareuse de toile grège. Vercoff en a vu de semblables à la Boutique du « Plantation Inn Hotel », en bas, au coeur du Club House. Sans doute l'uniforme de l'île. Raillac se dirige vers sa chambre sans mot dire, polichinelle bedonnant, marchant à pas lents, se balançant, tête basse, prenant appui sur les meubles. Là aussi, dans le salon, des meubles, mais pas d'objets, même pas une photo dans un cadre d'argent, pas de lettre qui traîne sur un guéridon et, sur les murs, les marques des miroirs et des tableaux qui ont été retirés. A l'arrivée, le portier du Plantation Inn a dit en souriant à Vercoff « journaliste ? Le vieux ? Il était donc si important ? » Vercoff a simplement haussé les épaules. Un groom se tenait déjà au garde-à-vous, bagages à la main, derrière lui, grand service, chômage de luxe. Sur le chemin de sa chambre, Vercoff avait pensé que tout cela lui coûterait très cher. Quand il avait vu sa chambre, dressing, coin-salon, lit de star, une loggia sur laquelle, enfant, il aurait pu faire du patin à roulettes, il s'était dit que ce voyage se terminerait mal, comme une solitude en creux, la doublure de tout, quand on voit toutes les coutures. Le fait qu'il eût pensé « patin à roulettes » en voyant la terrasse l'avait surpris. Son enfance ? Vercoff croyait l'avoir oubliée. Porte de Clignancourt. La zone. Les patins à roulettes en caoutchouc, et ce chemin qu'il fallait faire pour aller dans les beaux quartiers, que ses copains appelaient les mieux-quartiers, pour trouver des trottoirs en macadam, doux. A Clignancourt, il n'y avait que des pavés ou des trottoirs de terre. « Oh, Vercoff, tu te casses la gueule ? Comme d'habitude ? »

Raillac entra dans sa chambre. Vercoff se dit « vieux con », et il pensa, additif, « ... tu m'as eu ». La porte refermée, Vercoff sourit. Ça le détendit. Il répéta, à voix basse, « tu m'as eu, vieux con, avec tes salades ». Puis Vercoff se mordit les lèvres. Pourquoi parler comme un gosse? Ça faisait deux fois dans la même journée qu'il pensait à Clignancourt. Il retira sa chemise, enfila la vareuse et, instinctivement, chercha un miroir, la chemise mouillée dans une main, la cravate dans l'autre, il se sentait nul. Où les poser? Tout était si propre, si bien rangé. « Ou bien non, mon petit Jack, ici tout est rien. Rien ne vit. Le vieux a fait le grand nettoyage. Il n'est pas du genre à compenser avec les objets. Ça fait trois fois que tu penses à Clignancourt, tu parles comme ce brocanteur des Puces quand il te demandait d'aller lui acheter un sandwich. C'est pour m'sieur Stein, à marquer

sur son compte. À cette époque-là, tu rêvais du monde entier. Tu ferais le tour du monde en patins à roulettes. Les routes, elles, seraient toutes en macadam. Tu t'appelais Jacques à Clignancourt. Après, quand tu es devenu typo à *Paris-Truc*, le journal des concierges, tu as préféré Jack, ça faisait plus rapide. Quatre fois, ça fait quatre fois que tu penses à ton enfance. Tope là! Tu vas te casser la gueule. Encore une fois. Comme d'habitude. » Vercoff retire ses chaussures, ses chaussettes, pose le tout dans l'entrée, par terre, avec la chemise et la cravate, en boule. Il entend sa mère lui dire de ranger ses affaires. « Et de cinq ! C'est trop. » Il va droit vers la vérandah. C'est comme l'odeur de l'herbe, l'enfance, elle vous monte à la tête. Près d'un fauteuil, la magnétophone et le sac de bandes vierges. Vercoff pose le magnéto sur la table basse, retire la bandoulière, ouvre le capot, vérifie les piles; Parfait. Et ça crépite là-dessus. Vercoff regarde la pluie dense, excessive. Il branche le micro, le pose sur la table basse, se relève et s'étire. Que fait le vieux dans sa chambre? Du bord de la vérandah, rideau de pluie tombant du toit, regard diagonal, Vercoff observe la villa voisine, légèrement en retrait, à quinze, vingt mètres? « Une villa *idem*. Tac, six Clignancourt! Ta mère te disait de ne pas répéter *idem* en mâchant ton chewing-gum. Au prix où ils étaient, tu les faisais durer. De l'argent de poche tu n'en gagnais que le samedi quand Stein ou ses voisins avaient faim. Tu regardais les clientes des Puces, les dames chic, en quête de pendules et de consoles. Tu riais quand Stein disait : c'est le footing des bourgeoises, ou bien : celle-là, son sac en croco va lui coûter cher. » Vercoff ferme les yeux. Il voudrait chasser ces images qu'il croyait effacées. Et tac, ça revient. Sept, le goût des pâtes à la maison, plat unique, mal assaisonné, les frères, les soeurs qui se chamaillent et lui, qui ne dit rien, dans son coin, les baisers étourdis de sa mère quand elle lui glissait à l'oreille « toi, Jacques, il faut que tu ailles loin, pour moi. Tu es l'aîné ». Vercoff baisse la tête et se penche, les mains sur la rambarde. La pluie ne crépite plus autant. Tout se calme. Le soleil pointe à l'ouest et, derrière les nuages, le pic se profile. Vercoff observe ses pieds nus sur le carrelage brun. Il remue ses doigts de pieds. Il baisse la tête devant sa mère, il avale son chewing-gum en cachette. Sa mère a connu Jacques, pas Jack. Elle a quitté la scène avant, comme toutes les mères à plat unique quand trop c'est trop, le genre même d'histoires de zone qui faisaient pleurer les concierges de *Paris-Truc*. La boucle est bouclée. Toutes ces maîtresses, par la suite, toutes ces copines d'un jour ou d'un mois, toutes ces femmes au restaurant qui te disaient « tu sales trop », ou bien « tu mets trop de ketchup ». « De journal en magazine, de magazine en hebdo, combien de fois as-tu fait le tour du monde dans les salles de rédaction, à réécrire les autres, à pondre l'article dont personne ne voulait ? Du macadam tout ça ? La grande vie ? Arrête de regarder tes pieds, on t'a foutu à la porte de partout. Le chômage est le seul employeur chez qui tu sois resté longtemps. » Vercoff s'assoit dans un fauteuil, pose les pieds sur la table basse, près du micro, croise les bras. Un rayon de soleil et il ne pleut plus. La mer frémissante, le frisson de l'orage ? Vercoff hausse les épaules, décroise les bras, se ronge les ongles, tac, huit fois, « Jacques, je ne supporte pas ça ! » Un bruit de moteur. Vercoff se lève, s'assoit sur la rambarde de la vérandah, côté est. Devant la villa voisine, une petite jeep du Plantation Inn, coiffée de toile à rayures roses et blanches festonnée de pompons, vient de s'arrêter devant la villa *idem*. « La villa de miss Ruth, la copine de miss Vysé, elles s'aimaient, les vieilles, mais elles ne voulaient pas que ça se sache, elles adoraient se battre, elles se tiraient dessus d'une villa à l'autre, avec des pistolets à plomb, l'amour quoi ! Miss Ruth, une vraie Fräulein<sup>3</sup> d'avant-avant-guerre, a mis deux ans pour crever de joie d'avoir vu sa Vysé de Lesbos mourir avant elle ! Jack ? Tu inventes ! Le portier l'a dit, mais pas comme ça. Ne parle pas comme ça. Tac, neuf fois. Oui, Maman. Clignancourt, c'était bon. Tu étais riche avec un pourboire pour un sandwich. Tu faisais le tour du monde en trois trottoirs, un

---

<sup>3</sup> Rétablissement des guillemets sur le *a* plutôt que sur le *u*.

vrai touriste, un touriste de l'intérieur, les vrais voyages sont là, on les en soi. Arrête, Jack, tu parles comme Raillac.» Deux grooms descendent de la jeep rose bonbon. Ils déchargent plusieurs caisses, inscriptions rouge sang. *Care, Fragile, Up et Down*. Précautionneusement les grooms les déposent dans la villa, ferment la porte et repartent. Raillac sort de sa chambre. Vercoff tourne la tête, descend de la rambarde. Raillac s'approche de la table basse. Vercoff le rejoint. Raillac lui fait signe de prendre place, eau de Cologne, parfum de citron vert, le vieux moulin à paroles s'est pomponné. Cheveux blancs, sandales blanches, il est vêtu de blanc de la tête aux pieds, foulard de lin dans l'échancrure d'une chemise de coton, un beau vieux propre et net. Il s'est même coiffé, raie bien dessinée, cheveux soyeux. Vercoff note, *citron vert, lin, coton et sandales de corde*. Vercoff saisit le micro. « Très bien, murmure Raillac, faisons seulement un essai de voix et tout sera prêt pour demain. Vous devez être fatigué. Dix heures d'avion, quatre escales, c'est long. Nous sommes loin de tout ici. » Raillac rit, « pas si loin que ça, vous verrez ». Raillac respire profondément. « L'idée de passer des heures devant votre monstre, là, cette chose que vous avez posée sur la table n'est pas sans me déplaire. Ma foi, je suis un inconnu qui n'a eu que des amis connus. » Vercoff branche le magnétophone, tend le micro vers Raillac, « dites quelque chose, s'il vous plaît, n'importe quoi ... » Raillac murmure « vous voyez, je rougis ». « Plus fort, s'il vous plaît. » « Vous voyez, je rougis ! » « Très bien. » Vercoff arrête la bande. Retour arrière. Ecoute. « Vous voyez, je rougis. Vous voyez, je rougis ! » Raillac regarde la mer, le large, le couchant, il tourne la tête, il voudrait se cacher. Les yeux lui piquent, une larme, c'est tout. Vercoff a fait semblant de ne rien voir. Bonsoir.

2.

Miami, 2713 Ocean Boulevard, Admiral Residence, huitième étage, appartement 818. Nello sort de la salle de bains. Il claque la porte en sifflotant, resserre la serviette autour de ses hanches. Il aime marcher pieds nus sur la moquette, le grand jeu. Il passe dans le salon, bouscule un fauteuil pour s'amuser, s'approche du bar, jette le verre dans lequel il a bu un whisky avant de prendre un bain. Le verre se casse dans la pаниère, près du bureau couvert de cartes *Welcome at the Admiral Residence, To-day's Program, Laundry Service*, encore un hôtel dans lequel il n'aura fait que passer. Sous quel nom déjà? Deux glaçons, triple ration de whisky dans un verre propre, *aseptised*, annonce le papier d'emballage. A l'Admiral Residence tout est aseptisé. « Tant mieux, pense Nello, je vivrai plus vieux ou je crèverai carrément d'un virus, mais jamais bêtement, jamais lentement. » Nello regarde la porte entrouverte de la chambre. La fille chantonne. Un air de chez elle ? Une chanson mexicaine ? Un tango ? Féa, la fille s'appelle Féa. Dans sa langue, ça veut dire laide, pourtant, elle est sacrément belle. Nello boit une gorgée de whisky, s'inspecte du regard dans le miroir au-dessus du bar. Il retrousse ses lèvres. Quelles dents ! Ça plaît aux femmes, des dents comme ça. Et tous les poils sur sa poitrine, les sourcils qui se rejoignent, jalousie ? Nello s'admire. Après tout, autrefois, à San Lorenzo, chez lui, en Italie, c'est ainsi qu'on choisissait les chevaux, les dents et le crin. C'est bien pourquoi Féa est tombée dans le panneau. Féa l'appelle, « Nello ? Has salido del baño ? » Nello ne répond pas, se fait des grimaces, boit deux gorgées de whisky, fait tinter les glaçons dans le verre et, les yeux dans les yeux, le visage contre le miroir, se fronce les sourcils, se plisse le front, se tire la langue. Nello veut des rides. Nello veut se vieillir, ça lui donnerait un air de patron. « Quel âge as-tu, Nello ? » « Trente-six ! » « Il ment et se donne dix ans de plus. Si on se moque de lui, il sort un couteau. Pour rire, mais il le sort, clic, il aime le petit bruit de la lame qui se met à pointer et qui luit. « Nello ? » La voix de cette fille, c'est du velours. Il faudra aussi enregistrer sa voix. Ça vendra, et quand on fait un film, c'est pour le vendre. Tout désormais est à prendre ou à prendre, plus d'alternative, le Patron l'a dit.

Féa ouvre la porte de la chambre. Elle se tient là, bien droite, plantée sur une jambe, l'autre jambe légèrement repliée, pudeur de star, comme dans un film. Féa répète « Nello » du bout des lèvres, une douceur. Nello vide le verre de whisky d'un trait, le jette dans la poubelle, même bruit de verre cassé. « Por qué haces esto? » « Ça m'amuse ! » Nello s'approche de Féa, prend son visage à deux mains, « je n'aime pas ce qui est sale, compris ? » Il embrasse Féa, « alors, vraiment, tu ne comprends rien quand je te parle ? » Féa fait signe que non, se met sur la pointe des pieds, pose son front sur le menton de Nello, comme pour se faire pardonner. Nello souffle sur la chevelure brune de Féa, regarde la chambre, le lit, une valise grande ouverte sur le lit. Il repousse Féa, la tient devant lui, à bout de bras, « tu ne vas pas emporter tout ça, un sac, ça suffit, tu comprends ? » Nello entre dans la chambre, s'approche du lit et, vêtement après vêtement, vide la valise, « ça ? C'est pas la peine ! Ça non plus ! Qu'est-ce que c'est tout ça ? Ton trousseau ? Tu ne vas pas à un mariage ». Nello regarde Féa, le coup des dents et du crin. « Entiendes ? » C'est la seule chose qu'il sache dire en espagnol. Et quand Nello essaye de lui parler en italien, Féa comprend encore moins. « T'as qu'à lui parler comme à Milan, en articulant », avait suggéré le Patron au téléphone « Rien à faire. C'est un mur. » Nello regarde Féa, « t'es un mur, tu sais ? » Féa baisse les yeux et vient s'agenouiller auprès du lit. Nello ferme la valise vide. « On va tout t'acheter là-bas. Todo ! Entiendes ? C'est comme ça pour les stars. » Nello regarde Féa, lui tend la main, l'aide à se relever. « Star, tu comprends, star ? » Féa se mordille les lèvres. « Fais pas ça, c'est mauvais pour la bouche, faut que tu sois impeccable. Le Patron a l'oeil ! » « El Patron ? » « Dino, le producteur. N'aie pas peur avec lui c'est un copain. » Féa fait un signe de tête, négatif, gentiment. « C'est pas possible ! » Nello la pousse sur le lit, s'allonge à côté d'elle. « Producteur ! Amigo ! » Féa fait signe que oui. Nello rit. Un rire pour plaire, autant en profiter, il arrache la serviette de bain, pousse la valise vide qui tombe par terre et, du bout du doigt, caresse le front de Féa, le nez, la bouche, le menton, le cou, le buste, le ventre, un arrêt, l'index dans le nombril. « Ça m'a coûté cher le passeport pour que tu aies au moins vingt ans. Comprends pas ? Aucune importance. Les stars au début, ça se vieillit, après ça se rattrape. ». Nello retire son doigt, roule sur Féa. La nuit est tombée. Nello secoue Féa, saute du lit, allume la lampe de chevet, « dépêche-toi ». Il se retourne. « Presto, on est en retard, le Patron n'aime pas ça. » Féa se lève. Nello lui tend une robe de satin rouge. « Ne mets rien en dessous. Non, ne te coiffe pas. Ce n'est pas la peine. C'est pas son genre. » Nello s'habille. Il a trouvé la fille deux jours plus tôt, à Pasadena, dans une boîte de nuit, le Rey Chico. Quel âge a cette fille? Quinze ans? Quand le Patron a téléphoné de Washington D.C., Nello a dit « si elle a seize berges, c'est depuis hier. Tu verrais ça, une taille, on en fait le tour à deux mains, des seins, de vrais oreillers ! » Le Patron n'est jamais content, ou bien il fait semblant. « Excité ? » Nello riait. « Ben oui, quoi, la merveille, marché conclu, son mec la cède pour rien. En plus, elle rêve de faire du cinéma, et tu sais, cinéma, c'est le même mot dans toutes les langues. » Silence et, quand le Patron se tait, le Patron réfléchit, il vaut mieux se taire aussi. L'oreille collée à l'écouteur, Nello guettait la respiration de Dino-le-Grand, Dino-les-Bagues, un bruit de briquet, deux, trois bouffées d'un cigare qu'on allume, le temps d'une décision, « O.K., on le fait. Je m'occupe du lieu. Arrange-toi. Pour la fille, plein crédit. Equipe réduite. Deux opérateurs. On verra sur place pour les partenaires. Enfin, ceux du début. Pour le reste, on improvisera. Pour l'idée, toujours d'accord ? » « Oui. » « Plus fort, jeunot ! » « Oui, Patron ! » « Je te préfère avec une voix comme ça. Je te câblerai l'endroit où l'on se retrouvera. » Fin de communication. En rattachant, Nello aurait voulu casser le téléphone, de joie.

Nello, costumé, cravaté, s'approche de Féa. Il l'embrasse sur le front, lui met les mains sur les hanches, « je t'avais dit, rien en dessous ». Il se baisse, glisse ses mains sous la robe, tire le slip, « allez, princesse, soulève tes pieds ». Nello jette le slip sur l'oreiller, pince la joue de Féa, « le Patron aime ça. À table, sous la table, il est du genre farfouilleur. C'est tout ce qui lui reste. Le bras et ce qu'il y a au bout du bras. Pour titiller. Heureusement que tu ne comprends pas ». Féa et Nello passent dans le salon, une gorgée de whisky à la bouteille. Féa sort un atomiseur de son sac. « Non, pas de parfum, nature ! » Il prend l'atomiseur, le jette dans la pаниère, « entientes ? » Dans l'ascenseur. « Faudra t'acheter de nouvelles chaussures. Tu n'as pas le vertige, avec des talons comme ça ? » Nello les pointe du doigt, « c'était bon pour le Rey Chico, plus maintenant ». Féa prend Nello par le bras, amoureusement. « Attends, j'oubliais », il prend deux alliances dans la poche de son veston, en glisse une au doigt de Féa, met la sienne. « Main droite ? Main gauche ? C'est la bonne main ? j'espère ? » Féa fait un signe amusé. L'ascenseur s'arrête. Les portes métalliques s'ouvrent. Brouhaha du hall de l'Admiral Residence. Ils traversent le hall, bras dessus bras dessous comme deux amoureux en voyage de noces. Bodas de sangre. Nocés de sang ?

Effectivement, grogne le Patron, il mâchonne son cigare, il en fume trois par jour, il n'a pas encore allumé son cigare du soir, il attend, il observe. Le spectacle du Sunnyside Club a commencé. La salle est plongée dans une demi-obscurité, lumières frôlantes, faisceaux caressants. Les présentations se passent sur un fond de blues langoureux. Un crooner roucoule en scène. Nello pense « tant mieux, il y a de l'ambiance ». Féa se tient droite, face à la table. Le Patron, énorme, majestueux, encadré de Sturdzi et Calavaggio, regarde Nello, « dis-lui de se tourner ». Nello prend Féa par le bras et lui fait faire un demi-tour. « Encore. De profil. » Exécution. Nello embrasse Féa dans le cou et murmure « molto bene, entientes ? » « Nello, je ne t'ai pas dit de l'embrasser. » Sturdzi et Calavaggio rient. « Taisez-vous, vous, les fous. A quoi jouez-vous ? Aux gangsters ? » Le Patron pousse Sturdzi, « laisse ta place à la señorita ». Sturdzi se lève, garde-à-vous ridicule. Féa s'assoit à côté du Patron qui lui baise la main. Dino-le-Dinosaure, faisant un baisemain à une demoiselle, en se penchant à peine, du bout des lèvres, Nello n'avait jamais vu ça, une délicatesse de monstre. Calavaggio adresse un clin d'oeil à Nello. Sturdzi baisse les yeux. « Qu'attendez-vous ? Appelez le maître d'hôtel. » Nello, assis de trois quarts, un coude sur la table, jambes croisées, essaie de se donner une contenance. Sturdzi reste debout, bras croisés. Il n'ose pas regarder Féa. Il ne faut pas fâcher le Patron. Calavaggio se tient à l'écart, derrière le Patron qui se tourne péniblement vers Féa, trouvant mal son axe entre le dossier de la banquette et la table. Le Patron relève le genou de sa jambe droite. Féa veut s'écarter. Le Patron la retient. Nello fait semblant de regarder le spectacle. Le maître d'hôtel attend la commande. Le Patron pose ses mains sur les cuisses de Féa, Féa regarde le maître d'hôtel, puis Nello. « N'aie pas peur, petite », murmure le Patron. Fin de chanson, applaudissements, lumière, le Patron se tourne vers le maître d'hôtel qui fait une courbette. « Vous voilà, vous ! Le grand jeu ! » Vers une heure du matin, liqueurs, fruits déguisés, le Patron exige qu'on change la nappe, nappe propre, un rituel. Il va falloir parler. Calavaggio allume son briquet, le tend devant le cigare du Patron qui tire une bouffée, puis deux, voluptueusement en fermant les yeux, gravement. Nello bombe le torse. Le Patron rouvre les yeux, comme en sursaut, regarde Féa, ses hommes, retire sa main droite du dessous de la table, éclate de rire. « Je vous fais peur ? » Bouffée de cigare, triple menton, une tache de sauce sur la cravate, « allons, Sturdzi, invite la señorita à danser. Montre-lui comment on s'y prend, en Hongrie ». Sturdzi tend la main à Féa. Féa se lève. Fait glisser le bas de sa robe et la lisse sur ses cuisses, à la fois gênée et amusée. Calavaggio et Nello font semblant de regarder ailleurs. Le Patron pose son cigare dans un

cendrier puis, les mains sur la table, à plat, regarde ses bagues, ses doigts, gonflés, bagues prisonnières, cette peau fine, prête à se fissurer, à ne plus contenir. Il murmure « ce sera mon dernier coup et ce sera le plus beau ». Ni Calavaggio ni Nello ne l'ont entendu. Le Patron relève la tête, joint les mains, doigts croisés, pouces vers le haut, « j'aime pas cette banquette, dit-il à Nello, elle colle, va me chercher des coussins. J'ai beaucoup de choses à vous expliquer, bambini ». Le Patron en pacha, Calavaggio tend à nouveau son briquet, le Patron rallume son cigare. « Moi, mon petit Calavaggio, je n'ai jamais allumé le cigare de qui que ce soit. » Bouffée. Une gorgée de liqueur. « Et moi, mon petit Nello, je n'ai jamais croisé les jambes devant un boss. Le torse comme ça, le coude sur la table, à quoi joues-tu, à l'homme d'affaires, tu n'es rien, mon petit, rien. Alors rangez vos briquets, asseyez-vous normalement, et si Sturdzi revient de la piste de danse avec la merveille, faites-lui signe de remettre ça. J'ai trop de choses à vous dire. Ou plutôt trop de choses à vous apprendre. Pas de temps à perdre si vous voulez que le film soit le film. Compris ? » « Oui, Patron ! » « Oui, Patron ! » Trois heures du matin. Il n'y a plus qu'un couple sur la piste de danse, Féa et Sturdzi. « Quiero volver al Hotel. » « Chut... », murmure Sturdzi. « Por favor. » « Senza favore, señorita. » « Pour le reste, murmure le Patron, dites-vous que vous n'êtes que des copieurs, de pauvres types qui se contentent de copier ce qui s'est fait, qui n'ont pas encore compris que pour faire des affaires il fallait créer ce qui allait se copier. Je ne veux plus voir vos costumes, vos cravates. L'idée de ce film, c'est mon idée. C'est ce qui va se faire et c'est ce qui va se vendre. Savez-vous ce qu'est un désir ? » « Oui, Patron. » « Oui, Patron. » « Non, un désir, bande de rigolos, bande de copies conformes, c'est dans l'air, ça se hume. C'est comme un frisson. Faut savoir d'où ça va venir. Et quand on le sait, on gagne. Un désir, ça se flaire, ça s'attrape et ça s'exploite. Encore faut-il savoir chasser ces papillons-là, savoir écouter le vent, d'où il vient, quelle force il a. Poverino Nello, tu parles toujours de San Lorenzo, mais t'as jamais foutu les pieds là-bas, ton père était trop bête, trop élégant, pour faire assez d'argent, et vous envoyer, toi et tes frères, dans ton village de lâches, respirer le bon air, celui qui dit tout, qui enseigne tout. Oui, je dis enseigne, et pas apprend. C'est un vent enseignant, le vent de chez nous. Et après ? A nous l'Amérique ! Tout ce qui s'y fait et s'y trame ! Il suffit d'être là, comme des chiens de chasse. A l'arrêt, pour mieux bondir, saisir leurs désirs, pas les désirs passés, rien que les désirs à venir. Et c'est ça, notre film. Appelez le maître d'hôtel. » Nello se retourne, fait un signe. Le Patron sort son portefeuille, le pose sur la table, « dites-vous que j'ai toujours eu les mains propres. Les seuls coupables sont ceux qui achèteront notre marchandise ». Le Patron donne un coup de poing sur la table. Le maître d'hôtel présente la note. Le Patron la tend à Calavaggio. « Dis-moi combien. Je n'aime pas les petits chiffres, sors ta loupe. Qu'avez-vous ? Vous prenez tout au sérieux ? Ce n'est pas tragique. C'est comme une fête, la dernière fête, pour tout le monde. » Calavaggio et Nello aident le Patron à se relever, écartent la table, courbettes des serveurs. Le Patron fait signe à Sturdzi de revenir avec la fille, « pas de gaffe, Sturdzi n'est pas au courant ». Le Patron, debout, débordant, pantelant, les bras le long du corps, le ventre en avant, les jambes écartées pour tenir debout, attend Féa, bonsoir, señorita. A demain. Hasta mañana ». Le Patron s'approche de Nello. « Rendez-vous tout à l'heure, huit heures trente précises, à l'aéroport. Le bout du voyage ? C'est toujours une surprise. » Appartement 818. Nello ferme la porte à double tour. Féa retire ses chaussures, Nello retire sa cravate. « Bravo ! » Féa se masse les pieds, recroquevillée sur elle-même, dans l'entrée. « Qu'est-ce que tu as ? » Féa fait une petite grimace en souriant. « No me gusta bailar. » « No te gusta quoi ? » « Bailar<sup>4</sup>. » Nello hausse les épaules en retirant sa chemise. « De toutes les façons, ça ne sert à rien de parler. Pour ce que nous avons à faire. » « Que dices ? » « Rien. Je t'attends. » Nello s'allonge, nu, sur le sofa.

---

<sup>4</sup> Je n'aime pas danser.

Féa se relève, se dirige vers le bureau, pose ses chaussures dorées dessus. « Dans la panière, s'il te plaît ! » « Pero ? » « Il n'y a pas de pero, allez, panière ! » Exécution. Féa recule d'un pas, se caresse les bras, baisse les yeux. Quiero volver a Pasadena.<sup>5</sup> » « Pasadena ? » Nello se lève, s'approche de Féa, la déshabille. La robe tombe par terre. « Nous allons faire un beau voyage, amor, tu vas voir. C'est toujours comme ça, au début. » Il l'embrasse. « Entiendes ? » Les pieds dans le satin. Robe rouge piétinée.

3.

« Cher n'importe qui, mais cher quelqu'un. Je n'ai pas écrit de lettres depuis que je suis arrivé dans l'île d'Ocho Rios, exception faite du courrier quotidien par lequel je règle, de loin, l'administration de mes biens. Tu le devines, je te tutoie, je ne sais même pas qui tu es, j'ai besoin de ce signe pour te parler, j'écris surtout à ma banque, aux veuves ou aux veufs quand ils croient devoir m'informer de la fatale nouvelle de leur vie et s'adressent à tout hasard à mon ancien domicile parisien. J'ai pourtant essayé de disparaître, d'effacer. J'ai vendu ce que je n'ai pas donné, conservant ce capital considérable qui me protège aujourd'hui, ici. Il m'arrive également de recevoir des invitations à des vernissages d'expositions de tableaux. Jeanne s'ennuyait. Je feignais de ne pas m'en douter. Aussi couchait-elle notre nom et notre adresse sur les registres des galeries d'art afin de recevoir du courrier quand, depuis longtemps, elle n'en recevait plus. Me voilà à parler d'elle. L'ai-je isolée ? Désormais, elle m'isole. Je ne saurai jamais écrire de lettres, revoir mon écriture me surprend, elle n'a pas changé, longtemps je fus le seul à pouvoir me relire, j'arrête, je reprends. Pardon. » Feuillet arraché. Raillac observe le magnétophone. À quoi ça sert de livrer des *Mémoires*, de dire qui, quoi et quand, et de ne garder que le plus croustillant ? « 28 janvier. Le jour se lève. Ocho Rios est une île perdue. Cher ami que je n'ai pas su avoir. L'essentiel, d'emblée, c'est difficile et dangereux. J'ai pleuré ce soir. J'avais oublié cette sensation, je laissais cela aux autres, leurs larmes provoquaient mon mépris. Hier, je ne sais pas ce qui s'est passé, les yeux qui piquent, une larme qui coule, une seule, brûlante, une larme qui fait sa trace sur la joue, et l'impression qu'elle creuse la peau. Vercoff est parti sans que je lui dise bonsoir, pas même un signe de la main, je n'ai pas bougé, je regardais le couchant, je m'y réfugiais, je ne l'ai jamais vu si coloré. Brusquement, tout était clair, aussi tranchant dans les tons vifs du couchant que dans les ombres de forêts et de granits. Pour la première fois, j'ai accueilli la nuit avec joie quand je l'ai toujours attendue avec effroi. Je me suis endormi dans ce fauteuil, l'air de cette nuit pour seul drap, sans médicament. Je n'ai volontairement pas pris la pilule blanche, en bas du casier journalier, à droite, la dernière de la journée, celle que je dois avaler avec un verre d'eau sucrée, le seul sucre qui me soit autorisé. Le docteur McLiff fait bien les choses. Tout m'est quotidiennement préparé. Chaque matin, Billie me livre la boîte du jour, avec le petit déjeuner. Hier, je me suis endormi seul, sans pilule, pour une larme, pour un coucher surprenant, peut-être aussi parce que le magnétophone est là, devant moi, miroir menaçant de mes souvenirs. Le livre de mes *Mémoires* ne sera qu'imposture, au goût de leur jour, sacrifiant à la mode de leurs scandales. » Raillac réfléchit. Page blanche. Il veut s'appliquer. « Cher ami que j'aurais pu avoir. On n'a pas un ami. On est l'ami de quelqu'un. On naît l'ami de quelqu'un. Quand on écrit, on s'écrit. Le jour se lève. Je n'ai pas bougé de la nuit. Le papier à lettres était là, devant moi, dans le tiroir de la table basse. Je n'ai eu qu'à tendre le bras. Le silence du magnétophone impose. En m'écrivant, je voudrais pouvoir apprendre à m'écouter, en me relisant, découvrir ce qui s'est cassé en moi, où, quand et comment. Cher toi, le retraité d'Ocho Rios. Vercoff te posera des questions

---

<sup>5</sup> J'aimerais retourner à Pasadena.

sur ceux-là, puissants, que tu as connus et qui comme toi étaient seuls. Ils avaient le pouvoir, un nom dans l'Histoire, c'est tout, Alors que l'Histoire se tramait sans eux, ils signaient, cautionnaient. Tout se modifiait hors d'eux, malgré eux. Tout juste pouvaient-ils corriger quand l'actualité, pour la forme, se laissait encore pétrir et modeler. Si peu dans le fond. Ceux-là que tu as rencontrés t'ont tout dit quand, dernière confiance, tu leur posais la question de l'espoir, mais il y avait déjà, à la poser, dans ta voix, une marque, un rien d'arrêté, pas de réponse. Vous vous taisiez. Vous observiez ce que d'autres appellent, dans les cérémonies officielles, une minute de silence, une minute pour honorer ce que vous n'étiez pas devenus. Immobilisés que vous étiez par ce que vous aviez conçu, condamnation à perpétuité, les humains désormais inspirent du présent, expirent du passé. » Raillac arrache le feuillet, au suivant, un jeu, et puis non, cette fois, il réfléchit, il écrit, ce ne sera pas une lettre mais un texte pour lui et lui seul. *Le soleil pointe à l'horizon, ce sera bientôt l'heure des jets d'eau sur les greens du golf ton heure, ton spectacle, celui du matin, quand tu voudrais tout recommencer, tout rebâtir. Entre un avis de crédit de ta caisse de retraite, et un relevé de banque, tu as trouvé il y a deux mois la lettre d'un éditeur, déférente. Tu as répondu. Tu as accepté. Pourquoi t'être éloigné de tout pour revenir en termes de souvenirs te signaler auprès de ceux que tu as dérangés? Officiellement, on célébrait en toi « l'humaniste distingué ». Comme une salutation. Ou bien, celui-là, à qui tu demandais instamment de te définir et qui, mal à l'aise, avait opté pour « un humaniste perdu au vingtième siècle ». La lettre de l'éditeur était flatteuse. Bien sûr, tu n'étais pas dupe. Tu as toujours eu cette violence. Pourtant, tu as accepté la venue de l'émissaire, contrat signé, promesses mirobolantes précisant bien qu'à la sortie du livre tu ne te déplacerais pas, que tu resterais là, dans ton île, que d'ailleurs l'avion ne t'était pas recommandé, quasiment interdit. Tu es ici comme pour habiter ta tombe avant de t'y coucher, un après-midi, une nuit, par hasard, au moment où tu t'y attendras le plus. Ce moment-là, tu l'attends tout le temps. Le soleil se détache de l'horizon, au coin de la villa voisine. Qui est coupable de ton échec ? Il n'y a que des coupables par omission, non-lieu pour le monde entier, pas de preuves, tout juste des présomptions, écris, Henri, si ça te fait du bien : ta volonté te vouait à l'échec. Cet échec, tu ne l'admetts que maintenant. Ce désir, toujours devancé, qui a guidé ta vie, voilà qu'il t'ensevelit. La nature sera belle, au moins, à Ocho Rios, pour ce dernier croche-pied, dictée, dictature du magnétophone, tu vas pouvoir t'épancher sans souci des ratures, nature opulente, luxuriante, excessive, fascinante, tous les adjectifs que tu barrais dans tes compositions françaises parce qu'ils étaient trop vrais. Offre-toi une autre feuille. La dernière. Souviens-toi, les lettres officielles. A Monsieur Henri Raillac. Président-Directeur général du Consortium national de Recherches, Président honoraire du Conseil international permanent de la Recherche scientifique, Ancien élève de l'École, diplômé de, Commandeur de, Cher, Cher ami, Très cher confère et ami. Raillac déchire et recommence. Encore une fois. Réfléchis. Souviens-toi.*

*Te souviens-tu des orties ? Il y en avait au fond du jardin, à Saint-Pardom<sup>6</sup>. Des massifs qu'enfant tu te plaisais à franchir, jambes nues, en culotte courte, sans que les orties te piquent. Le secret ? Tu respirais profondément, très fort, à t'en crever les poumons, et tu retenais ta respiration. Lentement tu traversais le massif. Les orties te caressaient les jambes. Nez bouché, bouche crispée, tu avançais. Après le massif, c'était la plaine ; à perte de vue, l'autre côté du jardin, la fin de rien et le début de tout, comme un appel. Sorti du massif, en plein soleil, tu retenais encore ta respiration jusqu'à ne plus pouvoir te contenir. Puis de nouveau tu respirais, tu caressais tes jambes, tu n'avais pas été piqué. Te souviens-tu de cette histoire, de ce jeu de*

---

<sup>6</sup> Voir *Le Petit galopin de nos corps* et *Drummond* (tiré également de *Romans un roman*)

*solitaire ? Admets-le aujourd'hui, tu l'as joué toute ta vie. Franchir le massif sans prendre garde à ce qui pique et marque, sans remarquer quoi que ce soit, qui que ce soit, tous ceux-là qui t'entouraient et que tu n'as pas voulu aimer, retenant ta respiration. Soixante-treize ans pour en arriver là. A la sortie du massif, tu ne peux pas te tromper, ce sera la vérandah. Et qu'est-ce que ça prouvera ? Il n'y a rien à prouver. Il aurait fallu s'arrêter d'inventer. Des chercheurs comme toi, il y en a eu des milliers. Chaque découverte ne pouvait que t'émerveiller. Tout ça pour en finir là. Le coup des orties. Et, de l'autre côté, un paysage sans fin. Comme un appel. Le dernier. Le tien.*

Raillac jette le bloc de papier sur la table basse, recapuchonne le stylo, se penche et le range dans le tiroir. Il ramasse les lettres, ses lettres, son dernier courrier. Il pense *dernier* par dérision. Il provoque qui ne doit pas venir s'installer avec lui dans la villa, le dernier invité, le sournois, celui qui ne dit rien et qui ne veut pas qu'on lui parle, la mort déguisée en golfeur, un golfeur comme un autre, quelqu'un d'anodin qui ferait son travail, sans joie, sans peine, le visage lisse et sans regard. La mort en passant par là. Depuis le temps qu'il l'attend. Vous ne pouvez pas vous tromper, l'avant-dernière villa, en haut de la colline, à gauche, côté coeur. Raillac range les lettres une à une, proprement, au carré, les pliant d'abord en deux, puis en quatre. Il en fait une pile et la glisse dans la poche de son pantalon. Il s'y prendra à trois fois pour se relever, quitter le fauteuil dans lequel il s'est assoupi une nuit durant; comme si le fauteuil avait voulu le retenir, comme si le fauteuil était complice du visiteur à venir. Raillac s'approche de la rambarde. Il prend appui, relève la tête et respire intensément, comme avant les orties. Il regarde la villa voisine. Fenêtres ouvertes. Les nouveaux locataires vont arriver. Une femme de ménage, une mamadou noire, secoue un tapis du haut de la vérandah. Elle n'a pas vu Raillac. Raillac ne bronche pas. Il ne veut pas être surpris. La femme de ménage rentre dans la villa. Raillac respire, fait trois pas, saisit la rampe. Il descendra les trente-deux marches lentement, haïssant l'engourdissement de son corps, mesurant chacun de ses pas pour ne rien heurter et se heurter, guettant au plus profond de lui-même le rythme sourd des battements de son coeur, s'imaginant l'imminence. Il n'a pas pris, hier soir, son calmant avec de l'eau sucrée, petit goût écoeurant d'avant le coucher. Cette nuit, il l'a passée dans le fauteuil avec pour seul rêve l'image fixe d'une femme, dans l'ombre, le regardant, mi-mère mi-épouse, rivale d'elle-même, cette femme qui était deux l'observait, et rien de ses traits qui puisse indiquer s'il s'agissait clairement de l'une ou de l'autre. Après les marches, l'herbe et les parfums du matin, fugaces, qui enivrent. Raillac avance à petits pas vers les fauteuils. Il s'installe dans celui qu'occupait Vercoff, tourné vers le pic et le golf. Voici le 7 dans son entier, une fraction du 8, le départ du 14, deux bunkers du 11, et le green du 6. Vu d'en haut, soleil dans le dos, c'est le grand moment de la journée. Comme chaque matin, Raillac remonte sa montre. Six heures moins cinq, l'heure de l'arrosage. Raillac attend, scrute l'herbe drue du parcours, l'herbe rase du fair-way, l'herbe sombre des greens, leurs petits fanions claquant au vent, l'herbe déchiquetée des départs, cette herbe pour un jeu, un jeu avec soi-même, le dernier de tous les jeux quand on a compris qu'on ne peut plus désormais se mesurer qu'avec soi. Raillac attend six heures : cinquante jets d'eau se mettent ensemble en fonctionnement, sous ses yeux. Raillac s'émerveille, comme chaque jour, un jour qui jaillit.

4.

Féa fait semblant de dormir. Recroquevillée sur elle-même, les bras croisés sur la poitrine, les mains pelotonnées sous le menton, elle niche sa tête à hauteur de la hanche droite de Nello, elle se sent à l'abri, nue et protégée de tout regard. Nello, draps écartés, sur le dos, mains derrière la

nuque, sifflote pour ne pas s'assoupir, avec le Patron l'heure c'est l'heure. Féa se mouille les lèvres et s'embrasse furtivement les doigts. On entend le tic-tac de la pendule encastrée dans la table de nuit, clavier que Féa a observé la veille, en entrant dans la chambre. Féa, fascinée, en avait caressé les boutons, sans appuyer, comme si elle avait voulu, pour le premier grand voyage de sa vie, commander tout à la fois. Elle avait souri en cachette, drôle d'aventure, qui est Nello ? Celui qu'elle attend ? C'est bête d'attendre. Féa se mouille les lèvres à nouveau, se mord un doigt, gentiment d'abord, puis très fort, elle arrête, sans bouger elle regarde la marque, les petits creux de ses dents dans la peau. Elle faisait ça, enfant, avec sa poupée, son unique jouet, baigneur en celluloïd auquel il manquait un bras. Serena, la voisine, le lui avait offert le jour du quatrième petit frère en lui disant « tiens, ça te distraira ». Féa, en observant son doigt, revoit le joujou et la maison de planches, derrière la gare de triage de Pasadena, contre le troisième pilier, sous l'autoroute panaméricaine, cet endroit-là, son lieu, son enfance, elle, l'aînée, et quatre garçons après. Au-dessus de la tête on entendait le monde entier aller du nord au sud, du sud au nord, vrombissement des quinze-tonnes, bouclés, cadencés, réfrigérés, bruit de fusée des voitures de tourisme, glissement à peine modulé qui en appelait inlassablement un autre, de jour comme de nuit, brisé parfois par le rugissement des grands transports internationaux. On passait, on ne s'arrêtait pas. L'autoroute s'envolait au-dessus de la ville, l'évitait. Dans la maison de planches, il n'y avait qu'une pièce et des trous dans le toit pour voir le jour se lever, le ciel s'éclaircir. Dans un coin de la pièce, le lit des parents, très haut. Et les enfants par terre, sur des nattes, alignés ou enlacés, qu'il fallait un à un prendre dans ses bras, en bonne grande soeur, quand un rêve secouait tel ou tel, tous taillés sur le modèle du père. Pour que maman, aussi, n'ait pas à se lever, maman, là-haut, sous la couverture, prisonnière, le père qui ne voulait que des fils, et toi, Féa, qu'il avait appelée Féa, la vilaine ! justement parce qu'il ne voulait pas une première mais un premier, la revanche d'en haut, quand on a le privilège du matelas. Tu te tins toujours à distance de lui. L'as-tu regardé une fois, vraiment, droit dans les yeux, plus qu'un instant furtif, quand il te donnait l'ordre d'aller jouer dehors avec tes petits frères ? Au début, tu ne comprends pas les maladies de maman, ce ventre qui gonfle, jamais à la même époque, ces malaises qui durent des mois, puis plus de maman pendant quelques jours. Le père achète alors une nouvelle natte et ainsi de suite. Jusqu'à ce que maman, au quatrième, t'explique et te dise « maintenant, il va falloir que tu m'aides ». C'est à cette époque-là que tu as commencé à écouter la rumeur furieuse de l'autoroute. C'est à cette époque-là que Serena a commencé à s'intéresser à toi. Mords-toi les doigts, mouille-toi les lèvres, suce ton pouce, comme autrefois, au petit jour, épuisée d'avoir veillé les petits pour qu'ils laissent papa-maman dormir. Dormir ? Cette rumeur-là, aussi, tu l'écoutais. Les soupirs d'en haut. Des années de soupirs se font écho. C'était comme à l'école, une autre école, apprendre à écouter. Serena, la vieille fille, la *bruja*, sorcière, avait une maison pour elle toute seule. On la respectait dans le quartier. On la craignait. Elle avait souffert, disait-on, enfant. On l'avait enfermée, longtemps, où ? Serena chez qui tu te réfugiais quand tes frères et leurs copains se liguèrent contre toi, « on va tuer la Reine de la Jungle », comme dans un de leurs illustrés, tu te souviens ? Leurs cris ? Le jeu guerrier consistait à te plaquer au sol en te tirant les cheveux. Serena, elle, avait des brosses douces et des peignes pas en plastique. Serena te coiffait, comme sa fille. Serena te mettait des rubans dans les cheveux, les dénouait quand il te fallait rentrer chez toi, quand ta mère, de la maison d'en face, t'appelait, « je te défends d'aller chez elle », à chaque fois tu avais droit à une giflette. C'est comme ça qu'on devient belle. Jusqu'au jour où tes frères ont arraché l'autre bras et les deux jambes de ton baigneur. Tu as décidé d'enterrer ton enfant loin de la maison, à ce lieu des faubourgs où les arbustes recommencent à avoir des feuilles, où les enfants ne détruisent plus en jouant. Trop loin ? Là, dans le sable, tu t'es agenouillée pour faire un trou. Quand tu t'es relevée, un homme était debout, devant toi. Il t'a souri. Il a caressé tes

cheveux. Tu n'as pas compris pourquoi il te plaquait contre lui, la boucle de sa ceinture contre ton front. Quand tu es arrivée chez Serena, toute rouge, à bout de souffle, Serena s'est assise sur une chaise, elle l'a longuement regardée suffoquer, elle t'a prise dans ses bras et elle a murmuré « ce n'est rien, Féïta ». Il y avait quelque chose d'heureux dans sa voix. Désormais, pour elle, tu existais, « ne bouge pas ». Serena a disparu, puis elle est revenue, quelques minutes plus tard, un coq à la main. Elle le tenait par les pattes, « déshabille-toi ». Tu t'es déshabillée. « Va chercher la bassine. » Tu es allée chercher la bassine. « Assieds-toi, pose la bassine sur tes genoux. » Tu faisais tout ce que Serena te disait de faire, joues brûlantes, larmes sèches sur les joues, un drôle de goût dans la bouche, l'empreinte des mains de l'homme dans tes cheveux. Serena a brandi le coq au-dessus de la bassine. De l'autre main, avec une hachette, elle lui a coupé le cou, corps gigotant, se vidant de son sang, bassine rouge. Serena riait aux éclats, « tu es une grande désormais. N'aie pas peur, c'est pour toi, ça te protégera ». Le sang, goutte à goutte, puis plus rien. Serena a posé la hachette sur une table, le coq dans l'évier, elle a ramassé la tête, l'a plongée dans la bassine et a commencé à badigeonner ton visage, « laisse-toi faire ». Le sang, sur, tes lèvres, « lève-toi ». Serena a couvert ton corps de signes étranges: deux taches vives sur la poitrine, « c'est pour qu'ils poussent, tes mignons, à voir ta maman ils seront bien ronds ». Tu revois Serena, radieuse, comme amusée, elle tremble un peu, son regard t'échappe, elle prononce des mots que tu n'as jamais entendus, sa voix devient rauque, elle badigeonne ton ventre et tes cuisses et cet endroit, plus bas, sur lequel elle crache. Puis elle se tourne, tend le front, en défi, vers le lieu de l'enterrement du baigneur, brandit la tête du coq et menace l'homme, *el hombre, el macho*. Serena se prostre enfin, à tes pieds, riant, sanglotant, comme une femme à l'église quand quelqu'un vient de mourir. Tout cela est plaisant. Ta maman, de l'autre côté du chemin, ne se doute de rien. Tu es là, debout, sang séché, relique, vénérée. Serena se relève. Elle t'assoit dans l'évier. Elle te nettoie, précautionneusement. Le sang passe sur des chiffons qu'elle jette. Serena redevient douce, murmurante. Tu ne comprends toujours pas ce qu'elle te dit. C'est la fin de l'après-midi. Ta maman ne tardera pas à t'appeler. Tu te rhabilles. Serena se contente de t'embrasser sur le front, te coiffant avec ses doigts comme pour chasser l'empreinte des mains de l'homme. Serena murmure « tu es pure maintenant, tu n'appartiens qu'à toi-même. N'oublie jamais que tu as besoin de toi ».

Nello te regarde, tu le sens, tu te caches, tu enterres un souvenir qui vient à peine de renaître, c'est ton baigneur, cassé, et tu l'aimes même s'il lui manque tout. Nello est là. Comme tous les hommes, il attend que tu te relèves pour te toucher. « Ton corps, Féïta, il faut que tu aies au moins ça pour te défendre », chaque jour Serena t'expliquera ce qu'elle a compris de la vie. Ta mère un jour te giflera, tu lui rendras sa gifle, jamais plus elle ne te parlera. Jusqu'au jour de tes treize ans où ton père traversera le chemin et parlera longuement avec Serena. Le lendemain, Serena t'emmènera, la mère ne dira rien, elle vient de te vendre. Ces choses-là n'arrivent que dans la vie. Retire les doigts de ta bouche. Un établissement dans le centre de la ville. Une maison en pierre avec un perron, des volets clos aux fenêtres. Tu es restée dix-sept mois, enfermée, au premier étage. Vous aviez toutes entre treize et quinze ans. Serena venait te rendre visite une fois par semaine. Madame Isabel, la patronne, lui donnait de l'argent pour tes parents. Tu étais heureuse. Tu avais un lit, avec un matelas. Il y avait la télévision. Des revues à profusion. De quoi faire le tour du monde en cinq chambres, un couloir et un salon d'attente. Hollywood, on ne parlait que de Hollywood quand on changeait de robe, « Féa, tu devrais te maquiller comme ça ! » Tu oublies des détails très importants, l'eau chaude au robinet, les bains mousse, l'intérêt qu'on te porte. « C'est toi la nouvelle ? » Puis Madame Isabel t'a cédée à Javier, le propriétaire du Rey Chico. Elle t'a embrassée sur le front, le jour du départ, « t'es une vraie petite femme,

maintenant, profite-en ». De la maison de planches à la maison de pierre, tu avais fait le chemin à pied, cette fois, en bas du perron, il y avait une voiture, une Buick, toute propre, comme toi, et un homme au volant. Tu n'as jamais su le nom de la rue où tu es restée pendant des mois et des mois. Le jour de sortie, avec les filles du Rey Chico, tu n'avais de cesse de scruter les maisons. Tu cherchais le perron. Elles, en revanche, poussaient des cris en regardant les vitrines. L'autoroute, où était-elle ? Au Rey Chico aussi, tu vivais enfermée. Le jour de sortie, c'était la récompense, le jour du lieu et de la référence, tu aurais voulu revoir les volets, sonner à la porte, entendre la petite sonnerie égrillarde, surprendre Madame Isabel, savoir tout de la première étape. Tu te mords les doigts ? Tu les embrasses ? Nello bouge. Il se retourne pour regarder l'heure, son sexe est là, tout près de ta bouche. Tu fermes les yeux, tu vois sang, sang de coq, tu entends Serena, ses mots fous que tu n'as jamais retrouvés dans un roman-photo. Ce que tu vis se passe toujours en dehors des photos que tu vois, entre les légendes que tu lis afin de savoir qui aime qui, qui trahit qui, savoir surtout qui est jaloux. Ce sentiment, tu ne le connais pas. Ou bien l'as-tu découvert hier ? Sturdzi te faisait danser, à bout de bras, comme s'il avait peur de te serrer contre lui. Sturdzi dansait comme un automate, rythmant tout, et toi loin de lui, sa main droite sur ta hanche, sa main gauche serrant à peine la tienne comme s'il avait peur d'être surpris. Nello, assis à la table du Patron, au fond du Sunnyside, te regardait furtivement, de loin, regard-poignard, c'est ça, la jalousie ? Tu viens enfin de vivre le dedans d'une photo de roman-photo. Nello se penche, pose une main sur ton épaule, « presto, Féa ». Féa roule sur le dos en même temps qu'une maison de planches, un cou de coq, un perron et un tabouret de bar du Rey Chico, son inventaire, toute sa vie, pour un sentiment, qui sait, le premier ? Nello ? Tu ne le comprends pas ? Il ne te comprend pas ? Tant mieux pour le sentiment, tu ne le vivras que mieux. Féa se lève, attrape un drap, l'arrache du lit et l'enroule autour d'elle. Elle se sentait nue, brusquement, avec l'autre, son autre, le ravisseur de son roman-photo. « Pourquoi me regardes-tu ainsi ? » Nello ferme les yeux, serre les poings, boutonne sa chemise, lentement, tournant-le dos à Féa, face à la baie, l'océan à perte de vue, un voyage pour rien ? Peut-on encore acheter quelqu'un, l'emmener, lui parler de film et d'avenir, d'avion, de soleil et de plage ? Devant Féa, Nello ferme les yeux et ne l'admet pas. C'est du travail, du boulot pour le Patron, le Patron lui aussi a un Patron, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne d'identifiable, avec un visage, un corps, une silhouette, des mains, qui est à la tête de tout cela ? Nello relève le col de la chemise, ferme le dernier bouton, fait glisser la cravate et la noue. Il la dénoue, la jette par terre, trop chic. Il ne faut plus fâcher le Patron. Nello se retourne. Féa, robe bleu pâli, foulard noué autour de la tête, lunettes de soleil, debout au bout du lit, regarde ses vêtements, par terre, autour d'elle. Nello les ramasse, les jette en vrac dans la valise, un paquet du tout, valise fermée. Dans le couloir de l'Admiral Residence, une porte de lingerie est ouverte, Nello pose la valise à l'intérieur, ferme la porte, se dirige vers Féa, l'embrasse dans le cou, appelle l'ascenseur, « tu auras tout ! Tutto per te ! » Féa sourit. « Todo para mi ? » « Tu fais des progrès. On va se comprendre. » Dans le taxi qui les conduit à l'aéroport, Féa écoute le bruit des pneus sur la chaussée, bruit lisse, glissant, voluptueux. Elle imagine des piliers, partout, sous la route, et un passé de planches, de nattes et de trous dans le toit, rais de lumière quand le père va se lever et gronder, « lève-toi, Féa », tu viens à peine, enfin, de t'assoupir, ivre des soupirs d'en haut. Allons, efface, oublie. Nello pince la joue de Féa, « pourquoi me regardes-tu ainsi ? » Féa baisse les yeux. Voyageurs sans bagages, destination inconnue, baiser renversé sur la banquette arrière du taxi. Le chauffeur regarde dans le rétroviseur. « Lune de miel ? » Nello lui fait signe de se taire. Dans le sac à main de Féa, il n'y a que trois photos d'elle, des copies de celles que Nello a fait faire pour le passeport, un poudrier, une brosse à cheveux, un certificat sanitaire, une paire de boucles d'oreilles, une petite chaîne plaqué or et deux cent vingt dollars, en coupures de dix, dans la poche intérieure. C'est tout ce qui

te reste, Féa, le sac, la robe, une paire de trotteurs blancs que tu mettais les jours de sortie, un foulard et les lunettes de soleil. Tu oubliais Nello. Il a un attaché-case, lui, qu'il ferme à clé. Avec ton passeport dedans. Tu regardes Nello, tu retires tes lunettes de soleil, tu poses la tête contre son épaule et tu murmures « he olvidado todo ». Tu crois que tu as tout oublié. Regard oblique de Nello, « qu'est-ce que tu dis ? » Nello hausse les épaules. L'entrée de l'aéroport. Nello te fait signe de remettre les lunettes. Dans l'aéroport, Nello te tient par le bras, robe d'été, bras nus, Nello te fait mal. Nello te fait toujours mal, par peur, c'est un faible. C'est ce que tu as choisi, non, tu as été choisie. Ce qui se passe entre toi et lui, pour une fois, est autre chose qu'une simple visite, bonjour, bonsoir, au suivant, trois années de ta vie. Tu dois avoir oublié, alors oublie. Là, sur le marbre qui dalle le hall, luxe, on glisse, tout est lisse. Pourtant tout le monde a mal, en surface, ça se voit, le monde attend, un frisson, ne serait-ce qu'un, c'est comme ça hors de Pasadena, le monde souffre, en dedans, profondément. Il suffit d'échanger un regard au hasard. Partout. Ne serait-ce qu'un regard. Arrives-tu trop tard ? Hollywood règne-t-il encore ? Tout le monde joue ? C'est le grand film ? Du cinéma permanent depuis cinquante ans ? Tu te moques de toi ? Guichet 8, Nello te lâche, tu te caresses le bras, tu auras un bleu, il faut attendre le Patron, Sturdzi et Calavaggio. Pour toi, tout commence, c'est le grand rôle et, rêve facile, en attendant, derrière tes lunettes noires, tu te vois avec l'Oscar, les flashes, les applaudissements, les journalistes. Pour leur répondre, il te faut inventer une enfance. Nello aurait dû y penser. Non, tu choisis de dire la vérité. Comme Marilyn. Comme elle, tu vas commencer par te montrer nue. Non, pas dans un calendrier, dans un film. Au goût du jour. Tu diras tout, comme elle, mais tu ne finiras pas comme elle. Tu te méfieras. De quoi ? De qui ? Voici le Patron entouré de ses gardes. Les quatre hommes se parlent. Ils te tiennent à l'écart. Nello de temps en temps te regarde. Sturdzi ne t'a même pas saluée. Le Patron se contente d'un petit signe de la main, main blanche, courte et potelée, pointue, main qui se glisse et s'insère. Calavaggio te demande où sont tes bagages. « Nada ? » Tu répètes « nada » gentiment. Rien. Tu n'emportes rien. Le marbre efface tout, même les pas. Ils te font signe. Tu passes la douane devant eux, comme une dame, ça y est !

5.

On trimbale toujours avec soi les cadavres d'amours déçus. On rêve d'en faire un livre. L'idée amuse Vercoff. Le roman s'intitulerait *Es-tu rentrée les lèvres douces ?* Vercoff réfléchit, dodéline de la tête, sourit, un sourire que Vercoff s'adresse à lui-même, comme d'habitude, pour balayer cette petite impression de solitude de quand on a envie de boire sec le whisky que l'on vient de payer cher, Dancing. Trois couples à la dérive, un orchestre qui somnole, le jour va se lever, bientôt l'heure de la fermeture. Deux taxi-girls dansent, en fermant les yeux, à pas rythmés, langoureux, encastrées l'une dans l'autre, comme si elles voulaient mourir ensemble au cas où l'île sombrerait, basculerait d'un coup sous le poids du pic qui brusquement se mettrait à osciller de droite, de gauche, balancier. Vercoff hausse les épaules. Il aime les catastrophes. Surtout quand il a un peu bu. Une des entraîneuses s'est approchée de lui en début de soirée. Il lui a dit « non merci » gentiment. « Même pas un petit verre ? J'aime les Français. » Il a répété « non » sèchement. La fille a fait un signe de la main à ses camarades, le signe « celui-là, pas la peine », et Vercoff, du haut de son tabouret, au coin du bar, adossé au mur, un coude sur le comptoir, col de chemise ouvert, s'est contenté de regarder le spectacle du Dancing presque vide, en pensant au roman qu'il aurait pu écrire, sur le moment, quand il était encore temps, quand Edith était partie. Elles sont toutes parties, l'une après l'autre. Il a chassé Edith. Il les a toutes flanquées à la porte, l'une après l'autre, toujours la même histoire, qui chasse l'autre dans ces cas-là ? Edith avait vraiment les lèvres douces. Elles avaient toutes les lèvres douces. *Comme le temps passe*, c'est le

titre, il n'y a pas à hésiter. Ce whisky sec, tu ne le supportes pas. Ces femmes, tes femmes, connues, étreintes, ces échecs, puis Edith, encore un échec. A chaque fois, sitôt la porte refermée, tu essayais de respirer, c'était la même crispation, tu ne pouvais même pas te dire un mot pour donner libre cours à ta colère, pendant les heures dites de rupture, tu t'étais contenu et, calme, parlant à mi-voix pour que chacune d'entre elles t'écoute mieux, tu avais un à un analysé les temps passés ensemble, le temps partagé, à deux. Que désirais-tu qu'elles ne désiraient pas ? Le barman s'approche de Vercoff, « my name is Bob », dit-il en tendant la main. Vercoff ne bouge pas, le regarde vaguement. Le barman répète « my name is Bob » en haussant légèrement les sourcils, manière de s'excuser de dire « pardon je vous avais pris pour quelqu'un de seul ». Au fond de lui-même, Vercoff, voyageur au magnéto, collectionneur d'amours brisés, se dit « oui, je suis seul ». Il mord le bord du verre et se répète « je suis seul, je veux rester seul ». Il regarde Bob, rouquin, visage entièrement taché de rousseurs et se dit « je suis vache, il est moche, pense au roman, il te mine ». Vercoff regarde Bob, « je suis content de vous connaître », un effort pour rien, désabusé. Première phrase de ce roman vrai, essaie, Vercoff, écris-la dans ta tête, *Or tu es partie au moment où tout s'ajustait entre nous, c'est injuste, tu ne trouves pas ? Et pour l'un. Et pour l'autre. Si tu reviens, à quoi bon ? On ne va pas se faire des croche-pieds tous les quinze jours. Es-tu rentrée les lèvres douces ?* Une gorgée de whisky. Vercoff serre les dents, la boucle est bouclée, au bout de quelques lignes il explique déjà le titre. Ce serait pourtant tellement beau de commencer le texte d'une vie par *Or...*, comme si quelque chose s'était passée avant qu'on ne pourrait jamais restituer. *Or...*, ce trésor de ce qui ne sera jamais dit, ce que Raillac, de son côté, gardera aussi pour lui, l'âme devient hésitante quand elle croit devoir se livrer, coupante si elle ne veut pas admettre qu'en se livrant elle ne se délivrera pas. Tout désormais est reportage. A vendre. En solde. Bradé. Prévu. Conditionné. Empaqueté pour un plaisir sans suite, une lecture sans effort. Vercoff voudrait effacer ce qu'il vient de penser, recommencer de zéro, effacer la bande, gorgée de whisky. Couverture *Es-tu rentrée les lèvres douces ?* Roman. Jacques Vercoff. Jacques, plus Jack. Exergue en page 3, *pour Édith que j'aurais tant voulu appeler Rachel. Son vrai nom.* Pas possible, elle se reconnaîtrait tout de suite. Elle, la dernière en date, la plus importante, celle avec qui, enfin ça y était, un partage un vrai, et puis tu n'as jamais osé l'appeler Rachel en l'éveillant, Rachel en lui caressant le lobe de l'oreille, Rachel en tête de lettre, quand tu parlais en reportage. Non, il fallait l'appeler Edith. Evidemment, en exergue, tu pourrais transposer, pour Martine que j'aurais tant voulu appeler Sarah. Son vrai nom. Mais ce ne serait déjà plus elle, Rachel, c'était le nom de ses lèvres. Un prénom qui se fendille un peu, pulpeux, un peu rugueux, attendant le baiser du soir, quand vous vous retrouviez, quand elle savait encore t'attendre, quand elle n'avait pas encore peur de s'être attachée, Rachel, son vrai nom, une blessure. Rien ne se transpose en toi, Vercoff, roman mort-né, comme tes amours. Autre début, d'emblée, *Nous avons simplement la possibilité d'exister l'un par l'autre. Cette dépendance était liberté. Quand tu l'auras compris, tu rencontreras quelqu'un, comme toi aujourd'hui, qui ne comprendra pas. Et ainsi de suite.* Non, mon petit Jack, si tu veux être Jacques le romancier, dis-toi qu'on ne fait pas du vrai avec du vrai, précise, reprends la première phrase, *Nous avons simplement la possibilité d'exister l'un par l'autre. Chacun fait son sillon en l'autre et ne l'achève pas. Cette dépendance est liberté. Le jour où tu l'auras compris, tu rencontreras quelqu'un, comme toi aujourd'hui, qui ne comprendra pas. Et ainsi de suite. Bravo, et pas merci.* Rachel est là, en toi, tapie, une gosse, tu es enceinte, Vercoff. L'orchestre s'arrête de jouer. Les taxi-girls ramassent leur sac et leur foulard. L'une d'elles s'étire et bâille. Bob éteint une à une toutes les lumières de la piste. Un client s'est endormi sur une banquette, Bob va le réveiller. Une des deux filles crie « adios ». Elles sortent ensemble, luisances de leurs robes de satin. Vercoff vide son verre, le pose sur le bar. Bob revient, ferme la caisse à clé. Vercoff descend du tabouret, titube un

peu. Sa main glisse sur le bar. Un rebord comme une rampe, soutien, il se retient, ça pèse lourd, Rachel, en dedans, c'est comme le pic qui ferait sombrer l'île si jamais, secousse, balancier ? Bob regarde Vercoff. , Petit signe d'adieu, « see you ».

Hors du Dancing, plein jour, à gauche le Club House, la boutique Golf, à droite l'hôtel Plantation Inn et, en demi-cercle autour du départ du 1, reliant le tout, un large préau dallé de marbre, des portiques de bois saisis de lianes arborescentes, entrelacs de tiges, de feuilles et de fleurs dont on sent qu'elles viennent à peine de s'ouvrir à la rosée. C'est beau à en pâlir, et vomir, alcool sec, la tête contre le mur, Vercoff, minable, les oreilles bourdonnantes, la bouche grande ouverte vers le bas, on nettoiera. À cette heure-là, personne pour le regarder. Il se sent coupable. Comment faire sortir Rachel de lui ? Vercoff se redresse, remet les pans de sa chemise dans son pantalon, défait sa ceinture d'un cran, se tourne vers le golf, le 1. A ce moment précis, tous les jets d'eau s'élancent vers le ciel, virevoltent, serpentins de pluie, fontaines artificielles, grandes eaux, une fraîcheur remonte en lui. Il se dirige vers la pelouse, crachote deux, trois fois, pour chasser le goût âcre qui imbibe sa bouche. Il respire profondément. Il se sent mieux. Désir fou. Roman impossible. Un banc, il s'assoit, croise les bras. Comme Bob, derrière son bar. Cette fois il s'observe. Il s'observe écrivant pour rire ce qu'il n'écrira jamais. Première page, *Chère Rachel. La dynamique de toute relation, quand elle est vraie, relève de perpétuels dérèglements. Je répète, la dynamique de toute compagnie, pour ne pas dire amour, ce mot que tu n'aimes pas et qui n'est, semble-t-il, aimé que de lui, quand elle est vivante, relève de perpétuels dérèglements. Je ne dis pas cela par expérience, mais par intuition. Tout s'est déréglé entre nous, alors que, petit à petit, tout se réglait. Encore, en ce cas de règlements progressifs, faut-il que jamais rien ne se fige, le monde s'est pétrifié à force de jalousier les désirs des autres. Nous sommes coupables d'avoir vécu quelques mois à nier cela.* Vercoff ferme les yeux, heureux, libéré, mirage. Il réfléchit, il écrit en pensant et il efface en même temps, *J'ai beaucoup appris depuis quelques mois. Un partage de territoire. Des sourires et des rires. Des élans. Des enthousiasmes. Même des ruptures. Et surtout, surtout, une présence.* Vercoff se sent impuissant, impossible, première page du roman qu'il n'écrira pas, du roman comme une lettre, où finit la lettre, où commence le roman, c'est toujours au secours, pour tout le monde. La suite, *je te demande de comprendre la méfiance masquée d'humour, tant l'humour sauvait notre mise en commun, des premiers jours de notre compagnie. Quand je soulignais ton âge, quinze ans de moins, et le mien, quinze ans de plus, comprends mon désespoir offensif face à un espoir dont tu cherches la définition. Ni homme ni femme, nous devons être ensemble, encastrés, jusque dans nos regards et nos attentes. Nous nous désirions de front. Tu es partie, Edith, tu as laissé Rachel en moi.* Vercoff ouvre les yeux, fin de paragraphe. Il voudrait parler de l'état de confusion, de ce moment d'arrachement quand, attachés, deux êtres veulent se détacher, deux êtres ensemble, un jeu et, pour enjeu, la vie quand tout crève. Vercoff ferme les yeux à nouveau, petit vent du matin, l'île embaume. *La nuit, j'avais réglé ma respiration sur la tienne. Sans doute me diras-tu que tu avais réglé ta respiration sur la mienne. En cela il est insupportable que tu m'aies abandonné, sur ce qui fut notre territoire, me livrant aux nuits pendant lesquelles le seul fait de m'allonger m'empêche de respirer puisque tu n'es plus là. Voilà que, commençant à peine, en pensée, ce qui devrait être notre roman, le roman de tout le monde, le roman de deux, je trouve une autre phrase d'entame : je commence seulement à respirer quand le jour se lève. Tout du jour me détruit puisque tout du jour nous sépare. Nous vivions la vie et la ville. Tout de la nuit nous réajustait. Il fallait continuellement que je me règle sur toi, que tu te règles sur moi. Même les respirations de nos sommeils étaient des étreintes. C'est trop beau, me diras-tu, c'était beaucoup moins bien que ça. Pourtant, nous n'avions qu'un sommeil, se réglant continuellement, un seul.* Bruit de l'eau sur les pelouses,

frisson, un bruit de toupies, vagues de senteurs qui brassent l'air. *Poursuivre ? Je te demande seulement de faire l'inventaire des joies, et surtout de ne pas forcer les chagrins et les griefs, de ne pas parler comme on parle dans ces cas-là. Laisse ce rôle à Édith, éveille Rachel en toi, cette Rachel qui est au plus profond de moi, comme je me tiens en toi depuis des mois, nous sommes père et mère, chacun, deux couples qui se mêlent. Combien de fois a-t-il suffi que nous nous regardions pour l'admettre? Était-ce à ce point insupportable d'être à la fois l'un et l'autre, quand tout, de notre temps, nous dit en termes de théorie, de pratique, de mode et de publicité, d'avoir quelqu'un à côté de soi, d'avoir quelqu'un dans sa vie et de prendre son autonomie, sa liberté. N'invente rien, Rachel, étouffe Édith, raie-la comme je raie Jack en écrivant Jacques, nous ferons le tour du monde sur mes patins à roulettes, l'un dans la peau de l'autre, et nous ne saurons plus qui est l'un et qui est l'autre, nous serons un. Nous ne saurons jamais lequel sera le voyageur clandestin de l'autre. C'est trop beau ? Je fais du beau ? Nous en fabriquons ensemble et nous n'étions pas faussaires. Or... Vercoff ouvre les yeux, les referme, calmement, sans se crispier, la rupture est évidente, il est là, à Ocho Rios. La veille, quand il s'est allongé sur le lit, dans sa chambre, après le dîner, instantanément il a senti que, dans cette île, comme à Paris, il ne respirerait pas, une Rachel, ça coupe le souffle. Alors il a entendu la voix dure et chantante, grave, de Raillac parler du Dancing. Et il est descendu. Achever ? Le roman devient lettre. Je te demande de temps en temps de me faire signe, de me dire, tiens, j'ai envie de te voir, j'ai besoin de te parler. Non pas pour aviver une blessure mais pour que nous ne portions pas le mort-né de l'autre, en nous, fardeau, risque de notre aventure dont je t'avais sans doute parlé trop tôt, tout de suite, dès le premier jour de notre rencontre et sans aucun doute avec trop d'humour pour que cela résonne au même degré de menace. Je te demande de me faire signe, non pas pour entretenir une blessure, mais pour veiller à ce que nous ne considérions jamais le temps de notre compagnie comme un temps de méprise, mais comme un temps où nous avons, ensemble, frôlé une belle évidence. L'inaperçu des couples, c'est qu'ils ne font plus qu'un et qu'on ne le voit pas. Soleil caressant. Dancing, un goût âcre qui remonte à la bouche, croupes luisantes, culs de satin des taxi-girls des tropiques. Comment écrire un roman dans un polar ? Vercoff, le journaliste de Paris-Trucmuche se croit romancier ? Pourtant, une évidence, celle de deux êtres qui s'habillent l'un de l'autre jusque dans leurs soupirs et leurs regards pour ne plus jamais pouvoir se détacher. Cette fois, ce n'est plus qu'un jeu, sans suite, rien ne va plus, je crois t'avoir traitée en humain. Je le crois. Je me suis vu en toi comme je te porte en moi. Tu me l'as dit chaque fois que, d'une jouissance de nos corps réunis, nous couronnions ce qui était déjà jouissance de par nos présences. Si Édith croise Jack, dans ce qu'il est convenu d'appeler la vie, ou là, ou ailleurs, qu'ils se parlent. Bonjour ? Bonjour ! Ce n'est pas bon de fuir ce que l'on porte en soi d'inachevé, quand tout, pour la forme, parle d'achèvement. Je t'embrasse. Mes bons baisers d'Ocho Rios où tu m'as suivi, supplément de bagages. J'aurais pris n'importe quel travail pour ne pas accepter cette fuite. Tu es là, en moi, assise sur ce banc, regarde, c'est beau, un golf, c'est tout mouillé, comme nous après l'amour, ça nous faisait rire, je t'entends rire. C'est insupportable. Reste le désir. J'ai une belle chambre. Tu viens ? Pour une fois que nous descendons dans un hôtel de luxe. On monte ? Un petit avion dans le ciel, de nouveaux clients, je voudrais bien voir leurs gueules. Tu sais, Rachel, fin de mon roman, chaque fois que je vois un être humain, un sac de peau, fragile, beau ou moche, n'importe quel âge et quel sexe, ça me bouleverse. Je me dis, il est peut-être deux, comme moi. Il est ensemble, comme moi. Et ainsi de suite. Même Raillac. Tu vois, je n'écris plus : je raconte. En quelques pages, et je suis redevenu journaliste. Le petit avion s'est posé derrière les arbres, là-bas. Regarde, Rachel. Ils arrivent très tôt ces gens-là, ou bien n'est-ce que le courrier, les vivres. Trop de récifs, il n'y a que l'avion pour cette île et ce pic. Voilà que tu t'es endormie. Tu me fais moins mal. Avant toi, Rachel, les femmes n'avaient pour moi qu'un*

*prénom, une surface. Ma jouissance ne durait que l'instant de nos étreintes. Avec toi, lèvres gercées que je rendais douces, salive d'un baiser, j'ai joui tout le temps, je jouis.* Vercoff rouvre les yeux, roman rêvé effacé, romance, matin mouillé, jouissance, *montons, Rachel, nous avons rendez-vous avec Raillac, dans deux heures.*

6.

« Chaque page, murmure Raillac, devrait être une solitude écartée. » « Pardon ? » « Rien, branchez votre magnétophone. Par quoi désirez-vous commencer ? » « Votre plus belle rencontre, Président. » « Président ? » Raillac éclate de rire. Engoncé dans son fauteuil, les mains à plat sur les accoudoirs, comme cassé, prêt à se lever et à bondir, et pourtant plaqué là, prisonnier, complice du jeu, Raillac observe sur la table basse, près du magnétophone, la petite boîte de pilules, les casiers indiquant les heures de chaque prise, les pilules multicolores. Pas de médicament ce matin, une volonté, non point celle de ne plus dépendre des régulateurs de toutes sortes, hypos, antis, paras, mais celle de se retrouver face à lui-même, sans masque, pour une ultime saisie. Raillac fronce les sourcils, « ma plus belle rencontre ? » « Exact, Président. » Vercoff branche le magnétophone, fait glisser le micro sur la table basse, écarte la boîte de pilules, la bande tourne, Raillac regarde la mer, se penche un peu, défait un bouton de sa chemise, neuf heures sept. Vercoff tire un papier de sa poche, le déplie, lit à voix haute, *Léon Blum, novembre 1935, Pie XII, juin 1940*, en haut de liste, *Maritain étudiant*, bas de liste, *Gandhi, septembre 1944*. Raillac relève la tête, regarde Vercoff et dit à voix basse « tous morts ». « Parlez plus fort, Président. » « Ils sont tous morts ! » Vercoff retient un sourire, se détend et prend place dans son fauteuil, face à Raillac. Le vieux se concentre, le Président, le foutu, le sac de peau qui craque, le bonhomme qui va devoir parler, chaque mot comme un dernier battement de coeur, récupération, Vercoff, tu fais de la récupération. Le vieux va-t-il plonger ? « Pourquoi ceux-là, au hasard de votre liste ? On vous a documenté. Qui sait encore, qui a pris note de tout cela ? Pourquoi pas les autres noms ? La liste complète, me la liriez-vous ? Il va sans doute falloir, pendant quelques jours, que j'organise mes gourmandises pour éveiller celle, potentielle, des lecteurs de *Mémoires*. Je ne me fais pas d'illusions. Je ne dis même pas mes lecteurs. Vous voulez ma peau ? » Raillac regarde le golf, se tourne un peu en direction du pic, « je voudrais dire l'essentiel, en beauté, or vous n'attendez que des détails piquants. Je voudrais dire des choses espérantes, alors que la poussière des mots n'est que désespoir ». Vercoff fait semblant de relire la liste, « alors, Yves Nat ? Vous avez bien mené de front vos études d'ingénieur et celles du Conservatoire de piano ? » « Je l'avais oublié. Pourtant je jouais bien. Debussy, *La Cathédrale engloutie*. » Raillac baisse les yeux, « cela ne dura que le temps étourdissant de mes études. L'ingénieur s'est vite marié. Il a fermé le piano à clé. Jeanne était si jeune. Dix-huit ans. J'avais mieux connu ses soeurs aînées. Je l'avais entrevue souvent, petite fille en robe blanche, suivant furtivement sa mère, timide mais regardante, le regard droit, adressant, demandant, le regard net de cette dernière enfant d'une famille que ma mère considérait comme rivale parce que riche. Ne vous y trompez pas, nous n'étions tous que des petits-bourgeois de province, de ces petits rentiers qui ont creusé Suez et Panama. L'honneur était sauf en ce qui me concernait, fils unique, petit-fils d'un François-Joseph Raillac déporté à Cayenne pour avoir sonné le glas le jour du plébiscite de Napoléon III, je n'ai jamais connu ce grand-père mythique. Il est mort là-bas ». Raillac regarde la mer, le large, « parfois, lorsqu'un jour net se lève, lorsque les brumes de chaleur s'estompent, je me plais à dessiner là, à l'horizon de l'ouest, base imaginaire du pic poitrine Rios, le rivage de Cayenne où dort, enseveli dans une fosse commune, celui dont je suis le bulbe du bulbe et qui m'a conduit à la folie des espoirs et des honnêtetés. Toute ma vie j'ai sonné des glas espérants. J'ai

déçu ceux que j'ai rencontrés et ceux que j'ai rencontré m'ont déçu ». Rire de Raillac. Vercoff hausse amicalement les épaules et fait signe à Raillac de continuer. « Je viens de vous dévoiler le pourquoi de cette vérandah, le pourquoi de ce mirador et, qui sait, le pourquoi de cet exil, à chacun ses rivages, un pourquoi entre mille, comme si les désirs étaient qualifiables et les situations parfaitement explicables. Cette île peut paraître artificielle, pourtant elle existe. Ses pelouses ont été importées, comme la tache, l'insulte de tout ce qui a été construit, les musiques, les boissons, les prostituées, le luxe, le bruit des avions qui y atterrissent. Cela, en fait, n'a rien changé au rythme des jours, à la fierté du roc, au frémissement d'une végétation qui, à l'abri des récifs, s'est toujours moquée de notre Histoire, de la manière dont nous l'avons façonnée et de la manière dont désormais elle nous façonne, je devrais dire dont elle nous plaque au sol. » Vercoff, mains jointes devant la bouche, le regard rivé sur le magnétophone, écoute vaguement, attend que le vieux ait fini de rêvasser. « Des rencontres importantes, il n'y en eut pas. Des rencontres décevantes, il n'y eut que ça. Le terme de déception ne me satisfait même pas. Il est moral, quand la réalité fut brutale. Et Jeanne, ma Jeanne, mon erreur, ma femme, ma proie, son silence, son dévouement exaspérant, sa beauté modeste, sa présence sans ambition, cette manière qu'elle a eue de me suivre plus de quarante ans, sans rien dire, admettant qu'elle devait se taire si je voulais réussir ce que je désirais, tout cela est ambigu, je le sais. Je ne l'admets qu'aujourd'hui. Je n'ai désiré Jeanne que pour son effacement. Je ne lui ai été invariablement fidèle, comme elle m'était fidèle, que parce qu'elle avait admis cette dépendance, la pire des violences, une violence que je n'ose pas appeler sacrifice, sans laquelle je n'aurais pas pu me donner à fond à mes recherches, à mes découvertes et au vain espoir d'imposer ce mieux-vivre qu'elles auraient pu générer, la reprise de justice qu'elles auraient pu provoquer. Je prenais la parole partout, tribunes, colloques, congrès, dans le vide. Ceux-là de la morale et de l'utopie avaient renoncé à toute incidence effective de leur pensée. Ils étaient la bonne conscience du désastre. Et désastre n'est pas un vain mot. Je suis ici dans un fauteuil de privilégié avec la paradoxale tendresse du spectateur témoin de la fin dramatique d'un film. Boum ! » Raillac vient de souligner le mot boum, doigts tendus vers le ciel s'ouvrant brusquement, découvrant la paume de la main, « vous enregistrez ? » Vercoff fait signe que oui. Raillac joint ses mains, croise les doigts, comme un geste de prière, il réfléchit, hausse un peu les épaules, « ça ne sert à rien ce que je viens de dire. C'est irrecevable tant cela sonne évident. Il va me falloir plonger, sacrifier au principe délateur, ouvrir tous les dossiers qui m'ont associé à des morts. Raisonsons. Comment me livrer, tout de suite ? Regardez-moi. J'ai besoin de votre regard quand je vous parle. Je vous sens faible, aujourd'hui. Nous allons faire un travail de salauds, vous le savez ? » Raillac regarde la table, le micro, puis la boîte de pilules. « Je vous préviens, plus de médicaments depuis hier. J'en crèverai, tant mieux. Le fait de ne plus en prendre pour dormir, m'abrutir, me calmer, révélera tous les négatifs de ma mémoire, pour ces *Mémoires* de malheur. Dans mon pays, j'ai connu trois Républiques, quarante-deux gouvernements, des centaines de ministres, tous les mêmes, le même élevage d'insectes, le même goût du pouvoir pour le pouvoir. Dans les autres pays, j'ai tout vu, tout sondé. Quand parfois il y avait écoute, ce n'était encore pas celle de la conscience mais celle de la bonne conscience. J'arrivais toujours trop tard. Je me suis trompé de siècle. Il n'y a plus de place pour les poètes, disait mon père. Il n'y a plus de place pour les intègres non plus, nulle part. Riez, rions, tout s'était déjà cristallisé dans la destruction, avant moi. Et ceux qui, comme moi, y ont cru, malgré tout, sont arrivés trop tard. J'ai soif. » Raillac pointe du doigt Vercoff. « C'est ce que j'ai dit de plus juste depuis que je vous parle, j'ai toujours eu soif ! Quand j'ai quitté notre pays, peu après la mort de Jeanne, sur le chemin de l'aéroport j'ai vu dix fois, douze fois la même affiche pour un

soda. Il y avait écrit en grand, sur fond de canyons et de jeunes gens en blue-jeans, *soif d'aujourd'hui*<sup>7</sup>. Personne ne m'accompagnait. » Vercoff se lève, arrête le magnétophone. Raillac lui montre la direction de la kitchenette. Raillac regarde le micro, cris d'oiseaux, bruit de balle, un golfeur vient de driver au départ du 8, Raillac respire profondément. Vercoff revient avec un verre d'eau, le tend à Raillac. Vercoff veut parler. Raillac l'interrompt, « votre silence me juge. C'est insupportable. Je n'aurais jamais dû accepter. Notre époque n'a plus de mémoire, même plus celle de la veille. Seulement voilà, vous êtes là ». Trois gorgées d'eau. Raillac scrute Vercoff, « j'en sais des choses, sur vous, votre regard est double, vous n'êtes pas seul à m'écouter. Qui d'autre que vous est en vous ? Une Jeanne ? Comme moi ? Aussi ? » Vercoff ne répond pas. Raillac pose le verre d'eau sur la table basse. Chaque matin Billie vient à sept heures et demie avec une jeep. Billie est mon caddie. C'est le frère de Bob, le barman. Bob lui a dit que ce matin il avait été obligé de nettoyer par terre à la sortie du Dancing. Vous aviez eu soif, aussi, cette nuit ? Chaque matin Billie m'emmène faire le tour du golf, les dix-huit trous. Une balade. Comme la balade d'un fou, dans une clinique huppée, on le met sur un chariot, on lui fait faire le tour d'un massif de géraniums en lui expliquant qu'on l'emmène en Chine, et il le croit. Moi j'y crois. Quand je veux jouer, je demande à Billie de jouer à ma place. Une belle approche du green, à vingt, trente mètres, avec un fer 8 ? J'explique à Billie le mouvement, Je lui enseigne ce que je n'ai jamais très bien appris. Je fais jouer mon caddie. Je me donne bonne conscience. Je fais mon voyage en Chine. Et quand Bob se couche, Billie se lève. Ils n'ont qu'un lit, dans: un clapier, ils signent des contrats de six mois, renouvelables, et ne prennent pas de vacances pour faire des économies d'avion. Ils sont là, tous les deux, depuis mon arrivée. Ce sont mes amis. Les amis que je n'ai jamais eus. J'ai peur de les perdre. Vous avez un drôle de regard, Vercoff. C'est de votre faute si je vous ai parlé de Jeanne. » Raillac se penche, secoue la boîte de pilules en clignant des yeux, un peu comme un enfant qui n'arrive pas à cligner d'un seul oeil, « bientôt la fin, sans ces milligrammes d'anti-mort ». Raillac regarde le magnétophone, « on va commencer par Léon Blum ». Neuf heures cinquante-sept. « Un mot encore, Vercoff. C'est Bob qui a nettoyé. Vous lui donnerez un petit quelque chose ? Il nettoie. »

Deux jeeps s'arrêtent devant la villa voisine. Vercoff se lève. Raillac se penche pour mieux voir. « Ils sont nombreux », dit Vercoff en mettant les mains dans les poches de son pantalon, s'appuyant à la rambarde de la vérandah. « Je vous en prie, ne les regardez pas. » Vercoff regagne son fauteuil, s'assoit, croise les bras, les décroise, joint les mains, les pose à plat sur ses genoux et se décide ? D'un geste bref il remet en marche le magnétophone. Raillac parle à mi-voix. Vercoff n'écoute plus. Cette fille descendant de la jeep, une actrice ? Quelle actrice ? Quel film ? Courbé, cassé, tendu, Raillac reprend son discours. Il commence à se maîtriser, il se guide. Vercoff pense qu'il n'y a plus qu'à le laisser parler. Lancer un mot de la liste de temps en temps, c'est tout. Une fille descend d'une jeep, ses genoux, l'envie de crier de loin, comme tu as la peau douce, les lèvres de Rachel. Le vieux parle, « de rencontre en rencontre, d'année en année, j'avais l'espoir grandissant de tout modifier. Je n'ai pu qu'admettre que la violence faisait la loi et le commerce, occupant tout, partout, investissant, prenant tout de court. Je me suis rendu compte que je n'étais immuablement que le contrepoint d'atrocités, et incident en rien. Le pouvoir et l'invention, pour agir, ne pouvaient que détruire. Tout se précipitait au point de violence absolue où l'être humain ne serait plus ni être ni humain. J'ai peur, Vercoff, du degré absolu de violence. Je ne veux pas en être le spectateur ». Raillac regarde Vercoff. Vercoff ne l'écoute plus. Fin de bande. La bobine tourne à vide. « Posez-moi des questions, Vercoff, je vous en prie. »

---

<sup>7</sup> Mise en italique.

7.

« Ça vous plaît ? » Le Patron, mains sur les hanches, ventre en avant, se sent maître et propriétaire de ceux qui le suivent et du paysage qui lui fait face. Il se dirige vers la vérandah, fait signe à Féa de ne pas bouger. Nello, Calavaggio et Sturdzi restent à l'arrière, près des caisses, *Care, Fragile, Up et Down*. Ils entendent les petites jeeps s'éloigner. Sturdzi referme la porte de la villa. Tous regardent Dino-dinosaure, de dos, grommelant, les mains comme des hameçons accrochés à la ceinture de son pantalon. Veut-il, ainsi, se redonner une taille ? Féa se retourne, interroge Nello du regard, Nello lui fait signe de ne rien dire. Le Patron se retourne, « alors, les enfants, vous ne dites rien ? » « C'est le paradis », murmure Nello. « C'est tout ce que tu trouves à dire ? » Calavaggio adresse un clin d'oeil à Sturdzi qui se penche vers les caisses, « au travail ! ». En cinquante-cinq ans, le Patron est seulement revenu deux fois en Sicile. A chaque fois en grande pompe, Dodge aidant, pour le conduire de l'aéroport de Palerme au village natal, Dodge noire de location, aux vitres fumées, avec chauffeur botté, casquetté. La seconde fois, le Patron s'était dit que cet appareil mortuaire n'était pas sans secrètement lui plaire, voire le satisfaire dans l'idée qu'il se faisait de sa raison d'être sur terre, *ce trognon de pomme*, expression favorite, *dont il faudrait, ultime famine, croquer les pépins*. Et lui, le marchand de désirs à venir, serait toujours là pour récupérer, jusqu'à la dernière faim. Le Patron se souvient d'avoir ri aux éclats en débattant de cela, seul à seul, sur la banquette arrière de la Dodge seigneuriale, conduit, d'avance satisfait de l'ovation qu'on lui réserverait, accueil prévu, payé, organisé, banderoles, musiciens, vin à volonté, vénération de sa poitrine dont il est la reproduction exacte, tout en rondeurs. Ce rire le suit partout. Il est l'étalon de tous ses gestes, tous ses mots, toutes ses décisions et ses trahisons, « sans trahison, pas de justice ». Combien de fois la poitrine a-t-elle pu le lui répéter ? A l'approche du village, le Patron ordonnait au chauffeur de ralentir. Il baissait la vitre. Les enfants étaient là, en éclaireurs, au bord de la route. Le Patron ouvrait alors un sac plein de monnaie américaine et leur jetait des pièces. Les enfants criaient de joie, jeu, cris, retour, « c'est tout un art de se battre pour un sou ». Quand le Patron parle, il jette des pièces. Pour répondre au Patron, il faut ramasser. Le Patron s'approche de Féa, « va sur la plage, tu ne seras jamais assez bronzée, je te veux comme un pruneau ». Il se tourne vers Nello, « explique-lui, occupe-toi d'elle, remonte-la pour le déjeuner, pas avant ». Le Patron pince gentiment la joue de Féa, « amor de mi vida ». Féa baisse les yeux. Le Patron la pousse dans les bras de Nello, « vous êtes fiancés, oui ou non, pour le meilleur et pour le meilleur ? » Il rit.

« Les jours, à coups de serpe », le Patron se parle seul, face au large, il aime ça, il fait le point, ça le rassure. Ce temps qu'il a vécu, ceux-là qu'il a connus, ces nuits meurtrières et ces jours fringant, Dallas, Chicago, New York City, le grand triangle mafioso, ces patrons dont il n'a jamais vu les visages et ceux, rampants, ambitieux, qui sont morts pour une ambition, au coin d'une rue, au coin d'une nuit, n'importe comment et surtout sans aucune explication. Le Patron, lui, a sauvé sa peau, sac immense dans lequel il ne se sent même plus flotter. Il a fait le plein de chair, de chair ordinaire. Le Patron chantonne en regardant Calavaggio et Sturdzi ouvrir les caisses, un air de là-bas, l'air préféré de la poitrine, un truc de *Tosca*, et le héros c'est la victime, ne vous trompez pas, c'est Scarpia, « du calme, les petits ». Calavaggio et Sturdzi défont les caisses, planche par planche: avec délicatesse. Le Patron ricane, « le matériel, c'est important, surtout ce coup-là ». Sturdzi regarde le Patron, étonné. « Eh bien, oui, toi, le Hongrois, ce sera le plus beau film qu'on jamais fait. » Calavaggio hausse les épaules, « comme d'habitude, Patron ». « Oui, comme d'habitude, mon petit Cala. La seule chose qu'on te demandera, c'est de bien tenir

la caméra. » Le Patron se dirige vers les chambres. Celle de droite, en façade, grand lit, chambre d'amour, ce sera pour la princesse et Nello, l'amour rend les femmes encore plus belles. Dans l'autre chambre, côté pic, le Patron inspecte son lit, décroche le téléphone sur la table de nuit. Tonalité ? Il raccroche, puis il branche l'air conditionné, l'arrête, respire profondément, se mouille les lèvres, comme Féa dans l'avion, quand elle n'osait pas regarder par le hublot. Il sort de la chambre, « la caisse marquée de trois étoiles, vous ne l'ouvrez pas tout de suite. Vous la rangez là ». Il se retourne, entre les deux chambres la salle de bains, il fait claquer la porte, « posez-la sous le lavabo. En attendant ». Sturdzi se penche, Calavaggio adresse un sourire complice au Patron, pauvre Sturdzi, l'idiot de l'histoire, même pas au courant. Le Patron fait signe à Calavaggio d'aider Sturdzi à pousser la caisse *Trois étoiles*, « et toutes ces portes, vous les enlevez, plus de portes, vous me verrez dormir, je vous verrai dormir, et surtout nous la verrons dans son bain, tous ensemble, pas vrai ? » Calavaggio n'aime pas que le Patron parle ainsi, le ton copain, le ton mesquin, le signe d'un drame qui se trame. Il aide Sturdzi à pousser la caisse dans la salle de bains. Le Patron s'éponge le front, qu'il crève ! « A quoi penses-tu, Cala ? » « C'est lourd, Patron ! » Le Patron s'écarte, recule, se retourne, la vérandah, le large, la vue. Il s'approche de la rambarde, se penche. Il voit la maison voisine, identique, légèrement en contrebas. Il voit là deux personnes, deux hommes, assis face à face, une table basse, un magnéto, tant mieux. Il faut toujours avoir des voisins. C'est curieux de tout, les voisins, et finalement ça protège. Le Patron a toujours travaillé de cette façon, ni trop loin ni trop près des autres, là seulement le malheur passe inaperçu. Le Patron se dit qu'il a su rester ordinaire en toute situation, toute sa vie, de là sa réussite, rien à l'arraché, tout ni vu ni connu, sans avoir l'air de se passionner ou, plus grave encore, de s'inquiéter. Des voisins, parfait.

Nello remonte de la plage. Féa n'a pas de maillot. « Qu'elle se baigne nue. » Féa ne sait pas nager. « Apprends-lui. » « Avec les flotteurs qu'elle a », murmure Sturdzi en retirant la porte de la salle de bains de ses gonds. « Tais-toi, le Hongrois, quoi d'autre ? ». « Un drap de bain, Patron. » Le ballet des gangsters, Calavaggio jette une serviette dans les bras de Nello. « Tout doux, petit ! ». Sturdzi se coince les doigts en posant la porte contre le mur. Nello regarde le Patron, « c'est pas tout ». « Alors dis. » « Elle pleure. » Le Patron éclate de rire. Nello part en courant. « Du calme, petit. » Ces mecs-là sont foutus, le Patron ne peut dire d'eux que *mec, rien, roulure, doublure*, les doublures d'un rôle qu'ils ne joueront jamais, trop pressés qu'ils sont de jouer le grand rôle tout de suite. Le haut de l'affiche, le Patron n'y a jamais pensé, le Patron n'a jamais levé les yeux, il a toujours regardé droit devant lui, se contentant de faire ce qu'il avait à faire, allant de Dallas à Chicago, de Chicago à New York City, de New York City à Dallas, pour les autres d'abord, et très vite pour lui, afin de découvrir le sacro-saint secret des patrons que l'on ne voit jamais, qui s'inventent des noms, et qui pourtant sont là. Ce sont eux. Ils disent toujours qu'il y a quelqu'un au-dessus d'eux. Ils font semblant de trembler. Mais ce sont eux. Le Patron sourit lorsque ses hommes l'appellent « Patron ». Ils croient le flatter, le traitent en intermédiaire, cette fois pourtant, petits mecs, le top du top des patrons est là, avec vous, et vous ne le savez même pas, vous ne le saurez jamais. Sacré coup de dés ! Le Patron se retourne, « cachez les portes sous la vérandah ! » Des films sur la Mafia, le Patron en a vus de nombreux, pour le plaisir, pour se voir en film. A chaque fois, il était déçu. Il se plaisait même à penser qu'il était humilié. Ces visions de sa vie, de son milieu, de ses violences étaient fausses, trop belles pour être vraies, trop vives pour être brutales. L'action, pour plaire, attirer la foule des spectateurs à laquelle il se mêlait tant par curiosité que par défi, n'était pas à l'image banale de la réalité de sa vie. La mythologie du film imposait un rythme trépidant, et ces écrans jonchés de cadavres le faisaient sourire dans l'ombre des salles, lui, le vrai, dans tous ces films, il manquait l'odeur, la sueur, le guet qui parfois

dure des heures, il manquait la poitrine qui inspire et motive, la poitrine qui dit dans la tête de son fils les mots fous qu'il faut dire pour qu'il presse sur la détente comme sur un tube de dentifrice. Dans tous ces films il manquait l'ordinaire, la petite vie quand on se perd dans la foule des villes, quand on n'a plus que le domicile fixe de son errance, quand on possède pour tout bagage le fric qui dort dans un coffre de banque et les mandats qu'on envoie au pays, rien d'autre, sueur et pure perte. On grossit, on devient moche, mais on règne. Et cette terre d'Amérique est celle du fric qui coule à flots, comme le sang, quand on devance le désir à venir, quand on le voit grandir à vue d'œil comme un abcès, quand on incise à temps, donnant au temps qui passe le signe qu'il attend, l'image qui le délivrera de son obsession, porno, Dino-le-Patron, roi de la Porno, et sur le terrain-là, la Porno n'ira jamais assez loin. Il faut être sicilien pour savoir à quel point ce lieu est sacrilège, vas-y, Dino ! Tu pues des bras, tu pues de partout, tu as beau te parfumer, tu traînes sur ta peau l'odeur des autres, celle de leurs désirs à venir, Pas de piédestal, tu es ordinaire. Tu regardes Calavaggio ? Foutu, il y croit ! Sturdzi ? Foutu, il y croit ! Et Nello, qu'il tire son coup, et puis salut les petits *mecs*, aux suivants. Ce cinoche-là a ceci de bien qu'il grossit les rangs des postulants. « Vous voulez faire comme si ? » « Oui, Patron ! » « Alors suivez-moi ! » Le Patron éclate de rire. Calavaggio et Sturdzi le regardent, étonnés. Le Patron se caresse les mains, les bagues, une bague à chaque doigt, même aux majeurs. Il caresse les pierres, diamant, émeraude, pierre de lune, une vraie bijouterie. Une à une, il essaie de les retirer, elles se sont serties dans sa peau, il faudrait lui couper les mains pour voler le magot. Va-et-vient de Sturdzi et de Calavaggio qui ont déposé les portes sous la véranda. Foutoir du salon, caisses éventrées, spots, trépieds, socle de caméra, le matériel habituel, au grand complet, cadavres d'acier, un rien de terriblement désordonné qui porte malheur. Le Patron fait signe à Calavaggio de lui apporter un fauteuil, s'installe. Entre les barreaux de la rambarde, il observe le couple étrange, ces deux hommes qui sous l'autre véranda semblent se parler sans bouger, « et rangez tout ! » Calavaggio s'est presque mis au garde-à-vous. Le Patron hausse les épaules. Ferme les yeux. Des enfants s'accrochent à la Dodge funéraire. Il jette des sous, rien que des sous, il recrute, « jamais deux sans trois, Dino, tu reviendras là-bas ! » Cigare. Le premier de la journée. Sturdzi s'approche, briquet à la main, flamme, bouffée. « Merci. J'aime bien les manières de ta Hongrie. Cassez les caisses, on n'en aura pas besoin pour le retour. » Le Patron, cette fois, rit fort, au plus profond de lui-même, le rire ordinaire, le vrai, celui qui décape du dedans, le rire qui râpe et qui fait du bien, le rire des vraies réussites, pas cinoche du tout. C'est ça, *cinoche*, c'est le mot. Seconde bouffée de cigare. Le Patron scrute les voisins. « Qu'est-ce qu'il a, le Patron ? » demande Calavaggio. Sturdzi crache par terre, « ça doit être un gros coup ». « Tu crois ? » « Et la caisse dans la salle de bains, c'est pour quoi ? » « Je ne sais pas », puis « on verra ». Dans la chambre de Féa, Calavaggio et Sturdzi défont le lit, plient les draps, les taies, les couvertures. Calavaggio ouvre une valise, autres draps, draps roses, « c'est mieux pour la couleur, va falloir soigner tes éclairages, mon petit Sturdzi ». Au fond de la valise, une alaise grande comme un dessus-de-lit. Calavaggio et Sturdzi la déplient. « Une précaution », murmure Calavaggio. Ils refont le lit avec les draps roses, leurs draps. « C'est beau. » « Tais-toi. » « Beau comme un ring. » « Tais-toi, je te dis ! » « On filmera tout de suite ? Aujourd'hui ? » « Les raccords, oui. Le Patron l'a dit. »

Nello s'agenouille dans le sable, face à Féa, se penche vers elle. Elle croit qu'il va l'embrasser. Non, Nello lèche les larmes de Féa, matou amoureux, puis se déshabille, boxer-short *tutti frutti* en coton imprimé, à braguette frontale découvrant son sexe. Nello se sent ridicule, il se sait pâle, cachet d'aspirine avec partout sur le corps, devant et derrière, de la tête aux pieds, cette forêt de poils sombres, bouclés, torsadés, usés à hauteur des mollets par le drap des pantalons. A cause de la pâleur et du poil, Nello sent qu'il lui est interdit de vivre cette scène comme il aurait voulu la

vivre, idyllique, moment sublime de *Tant qu'il y aura des hommes* deux corps enlacés sur la grève. Il a vu le film cinq ou six fois, il se roulait dans le drap de l'écran. Il se contente de tendre la main à Féa, de l'aider à se relever en lui faisant signe de ne pas s'inquiéter de sa nudité, il la prend dans ses bras, jeune mariée, et, titubant dans le sable, cogné par le soleil ascendant, la porte jusqu'à la mer pour petit à petit s'immerger avec elle, la sentant crispée, enveloppante, incapable de lui faire l'aveu qu'elle n'avait jamais vu la mer et que c'était son premier bain dans les vagues. Féa goûte cette eau, le sel.

Midi. Allongés côte à côte, sur le ventre, les bras le long du corps, les visages tournés l'un vers l'autre, se regardant, Nello veut parler à Féa, lui dire la vérité, quelque chose comme *fous le camp, Féa, je suis un salaud, c'est pas une histoire pour toi*. Nello masque son désarroi. Ce qu'il lit d'émerveillé dans le regard de Féa l'accule à lui-même. Nello se sent plaqué au sol. Il sent qu'il ne se relèvera pas de cette aventure, il le sait, il voudrait en rire. C'est à chaque fois le même sentiment, pourtant, aujourd'hui, l'impression est poignante, Nello se sent saisi, on ne le lâche plus, et pourquoi Féa le regarde-t-elle si fixement ? Au plus profond de son regard, sombre, il y a une question qu'elle ne peut pas formuler. Sur ses joues, des traces de sel séché. Il voudrait sourire. Il ne peut plus. Le regard de Féa est fixe, direct, un regard vrillant, Nello se retourne, plein soleil, ébloui, il met les mains sur ses yeux. C'est le regard de Féa qu'il voudrait effacer d'un geste, « rentrons. Le Patron nous attend ». Le Patron agite nerveusement un petit éventail de paille tressée. Calavaggio, torse nu, et Sturdzi, un chiffon noué sur la tête, de grosses lunettes noires sur le bout du nez, attendent, eux aussi, à distance. On vient d'apporter le déjeuner. Sturdzi s'approche, dispose les plats, les assiettes et les verres sur la table basse. Féa et Nello arrivent en courant. « Vous avez bien joué ? demande le Patron, j'espère que vous avez gardé des forces pour ce soir. » « Ce soir ? » murmure Nello. « Pas de temps à perdre. Trois, quatre jours, ça suffira. J'ai d'autres affaires, tu sais. » Dessert, des mangues. Le Patron regarde Féa découvrir le goût d'un fruit. Féa demande quelque chose, à voix basse, trop douce peut-être. Sturdzi se penche, lui fait répéter ce qu'elle vient de dire, regarde Nello, puis le Patron. « Elle veut savoir si c'est vrai qu'on va lui acheter des robes. » Le Patron allume le second cigare de la journée. « Café ? » Calavaggio fait le service. Beau torse, il crâne. Il met en valeur ses biceps, contracte ses abdominaux, le Patron sourit. Sturdzi somnole dans un fauteuil. Les mains à plat sur le sol, la tête engoncée dans les épaules, les yeux dans le vague, Nello pense au regard de Féa sur la plage, quand elle posait la question muette qui demande tout, la question alarmante, où l'on va, ce que l'on fait, ce que l'on est et pourquoi, trop de pourquoi à la fois, question désespérée, dernier recours des victimes mal armées sur lesquelles on tire, tac, en plein coeur ou en plein front. Le type ou la fille meurt, les yeux grands ouverts. Avec une question dedans. Sans réponse. « Oh, Nello, tu rêves ! » Le Patron ouvre son portefeuille, tire une liasse de billets de cent dollars, regarde Féa, puis Nello, « tiens, va lui acheter des robes, tout ce qu'elle veut ». Il répète « tout ! » Sturdzi traduit « todo ! » Féa se réjouit, elle a quinze ans.

8.

Oreiller de crin, taie de coton rugueux, odeur de la fibre, parfum âcre et appelant, Bob en dormant s'y mêle. C'est ainsi que chaque matin, à l'heure où il rentre dans la chambre, où il se douche après avoir réveillé son frère Billie, Billie comme les filles, t'es une fille, p'tit frère, à cette heure du grand relais, quand l'un se lève et l'autre se couche, Bob retrouve l'odeur fraternelle. Elle est là, sur le lit, dans l'oreiller que Billie tapote. Il faut ouvrir le vasistas, aérer un peu, tendre le drap, remonter le réveil. Bob pousse alors son frère sous la douche, coupe l'eau chaude, jet d'eau glacé,

Billie se laisse faire, son frère le savonne, cheveux, fessier, pieds, tout, « jamais, tu entends, jamais ». Ce *jamais* s'applique à l'odeur des deux rouquins, fleur de leur peau, suc de leurs pores, identité flottante, traînante, halos de leurs corps. Quand Bob était petit, sa mère aussi le flanquait sous la douche chaque matin en lui répétant « jamais, jamais ». Elle décapait son fils comme son fils décape son frère. « A l'eau froide, expliquait-elle, cette odeur-là ne part qu'à l'eau froide, quand la peau se raffermi, et, si tu ne sens pas, tu seras beau, comme les autres, tu auras tout ce que tu veux. » Lieu de naissance : New York. Robert Vogelström, 26 ans, barman. Dit Bob. Thomas Vogelström, 16 ans. Caddie. Surnommé Billie par son grand frère, en souvenir de l'époque où, chaque soir, il descendait du West Side au Village dans ces boîtes de travestis où l'on se farde en écoutant la Holiday cuver son blues le plus langoureux, miracle d'un disque rayé. Papa Vogelström ? Disparu. Maman Vogelström ? « Elle est allée au supermarché, on l'attend toujours. » « T'es con, Thomas », lançaient ses camarades de rue en le renversant sur le trottoir. Thomas rentrait chez lui. Le grand frère était toujours en train de se maquiller, dans la chambre de maman, devant la coiffeuse de maman, avec le matériel de maman. Thomas voulait parler. « Pose pas de questions, Billie, grandis. »

Trois heures de l'après-midi, sous-sol du Plantation Inn, au bout du couloir, l'avant-dernière porte à gauche, leur chambre, une planque. Ils ont déjà renouvelé le contrat quatre fois. Un bon caddie ? Un bon barman ? Pas un seul jour de vacances en deux ans. Mais, pour eux, c'est tous les jours dimanche. Bob se cramponne à l'oreiller, se cambre, se retourne, plonge la tête la première dans le coton, heurtant le crin, Billie est là, son odeur identique et pourtant autre, un brin plus douce, un peu plus jeune, pas vrai, p'tit frère ? Le rêve est simple, souvenir à peine falsifié par les heurts et les glissements progressifs du songe, un fait du passé épinglé à l'oreiller par une odeur du présent, précise, une odeur qui grandit, une odeur que l'on chasse et qui revient, comme une empreinte digitale. Cette odeur fixe, rêve que Bob retrouve souvent, parle du seul moment de tendresse qu'il ait jamais vécu, partagé. Un beau rêve, comme un album de photos toujours ouvert à la page préférée, la page parlante. Bob n'aimait pas se travestir. Il le faisait pour se sentir autre dans la ville. Il le faisait pour, du haut de ses talons hauts, se croire aussi grand que les gratte-ciel. Parfois même, en riant, il affirmait que d'un doigt il pourrait tous les faire tomber. On le surnommait Queen Kong. Cela dura le temps que l'on met à se faire à l'idée du départ d'une mère, confort aidant, un mandat arrivant chaque semaine, régulièrement, d'ici ou de là. La maman voyageait. Une à une, Bob usa, déchira toutes les robes qu'elle avait laissées, bagarres de fin de soirée, viols simulés dans les terrains vagues, près des docks, avec les Cuirettes, les Durs, enfin c'est ce qu'ils disaient. Sous la robe, la rouquine avait un corps d'homme, un vrai, made in Sweden, muscles de fer d'importation suédoise, et, parfois, K.O. dans les flaque. Queen Kong gagnait aux jeux violents de la nuit. En dormant, Bob frappe l'oreiller à en perdre le souffle. Il se réveille, haletant, appelant Billie. Billie travaille. C'est le meilleur des caddies. Les bourgeois de Boston et de Philadelphie se le disputent. « Vous allez à poitrine Rios ? Exigez Billie ! Il retrouve toutes les balles. Et, si vous l'écoutez, il est meilleur qu'un professeur. » Un beau rêve. Mais comment parler d'un rêve, toujours le même, recommencé, fidèle à un événement du passé ? Bob s'entraîne à se laisser entraîner par lui tout en le guidant. Sa plus grande inquiétude, chaque matin, quand il se couche, au moment où Billie l'embrasse sur le front, c'est de retrouver la bobine du film, le scénario inachevé, pour mieux recommencer, cerner, sonder, projeter. Rêve de cuir, rien que du cuir, des blousons, des pantalons de cuir, des chaînes, peu de lumières, des ombres. On mesure l'approche des autres aux crissements des peaux, aux raclements des gorges quand on va cracher une gorgée de bière ou un mégot. On se signale dans l'ombre par la lueur d'une cigarette, par le reflet d'un néon clignotant sur un emblème métallique agrafé à l'épaule ou

dans le dos du blouson. On se guette. On devient noir comme la nuit noire. On joue et on y croit. Bardé de cuir, Bob est passé dans l'autre clan, dans l'autre clan on se déguise également mais en silence, autrement, plus de bibi mais une casquette, plus de mousseline mais un rempart de cuir si possible ridé, égratigné, plus ça fait usagé plus ça fait vrai Bien sûr, le dernier soir, quand Bob a quitté le Tivoli Club en offrant ses robes à ses copines, quand il a avoué qu'il était devenu Cuirette, les copines ont hurlé de rire et Queen Kong, traîtresse, s'est sauvée sous une pluie de houppettes, de fleurs en satin et de trotteurs en strass. Rêve, action, projection, le voici à nouveau dans son rêve, Cuirette en diable, cherchant les autres, d'autres frères à défaut de petites soeurs, de délicates du rimmel, d'excessives de la perle de culture. Bob revoit cela, tant de trésors de pacotille abandonnés pour l'autre déguisement, le violent. Billie avait treize ans. Il n'avait pas compris pourquoi son frère brusquement avait changé de bord. « C'est le même bord, imbécile. Ce sont les mêmes, de chaque côté. T'es trop jeune. Tais-toi. » Et, quand Bob avait vendu la chambre à coucher de sa mère, avec l'armoire trois glaces, la coiffeuse, le tabouret et les sept cadres ovales façon Marquise, il avait simplement dit à son petit frère « ça fera de la place. De toutes les façons, elle ne reviendra pas ». Puis il avait frappé Billie pour rire, et fort, à coups redoublés, « je veux une chambre nue. Sans rien. Le sol et les murs. Rien que du dur ». Comédie. Cuir. Le rêve : Congrès sado-maso d'Aspiho Beach, une plage à deux cents kilomètres au sud de New York. A défaut de moto, Bob a pris le train, en tenue bien entendu. La fête a lieu dans une usine désaffectée, bière à volonté pendant trois jours. Point de chute ? Un sympathisant, un nom, une adresse. Bob se présente, un vieux truc lui ouvre la porte, un truc à perruque, bras nus couverts de bleus. Même pas « comment tu t'appelles ? », seulement « la chambre est là. Attends-moi, je me prépare ». La chambre ? Un matelas par terre, une radio-réveille-matin et, sur le matelas, un nounours, un vrai, pelé, à hauteur d'oreiller. C'était donc tout ce qu'il avait, le truc dans sa vie ? Un joujou ? Un rescapé du berceau ? Le truc appelle Bob, fin prêt, en grande tenue, presque beau avec tout ce cuir et sa perruque bien en place, « maso, toi aussi ? » Bob répond oui. « Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » « Rien, et toi ? » « Rien. » En répondant *rien*, le truc a regardé affectueusement le nounours, Bob a eu peur, pour la première fois, une peur du dedans, la peur du vide. « On y va. Tes le bienvenu, tu sais. », Dans l'usine désaffectée, il fait froid. Ils sont là par centaines, armée en garnison, la braguette facile ou menaçante, tu touches ? Je te cogne ! Devant l'usine, des motos, insectes chromés tournés vers l'entrée, prêts à l'attaque eux aussi. Dans l'usine, projection de films, hamburgers, tonneaux de bière, poppers, acide, mini-spectacles de tortures, lumières rouges, coups de fouet, cris ou rires, cris étouffés et rires brutaux, une première nuit qui n'en finit pas. « Tu rentres avec moi ? » « Non, je reste. » Adieu au sympathisant. Pour l'amour d'un nounours. La perruque de travers, le truc rentre chez lui. Bob restera là, trois jours et trois nuits, observant; rampant, participant, s'enroulant dans des couvertures avec trois, quatre autres mecs, dormant une heure parfois. Des jours sombres, comme des nuits, et cette usine, abandonnée, oubliée. La dernière nuit, il se met à pleuvoir, l'usine n'a pas de toit, tout devient boue, flaques, borborygmes, odeur de cuir mouillé, personne ne part, chacun se dit « faut aller jusqu'au bout ». On attend une surprise. Tout le monde se rassemble. La pluie morne devient cinglante, tout paraît encore plus beau, plus excitant. Le corps meurtri, douloureux, couvert de coups, Bob trouve la force d'aller de l'un à l'autre, mendiant une respiration de Popper. Mais c'est donnant-donnant. Tu respirez ? Je te frappe ! La pluie cogne aussi, drue, elle vire à la grêle, les mecs s'abritent sous des couvertures, hébétés, camés. Dans la poche intérieure de son blouson, Bob vérifie sans cesse que son billet de retour à New York ne lui a pas été volé. Trois jours sans douche. Les mecs tapent sur lui dès qu'il s'approche d'eux, « tu pues ! », « dis que tu pues ! » « Oui, je pue. » Bob veut tenir le coup jusqu'à ce que le dernier jour se lève. Brusquement, dernier acte, dernier soir, il hume tout, le mouillé, la boue, la drogue, les relents de bière. Il

cherche un regard, quelqu'un. Comme le mec à perruque, rien. Il se traîne dans un coin, un mec se tient adossé au mur, seul, qui regarde le ciel à travers la charpente et prend la pluie en pleine gueule. Très lentement, Bob s'approche de lui, redoutant le geste qui le repousserait, non, le type ne bronche pas. Bob se colle contre lui. C'est un grand mec, fort, un géant. Et, le front contre l'épaule du type, Bob se met à sangloter. Trois jours ? Trois nuits ? Les uniformes, les coups et les tortures à genoux, les hamburgers, toujours les mêmes, la bière amère, alors, le front sur le cuir du blouson, Bob se creuse un nid, un nid profond, poussant, et le geste, enfin : il sent sur sa nuque la main du géant, main caressante, tapotante. Il entend une voix, « je te comprends ». Bob reste longtemps ainsi, pleurant, il n'avait jamais pleuré. Tout devenait beau, le chemin parcouru, le premier pan de sa vie, pour en arriver là, Aspiho Beach. Le jour se lève. Le géant se dérobe, laissant Bob le front contre le mur. Bruits de motos, vacarme d'enfer. Bob attend longtemps que tout le monde soit parti. Lundi matin, premier train. Il a envie de revoir Billie. Ni Queen Kong ni Cuirette, c'est fini, il n'y a plus que Billie, foutre le camp avec Billie, n'importe où, n'importe quel job, mais partir avec lui. Et l'aimer. Question d'oreiller. Le voir grandir. Question de désir. *Poitrine Rios*. Contrat signé.

Le rêve, c'est du cuir sur du crin, le souvenir d'un geste caressant, tapotant, l'empreinte d'une main sur la nuque. Ça cogne dans la tête de Bob comme dans un tambour. Le rêve, toujours le même, commence dans les plumes et finit dans la boue, se travestit de femme en macho pour s'achever là, la tête dans l'oreiller, cherchant l'odeur du p'tit frère, pas petit du tout, du p'tit frère qu'il faut savonner, qui aime de plus en plus qu'on le savonne et que ça mousse, du p'tit frère qui laisse des taches sur le drap, du p'tit frère qui attend qu'on le prenne très fort, qu'on le casse comme un jouet. Le réveille-matin sonne, et c'est trois heures de l'après-midi. Bob se retourne, il a joui, son ventre est resté collé au drap. Il a fallu qu'il se détache sans arracher ses poils, doucement, en riant. Les rêves sont fous, ils coulent, faudrait jamais les raconter.

Quinze heures sept. Ce jour-là, à cette heure-là, à poitrine Rios, toutes les pendules de voyage, les horloges et les montres s'arrêtent, phénomène qui serait passé inaperçu si chacun des employés et des touristes de l'île ne s'en était soucié, s'interrogeant sur les causes de l'événement, inventant des raisons logiques, taisant les irraisons liées aux superstitions de chacun. Pourtant force fut de constater que le temps marqué, quantifié par des mécanismes d'horlogerie de toutes sortes, s'était arrêté à cette heure-là, stoppant les rouages, éveillant en chaque être humain un sentiment de péril, proche de celui de dérive, la dérive appelant la chute. Inconsciemment, à s'interroger sur ce brusque arrêt de ce qui définit le temps, chacun tournait son regard vers le pic et le large. L'île parut soudain abandonnée, dangereusement immobile. Le temps marqué des horloges ne reliait-il pas ce lieu au reste du monde ? N'amarrait-il pas poitrine Rios ? A cette heure-là, Bob a beau remonter le réveille-matin, le secouer, en ausculter les rouages, le petit tic-tac ne se remet pas en marche, les aiguilles sont paralysées. Il en conclut que l'instrument est détraqué. Mais, quand il veut passer sous la douche, au moment où il actionne simultanément les robinets d'eau chaude et d'eau froide, il entend un gargouillis de tuyauterie. L'eau, pourtant si abondante à poitrine Rios, ne coulerait-elle plus ? Bob ne relie pas ce fait à l'arrêt du réveille-matin, mais un sentiment le saisit, d'urgence et de danger. L'île brusquement se signale doublement, gommant le temps, refusant le baptême de la douche. Or Bob doit comme chaque jour remplacer la vendeuse de la boutique Sport du Plantation Inn, de quinze heures trente à dix-neuf heures; ponctuellement. Sans avoir pris de douche, avec l'odeur de ses rêves et, sur son ventre, la tache séchée de sa jouissance, il frotte avec un gant de crin. Des petites pellicules de peau morte s'accrochent en boule aux poils torsadés. Il faudrait l'eau, le savon, la glissade du corps sous le jet de l'eau, mais plus d'eau, plus

de temps, il se contente de hausser les épaules, ce n'est qu'un double hasard. Il va déjeuner en vitesse. En passant il demande l'heure au portier de l'hôtel, « nous ne savons plus, regarde le soleil, par rapport au pic ». Le portier est en train de rédiger une pancarte. *Ne nous demandez plus l'heure, s'il vous plaît. La direction de l'hôtel fait le nécessaire.*

A cette heure-là, Vercoff change la bande du magnétophone. Le vieux parle depuis le matin, sans se lasser, à voix sourde, lentement, très distinctement, racontant sans chronologie telle et telle rencontre avec une précision de graveur, une netteté de photographe de classes de lycée, une économie de mots que Vercoff se plaît à analyser en écoutant vaguement. *Mémoires* ou *Mémorial* ? Peut-être viennent-ils de faire en un jour le travail de deux, ou de trois, les bobines s'empilent déjà sur la table, tout juste ont-ils partagé le repas de midi. Raillac manquait d'appétit, son discours le hantait. Était-il guidé ou guidait-il ? Vercoff s'interroge. Même en mangeant, Vercoff avait laissé le magnétophone faire son travail. Pendant une heure au moins, après chaque bouchée, chaque gorgée, les aveux du vieux étaient devenus par instants étourdis, levant certaines ambiguïtés d'aveux précédents, tout cela se recoupaient parfaitement. En changeant de bande, Vercoff se réjouit à chaque fois de manière gourmande, l'éditeur sera content, les transcripteurs et les nègres qui s'occuperont du façonnement du texte définitif trouveront là une mine d'or, tellement formulée et frappante. Il faudra seulement remplacer les silences par des virgules, les hausses de ton par des points d'exclamation. Vercoff met en place la septième bande de la journée, appuie sur le bouton de marche, rien ne s'enclenche. Il appuie à plusieurs reprises. La bande ne tourne plus, « l'appareil est peut-être fatigué ». Raillac se penche un peu, fait semblant de s'intéresser à la panne, « c'est dommage, j'avais encore des tas de choses à vous dire. Je me sens en forme. Ragaillard même. Tout est si clair sans les médicaments ». Il secoue la boîte de pilules, petit bruit désordonné. « D'ailleurs, dit Vercoff en portant sa montre à l'oreille, il se fait tard et... » Vercoff regarde sa montre, « elle s'est arrêtée ». Raillac regarde la sienne. « Trois heures sept minutes, ce n'est pas possible. » Raillac remonte sa montre. Vercoff vérifie les piles du magnétophone, s'obstine à le mettre en marche, « inexplicable ». « Vous plaisantez, tout s'explique. » La voix de Raillac s'est faite plus claire pour dire cela. Vercoff comprend que le travail de la journée est achevé. Il prend congé de Raillac. Raillac, seul, secoue sa montre, il l'a remontée au maximum, peut-être vient-il de la bloquer. Bracelet défait, il la tient comme un objet précieux. Il se sent trahi, abandonné. Il entend brusquement, rythme de sa mémoire, un fracas mêlé de tintements cristallins qui lui rappelle les pendules de son enfance, l'horloge du palier, le cartel du Salon, chez sa mère, aussi bien que les tic-tac électriques des heures de bureau, immenses carambolages de sons graves ou aigus, trébuchant, se chevauchant, avec pour basse le son profond d'un glas. Il se lève. Les nuages commencent à envelopper le pic. Des rais de soleil, obliques, balagent majestueusement les pelouses du golf. La mer se met à frémir. Raillac passe dans sa chambre. Sur la table de nuit, la pendulette marque la même heure, quinze heures zéro sept. Raillac s'allonge sur le lit, ferme les yeux, s'efforce de ne pas se poser de questions. Le souvenir de Jeanne serpente en lui, Jeanne est là, demanderesse. Trop tard. Raillac voudrait pouvoir lui tendre la main et lui dire « viens, allons nous promener, nous ne nous sommes jamais promenés ensemble. Nous marcherons côte à côte. Tu n'auras plus à me suivre » Raillac s'interdit des questions logiques concernant cet arrêt du temps, retrouve Jeanne en lui, s'éloignant, dernière vision d'un être cher qui n'en finit pas de le quitter. Il restera là, couché, avec elle, jusqu'à ce que le temps, avide, revienne. Après l'orage, qui sait ?

Parcours de golf. Le 11. Billie tire deux chariots à la fois. Il a pour clients un couple d'Anglais imperturbables, deux vieux secs, bronzés du genre *Retraite & Golf* à longueur d'année, des

habités poitrine Rios. Eux aussi retiennent Billie en retenant leur chambre. Billie sait tout d'eux et de leur manière de jouer, plus besoin de demander le club qu'il faut sortir du sac pour le coup à venir, Billie le sait déjà, il tend le club, sans mot dire, et ses clients prennent le club sans un regard, c'est normal, un bon caddie sait tout. À l'approche du green, la vieille dame s'inquiète. Elle montre à son mari le pic, les nuages qui se forment et, se tournant vers Billie, lui demande s'ils auront le temps d'achever le parcours avant la pluie. Billie est fier. Il va pouvoir montrer sa montre à quartz. Il lâche les chariots, tend son poignet en avant, appuie sur le bouton de la montre, le petit écran s'allume 00.00. La dame attend la réponse. Billie rougit, bredouille un mot, réagit, puis, d'une voix claire, affirme qu'ils ont le temps et que de toutes les façons, au 16, il y a un abri. Ouf, *shit*, la montre est cassée. Le monsieur demande à son épouse de s'écarter. Une approche de green au fer 6, à quarante mètres, c'est normal à cet âge-là Mouvement ascendant, le monsieur tape la balle droit, net. Et, instantanément, la balle explose, se défait en l'air en une multitude de fibrilles de caoutchouc. La dame retient un cri qu'elle déguise en sourire quand son mari la regarde étonné, remarquant que cela ne lui était jamais arrivé. Billie tend une nouvelle balle. Le monsieur la met en place. Billie serre très fort sa montre, étrangle son poignet gauche comme s'il voulait que le sang ne circule plus. Le monsieur tape sur la seconde balle. Elle éclate. Le couple se regarde. Ils ne sourient plus. Ils voudraient interroger Billie qui va ramasser les fibrilles. Ils se ravisent. Troisième essai. Troisième balle qui claque sous le coup du club, se défaisant en lianes qui retombent mollement près de l'écorce de la balle. Le monsieur dit d'une voix mi-sucrée mi-fâchée « vraiment chérie, je n'ai jamais vu ça ». Quatrième essai avec une balle appartenant à la dame, la balle éclate. Quatre balles. Comme l'heure, 00.00. Billie esquisse un sourire. Le couple croit qu'il se moque d'eux. Billie rougit. « Rentrons », dit le monsieur. « C'est agaçant », dit son épouse. Billie, de retour au Club House, nettoie précautionneusement les clubs de ses clients. Les autres caddies ne font que parler de l'événement, pas d'heure, plus d'heure, « mais si je te dis, regarde », tous se montrent leur montre. « Et toi, Billie ? » « Elle marche. » « Pas possible. Fais voir. » « Elle marche, je vous dis. » Il repousse les autres. Tout vient de s'arrêter et le captif, il se réjouit à l'idée de la douche, à l'idée de la chambre, à l'idée de Bob le frottant comme un enfant. Demain, quand Bob le savonnera, il se retournera, face à son frère, il en bande déjà, pour un petit brin de temps suspendu, un temps partagé. « A quoi penses-tu, Billie, te fâche pas, montre-la ta montre ! » « Non. »

Le Patron s'est endormi. Calavaggio observe la villa voisine, la table basse, les fauteuils abandonnés, le magnétophone et les piles de bandes. Il se retourne. Nello lui fait signe de se taire. Féa veut entrer dans sa chambre. Sturdzi la retient par le coude. Nello se lève, se dirige vers eux, écarte Sturdzi et embrasse Féa dans le cou. L'argent à la main, il entraîne Féa. Calavaggio, le doigt pointé vers le ciel, leur fait signe qu'il va pleuvoir. Ils sortent. Le Patron s'éveille. Regarde la table, puis Calavaggio et Sturdzi. « Ils sont partis ? » « Oui, Patron. » « Quelle heure est-il ? » « Eh bien, Patron, justement... » Les trois hommes rient, le temps qui s'arrête, ça ne peut pas arriver, une blague, c'est une blague. Calavaggio aide le Patron à se relever. « Allez vous promener, vous aussi. Laissez-moi. » Seul dans la villa, le Patron entre dans sa chambre, s'assoit sur le lit, regarde le téléphone longuement comme s'il avait peur de quelque chose, d'un autre événement. Pourtant c'est simple, il suffit de téléphoner au portier du Plantation Inn, de lui demander l'heure, une autre montre, n'importe quoi, mais l'heure. Le Patron décroche le téléphone, pas de tonalité. Il essaie de nouveau, rien. Il s'allonge sur le lit. Il entend son cœur battre sourdement et de plus en plus rapidement. Il respire profondément, défait les boutons de sa chemise, dégrafe sa ceinture, il faut attendre, question de temps, de temps ? Il voudrait se mordre les lèvres, mais comment se mordre vraiment les lèvres quand on n'a plus que de fausses dents ?

On ne sent plus rien, on ne se fait plus mal comme avant, dents mortes dans la bouche d'un vivant. Le Patron porte les mains à son visage. Pourquoi a-t-il fait retirer la porte de sa chambre ? On pourrait le voir, lui, le Patron, haletant comme un moribond. Pour une histoire d'aiguilles fixes et de téléphone qui ne répond plus, gouttes de pluie, c'est l'orage, le Patron tourne la tête, regarde la fenêtre, la montagne, les arbres, arbres fous en rangs serrés, le regardant, lui, le menaçant, lui, « c'est la chaleur, mon vieux Dino, tu n'as qu'à dormir un peu ». Quinze heures zéro sept.

Il pleut, Nello et Féa arrivent en courant et s'abritent sous le préau. Féa, criblée de pluie, regarde sa robe, la décolle de sa peau et de sa poitrine, elle rit, elle n'a plus que ce bout de chiffon tout mouillé. Nello serre les billets dans la poche de son pantalon. Sous le préau, il y a les clients du Plantation Inn, les golfeurs, des amoureux en voyage de noces, un Martiniquais qui balaie le marbre du dallage, indifférent, sans jamais lever la tête. Nello tient Féa contre lui, il attend, il observe, les humains sont là, regardent la pluie. Il les entend parler du temps en riant, « what time is it ? » « Stop it ! » Nello entraîne Féa vers la Boutique. Il la tient fortement contre lui, il a peur qu'on la devine, nue, sous sa robe, et il veut, par ce geste, dire qu'elle est à lui, elle, la femme, comme les pelouses du golf quand elles deviennent douces, à la frange de la plage, là où, ce matin, ils se sont longtemps regardés, un lieu tout en rondeurs, en douceurs, lieu qui se plisse, lieu pulpeux, Nello et Féa frôlent les autres couples. Ils regardent l'orage du jour, un orage qui redonnera l'heure ? Une heure ? Dix-sept heures ? Féa sort de la cabine d'essayage dans une robe de coton blanc. « Elle vous va bien », dit Bob. Féa fait signe qu'elle la gardera sur elle. Nello, assis dans un fauteuil, jambes écartées, les poings sur les genoux, regarde Féa avec fierté. Féa choisit une autre robe. Nello lui fait signe de la prendre. Un chemisier ? Même geste. Une paire d'espadrilles ? Sourire blasé de Nello, « tout, Féa », dit-il à voix haute pour que le vendeur soit épaté, « todo, entiendes ? » Bob ne sait plus qui il doit regarder, la fille qui achète ou l'homme brun aux sourcils qui se rejoignent, cicatrice au menton, l'air faussement détaché, rien à voir avec des clients ordinaires. Bob se dit « beau comme un camionneur ». Bob regarde les jambes écartées de Nello, Nello croise les jambes. Féa s'est enfermée depuis quelques minutes dans la cabine d'essayage. « Ça va ? » Elle ne répond pas, « Féa ? » Nello se lève, tire le rideau de la cabine, Féa, nue, se regarde dans le miroir, « tu ne m'entendais pas ? » Féa fait signe que non, petit hochement de tête, bras croisés sur la poitrine, mains posées sur ses épaules, comme si elle avait froid, elle s'observe, puis elle regarde Nello. Le même regard que sur la plage. Féa, bras ballants, sort du magasin, robe blanche, toute neuve, et le marbre du préau comme le marbre de l'aéroport de Miami, pierre lisse sur laquelle les humains glissent. Hors de Pasadena, il y a tant de marbre. Nello, les bras chargés de paquets, sort à son tour. Bob retient la porte, « merci, Sir ». Nello hausse les épaules et s'approche de Féa. Un seul des clients de l'hôtel, un seul des passants du préau se retourne, les regarde, observe Féa, puis Nello, le regard vague, presque à l'abandon, c'est Vercoff. Il sourit à Féa, à Nello. Les mains dans les poches, il se tourne vers le paysage et, d'un mouvement de tête, leur montre la pluie, l'orage, « nous sommes voisins ? Je travaille là-haut, moi aussi ». Présentations. Faux noms. Nello ment. Un journaliste, en plus, il ne manquait que ça, le Patron a dit de ne parler à personne, « viens, Féa, rentrons ». « Et la pluie ? » « Nous l'aimons. » Féa devance Nello, absente. Elle pense que la robe est trop belle, comment l'expliquer, à qui le dire, où es-tu, pourquoi et avec qui, où vas-tu, où conduit ce marbre ? Le seul type qui t'ait regardée, c'est le Martiniquais. Il balayait, quand tu es passée près de lui il a légèrement relevé la tête, il t'a effleurée du regard, qu'a-t-il voulu te dire ? Tu marches. Nello te suit. Nello te cache et se cache. Pourquoi ? Au bout du préau, Nello te pousse. Vous remonterez à pied, sous la pluie, la robe neuve, elle aussi, sera toute mouillée.

Vercoff regarde le couple s'éloigner, présentations interrompues. Il reste là, planté, déçu. A qui parler ? Il regarde le magasin. Bob est toujours sur le pas de la porte. Bob lui sourit. Vercoff se retourne, disparaît, il remonte dans sa chambre, il attendra l'heure du dîner. L'heure ? Quinze heures sept, ce jour-là, à poitrine Rios, l'île du pic et des huit fleuves, l'île longtemps oubliée qui voudrait revenir à l'oubli, l'île investie sur laquelle les humains ont construit pour leur plaisir un golf, oubliant tout désir, qui sait, oui, ce jour-là, à cette heure-là, dans cette île-là, peut-être le temps s'est-il arrêté. Sans doute, au large des récifs, dans les monts à l'envers des fonds marins, la terre s'était-elle entrouverte, fissurée, la terre avait-elle tremblé, comme un avertissement ? Les marins des îles voisines diront « la mer, ce jour-là, frissonna étrangement, il y eut des vagues de fond, des remous inhabituels. Les vagues semblaient s'écarter au large de l'île poitrine Rios en un grand cercle, comme si la secousse, le tremblement des profondeurs avait cerné l'île et son pic ». Le temps s'était arrêté, le temps tic-tac, le temps horloger. Les marins préciseront « de nouveaux récifs ont apparu, d'autres connus, répertoriés, ont disparu. L'approche de l'île, par la mer, était redevenue hasardeuse. On ne pourra jamais mettre cette île sur une carte. Les vagues de fond ont entraîné des milliers de poissons morts vers le large. Ce fut, la nuit de ce jour-là, une immense couronne d'argent qui allait en s'élargissant, tout autour, vers ailleurs ». Dans l'île, peu après l'orage, le portier retira la pancarte, les horloges s'étaient remises en marche. Tout rentra dans l'ordre, dans le temps, le temps touristes, le temps employés. Il n'y eut qu'à remettre les horloges à l'heure, remettre les aiguilles au départ, comme pour une course, la course de tout le monde. Les relations téléphoniques avec l'extérieur reprirent. On s'enquit de l'heure exacte sans donner d'explication. L'Institut de sismologie de Bogota téléphona au directeur du Plantation Inn pour savoir « si la secousse avait été ressentie dans l'île ». Le directeur se tut une fraction de seconde, puis répéta « une secousse ? » Dans sa chambre, Vercoff sanglote sur son lit, bêtement, parce que cela lui fait du bien, parce que cela ne lui arrive jamais. En lui, Rachel se tord pour le blesser, on porte toujours en soi le corps vivant d'un amour. Dans sa chambre, Raillac appelle Jeanne, « Jeanne ! », comme si muette, prématurément vieillie, rongée de mélancolie, refermée sur elle-même, usée par des années de domination et de partage rêvé, comme si elle était là, proche, attendant l'appel de son époux, prête à l'aider. On porte toujours en soi le corps souffrant d'un amour qui n'en finit pas de se tramer. Dans sa chambre, le Patron reprend peu à peu son souffle, guette le retour de ses acolytes, pense au corps de Féa, ce qu'il en fera, et pourquoi. Rien à voir avec de la mauvaise conscience, une douleur du dedans, une douleur à mater d'emblée, au risque de ne plus être patron, cynique, ordinaire et cynique. Le Patron retire l'oreiller. Tête à plat, sur le drap, nuque cambrée, il chasse en lui l'image du film à venir. Il respire profondément, conjure les mauvaises pensées. On porte toujours en soi la peau de quelqu'un, une mère hurlante qui chasse les intruses, « va de l'avant, ne t'arrête pas. Quand tu reviendras pour la troisième fois ce sera le triomphe, tu n'auras même plus à payer un comité d'accueil, tu auras une voiture en or massif ». On porte toujours en soi le corps d'une mère. Le Patron entend du bruit. Les voilà. Il se lève. Nello et Féa se tiennent debout sur le pas de la porte de la chambre. Féa est belle, mouillée, dans sa robe blanche. « Eh bien, Nello, ouvre les paquets, que je voie. »

Billie attend que Bob sorte du magasin, « je veux prendre une douche avec toi ». « Qu'est-ce qui t'arrive ? » « Je veux une douche, maintenant. » « Il n'y a plus d'eau. » « Il y en aura. » Billie découvre son poignet, actionne le bouton de sa montre. L'heure exacte 19.01. Sous la douche, face à face, pour la première fois, frère contre frère, Bob ne domine plus Billie, Billie caresse son frère comme son frère l'a caressé sous prétexte de mère, première étreinte, joindre les mains, se saisir, s'effleurer puis se briser dans les bras l'un de l'autre sous le jet d'eau froide, l'un prend

l'autre, et l'autre prend l'un. Ils n'ont de cesse de découvrir tant leurs ressemblances que leurs dissemblances. On fait toujours l'amour avec son frère, sa peau, la même peau, de la même poche et de la même eau. Après l'amour, Bob tend une serviette à son frère et lui dit « je ne sais pas ce qui s'est passé aujourd'hui. Je sais seulement que je t'attendais depuis longtemps ». Billie murmure « moi aussi ».

9.

Deux villas voisines, au sommet d'une colline, un pic qui sombre dans la nuit, un golf gorgé de pluie, le silence creux des couloirs du Plantation Inn, un préau désert, les boutiques ont éteint leurs lumières, ce soir les clients dînent tôt et se parlent peu. Personne n'ose dire l'angoisse du jour. Chacun se sent abandonné à lui-même. Tout a repris son cours mais le monde a été stoppé, vibration profonde, arrêt du mécanisme des distractions, du mensonge des diversions, du plaisir des confort et des assurances. Face à l'événement du jour, nul ne peut traiter avec ironie, tous se taisent. Deux villas voisines au sommet d'une colline, un vieux et un Patron, paquets de peau avec supplément de bagages-souvenirs, et deux frères, en bas, en sous-sol, s'offrant la mutualité de leurs corps, pour un étourdissement, sondant l'un, sondant l'autre afin de retrouver la chaleur du dedans, la chaleur d'avant la mise au monde, la grande sortie, la tête en première, vers la lumière, avant de découvrir quoi, le monde ? Billie l'a dit à Bob afin d'exprimer sa joie d'être parti avec lui pour poitrine Rios, « New York avait des dents ! » Où finit le reportage, où commence le roman ? Toutes les villes ont des dents. Leurs habitants n'y font que parler, parler. La parole prime tout, parole de surface, jouante, défiante, si peu confiante. Les gens ne parlent plus de ce qui les anime, seuls comptent les idées et les calculs. Tout le monde ironise. Bob et Billie, une étreinte comme un pic, debout, sous la douche.

L'analyse des faits survenus à poitrine Rios le dernier jour de janvier de cette année-là pourrait donner lieu à d'innombrables interprétations. Chacun en eut sa propre vision, chacun ressentit à sa manière l'urgence d'un silence, le besoin de se taire et de se terrer. Pourtant, ce qui ne fut que frisson, tremblement de hauts-fonds pour les marins, doit être répercuté en termes de clameur des profondeurs, d'expression d'un désaccord profond, d'une irritation trop longtemps contenue. Pauvres humains, masqués, ironiques, logiques en tout, il fallait donc que la Terre s'ébroue, ravisse l'heure des montres, l'eau des douches, la tonalité d'un téléphone pour qu'ils se jettent dans les bras de leurs victimes intérieures, pour qu'ils se réfugient dans ceux d'un grand frère. Et Vercoff piège Rachel en lui, rêve de la maquiller d'écriture, couché, sur son lit, se mordant les doigts comme Paris, autre ville, l'a toujours mordu, tenu entre ses dents. Rachel bouge en lui, furieuse, prisonnière, qu'elle file ! Jamais personne ne vit avec personne, jamais personne ne pourra respirer en qui que ce soit, avec qui que ce soit. Laisse-la, rends-la, banale, à la vie qui vit et qui va, courant à sa perte. Raillac, lui, voudrait retrouver Jeanne, l'emmener se promener, jouer avec elle au golf, pas comme avant, quand il exigeait qu'elle joue derrière lui, à une distance de balle, pour ne pas le gêner, qu'elle le suive, qu'elle mesure son coup sur la distance qui les séparait. D'autres joueurs la talonnaient et l'accusaient de ne pas jouer assez vite. Lui, Raillac, seul, allait de l'avant. Raillac réentend le tic-tac de sa montre avec contentement, le tic-tac n'est pourtant plus le même qu'avant, il dit, je fais tic et je fais tac, mais à rebours. Raillac s'amuse de l'idée. Pas de médicaments, le petit bruit n'est plus le même. Vers vingt heures on est venu servir le dîner, à domicile. Vers vingt et une heures on est venu desservir le dîner, à domicile. Cette villa, qu'est-elle sinon une ultime salle d'attente un peu plus confortable que les autres ? Raillac cherche Jeanne, instinctivement, autour de lui. Il voudrait qu'elle soit là, à nouveau, qu'elle parle,

qu'elle se remette à parler quand dans les derniers mois de sa vie, obstinée, elle avait opté pour un silence total, accusation. Raillac appelle Jeanne, « Jeanne ». Villa vide. Le golf, brusquement, lui semble profond, et la mer, au large, sans fond, nuit sans lune, rien que la lumière de la villa voisine et le temps à rebours. « Jeanne. » Pouvoir enfin lui parler. Lui dire les mots simples qui font du beau, du bien, du bon. « Jeanne. » Raillac place son fauteuil près de la rambarde. Il observe la villa voisine, les allées et venues des locataires. Il s'accroche à cette lumière tel à un phare, dans la nuit noire, comme si le large voulait l'emporter, lui éviter le spectacle voisin, lui offrir la majesté d'une immensité sans heurts et d'un horizon net. C'est le sortir des buissons d'orties de Saint-Pardom. Raillac hoche la tête, il reste là, fasciné. Il se plaît à imaginer Jeanne revenant, s'approchant lentement de lui, dans son dos. Elle se penche, met les mains sur ses yeux et murmure « couvre-toi. N'attrape pas froid ». Des milliers de poissons morts dérivent vers le large. Les chalutiers les ramassent par nasses entières. Les marins de San Cristobal, de la Dominique, même ceux d'Anton Islands sont là. Les poissons, ça vit, ça crève comme les humains. Il suffit que ça bouge un peu, au fond. La pêche miraculeuse fera l'objet d'un petit article dans le *Morning News* de Kingstown à la Jamaïque. Un marin interviewé avouera « si ça pouvait arriver tous les jours ». Au bar du Dancing, le premier verre que Bob prend entre ses mains lui échappe et se brise. « Ça porte bonheur », gueule une taxi-girl. « Ça porte malheur », pense Bob en ramassant les débris. Billie, seul, va se promener sur le golf, le 11, à l'endroit où les balles ont éclaté. Il veut interroger le lieu, le paysage, l'herbe, comprendre. Il taira l'histoire. Ses clients, en revanche, adresseront une lettre à *Golf & country* qui sera publiée dans le courrier des lecteurs avec pour titre *Balles explosives*. Billie, assis dans l'herbe du fair-way, tape le sol de ses poings, puis rampe, retrouve les fibrilles de caoutchouc qu'il se met à mâchonner en riant, « t'es fou, Billie, rentre ». Mais ses coups portés à la terre eurent une réponse et se répercutèrent jusque dans les nouveaux fonds marins, modifiés. La nature pose des questions grondantes, tremblantes, auxquelles des humains, parfois, répondent sans le savoir. Billie frappe jusqu'à ne plus sentir ses doigts. Message entendu. Bob regarde la piste de danse. Ce soir, les filles se déchaînent. Elles se bousculent, rient aux éclats, font des facéties obscènes, réclament des cha-cha-chas pour danser comme autrefois quand, petites filles, elles apprenaient à faire comme les grandes, pour devenir très vite très grandes et séduire à leur tour. Elles dansent entre elles. Ce soir, au Dancing, il n'y a pas un seul couple, pas un client solitaire, il n'y a que l'orchestre, les filles et Bob, tout se passe en famille. Bob en profite pour ranger le bar, nettoyer les bouteilles, les aligner sur les étagères. Bob se dit « je range ? Je change ». Une fille vient l'inviter à se joindre au groupe, sur la piste de danse. « J'aime pas ça », répond Bob. « Qui aimes-tu ? » Bob se contente de sourire. La fille murmure « pédé ! » Bob hausse les épaules. Les mains à plat sur les bras du fauteuil, Raillac voit passer l'ombre d'une femme étrangement belle et nue, sous la vérandah de la villa voisine. La vision fugitive éveillé en lui un sentiment enseveli depuis le temps de son adolescence: le guet. Il passera la nuit à guetter. Il ne veut pas savoir, comprendre, il veut voir, c'est tout. Très vite, il se rend compte qu'il retient sa respiration. Il sourit, se calme, respire profondément. Vercoff entre dans le Dancing. Personne, tant mieux. Il va droit vers le bar, regarde Bob, « désolé pour hier ». Vercoff regarde la piste, « elles s'amuse ? » Bob fait semblant de ne pas avoir entendu. « Il n'y avait personne à la salle à manger ce soir. » Regard latéral de Bob. Vercoff baisse les yeux, cale ses pieds sur les montants du tabouret, relève la tête, « un double whisky, Bob, s'il vous plaît ». Bob pose un verre sur le comptoir, devant Vercoff, bruit net, « merci ». Bob, bras croisés, va s'asseoir près du tiroir-caisse. Il observe l'orchestre, les filles, le jeu d'éclairages glissants, caressants, programmés, lumières rouges, bleues, jaunes, vertes, qui, par faisceaux, inlassablement, balaient la salle selon le même rythme de courbes et d'intensités, le programme dure un peu plus de deux minutes, puis le même jeu recommence. Bob compte un, deux, trois,

quatre cycles de lumières. Il reste immobile, absorbé par la salle, pendant plus d'un quart d'heure. Il regarde Vercoff. Le verre est resté sur le comptoir, Vercoff n'a pas bu. Vercoff le regarde, « c'est toujours comme ça, toute l'année, ici ? » Bob se lève, s'approche de Vercoff, sourit en remettant de la glace dans le verre de whisky, « en fait, non » murmure-t-il.

Billie, allongé sur le ventre, les mains à plat, plaquant l'herbe, le visage tourné, l'oreille gauche contre terre, écoute la rumeur profonde du dedans, le silence meuble de ce qui est terre, puis roc, puis feu, dit-on, le silence vibrant de la Terre. Il a tapé, on lui répond, il n'y a que des gosses pour y croire. Billie essaie vainement de serrer la Terre dans ses bras, il voudrait tout calmer, en lui et en elle, il se sent solidaire, troublé, frère, en corps à corps. Un vent frisant se lève, glissant sur l'herbe du golf, une exhalaison, un soupir. Collé au sol, saoulé, Billie a un instant l'impression que la Terre tourne entre ses doigts comme un corps qui cherche à offrir des prises, comme un frère qui se cambre et se donne après avoir pourfendu. Minuit. Le portier du Plantation Inn cède la place au veilleur de nuit. En passant près du bureau du directeur, il voit de la lumière. Il frappe à la porte, entre. Les pieds sur le rebord de la fenêtre, renversé dans son fauteuil, le directeur lui fait signe d'approcher, « c'est incroyable », marmonne-t-il. Le directeur fait rouler son fauteuil, reprend place derrière son bureau, « demain, nous rouvrons le restaurant, à la Réserve, les loups, ça distraira la clientèle après ce qui s'est passé aujourd'hui. Demain matin, donnez des ordres, les loups à la diète ! » Minuit. L'orchestre arrête de jouer. Les filles continuent de danser, sans musique. « Pour une fois qu'on avait envie. », Bob coupe la lumière. Vercoff descend du tabouret, paie le whisky qu'il n'a pas bu, Bob lui rend la monnaie. Dans l'hôtel désert, Vercoff arpente les couloirs en comptant ses pas, deux pas sur chaque dalle de marbre. Devant la porte de sa chambre il hésite, fait demi-tour. Il ira dormir sur la plage, en contrebas de la villa de Raillac. Sous-sol. Couloir. Avant-dernière porte à gauche, Bob ouvre la porte, pousse son frère devant lui, « d'où viens-tu ? » Billie ne répond pas, il se déshabille en pliant ses affaires avec soin, s'allonge sur le lit, « viens ! » Lit étroit. Bob et Billie, l'un contre l'autre. Bob arrache le drap de dessus, jette l'oreiller par terre, « ne bouge pas, p'tit-frère ». Puis à l'oreille, très gentiment cette fois, il lui demande à nouveau « où étais-tu ? » « Je me promenais. » « Où ? » « Sur le golf. » « Seul ? » « Non. » « Avec qui ? » « Devine. » « T'as joué, ça se voit. » « Oui. » « Avec qui ? » « Sur la terre. » Billie embrasse Bob pour l'empêcher de poser une autre question. Minuit. Les horloges, les montres et les pendules de l'île font tic-tac. Raillac remonte sa montre, comme chaque jour à midi. Toute une vie, sans jamais avoir vécu la nuit ? Toute une vie tournée vers le jour et ses abus, ses mensonges et ses actions. Abandonné à lui-même, complice de l'ombre, Raillac fait de nuit le geste qu'il accomplit ponctuellement de jour : il vient d'entrer en lui-même, enfin. Il fait le guet des autres et de lui. Raillac tousse. Plus de médicaments, la mort fait un pas en avant. Minuit. Entrez, et vous verrez.

Sturdzi avoue « je ne vois pas ce que ce film aura de différent des autres ». Calavaggio charge une caméra. Sturdzi démêle des fils électriques. « Tu ne réponds pas ? » Le Patron l'a dit, Sturdzi est le seul à ne pas savoir. Calavaggio répond « contente-toi de bien préparer les éclairages », il regarde Sturdzi, clin d'oeil, « ce sera la surprise ». Dans la chambre, le Patron trône dans un fauteuil, lunettes de soleil, il ne supporte pas les lumières vives des spots, il caresse le dernier cigare de la journée, celui qu'il allumera quand les prises de vues seront terminées. Nue, cheveux défaits, Féa est allongée sur le lit. Drap rose, pas de couverture, pas d'oreiller, un autel, Féa se recroqueville sur elle-même, elle ferme les yeux, essaie d'oublier les regards, de ne plus penser à Nello qui vient de se lever, nu lui aussi, bandant, sexe brun, flèche oblique. Féa attend en fermant les yeux que Sturdzi mette en place de nouveaux éclairages. Nello tourne en rond dans la

chambre en se frottant le sexe avec une crème parfumée. Féa attend que le Patron parle, et dise « on tourne » comme pour un grand film, *silence on tourne !* Féa, genou contre genou, cuisse contre cuisse, se courbe sur elle-même, joint les mains sur ses lèvres. « Je le mets où, Patron ? » Sturdzi vient d'entrer avec un autre spot. Nello branche l'air conditionné au froid maximum. Le Patron s'éponge le front, place le cigare dans la poche de sa chemisette, « là, au coin du lit, à l'oblique, il y avait trop d'ombres, je veux que ce soit très net ». « Comme d'habitude, Patron. » « Non, Sturdzi, cette fois, c'est le génie. » Calavaggio pose la caméra sur la table de la véranda. Il va dans la salle de bains, se cogne à la caisse, sous le lavabo, « shit ! », se penche et s'asperge le visage d'eau froide. On l'appelle. « Cala ? Dépêche-toi. » Calavaggio revient avec la caméra. Le Patron lui donne le signal, pouce tendu vers le haut, vas-y ! Sturdzi modifie légèrement la position de chaque spot, lumières convergentes sur Féa, collines et creux, réglage de l'éclairage latéral, frisant, et le tour est joué. « T'es un chef, Sturdzi », murmure Calavaggio en faisant le point avec la caméra, à genoux sur le rebord du lit, se rapprochant, puis s'éloignant du ventre de Féa. Le Patron lève la main, claque dans ses doigts. Nello, debout devant la fenêtre, se retourne. « A toi, don Juan, comme tout à l'heure, du chien s'il te plaît, c'était bien. Et n'oublie pas qu'on filme. Respecte la distance, fais les choses comme pour de vrai, mais pas trop près, faut qu'on puisse voir et cadrer. » Nello sourit, regarde le Patron, fait un geste étrange, mains à plat, à hauteur du cou, comme si on lui tranchait la tête. Le Patron éclate de rire. « Evidemment, on te coupera au montage, on ne te verra pas, t'en fais pas. » Le Patron prend Sturdzi et Calavaggio à témoin, « si tu crois qu'on a envie de la montrer, ta gueule. Les gens n'achèteront pas le film pour toi ». Nello lâche son sexe, s'essuie les mains à une serviette. Sturdzi défait le col de sa chemise. Agenouillé sur le lit, assis sur ses talons, Calavaggio cale la caméra contre son épaule, place l'oeil droit<sup>8</sup> dans le viseur. Nello se glisse sur le drap, s'allonge contre Féa, l'attire de dos, contre lui, l'embrasse dans le cou, elle se retourne, les yeux fermés. « Ça ne fait rien, ce n'est pas ça qu'on filme, vas-y, petit ! » Nello embrasse Féa sur la bouche, l'étreint, puis glisse une main sous les reins de Féa, la soulève de force, Calavaggio se penche, zoom avant sur le sexe de Féa l'orée, le mont, la lèvre, « bouge pas. Encore un peu. Soulève-la. Qu'elle s'écarte ! Voilà. ». Calavaggio se redresse. Nello, délicatement, repose Féa sur le drap et, prenant appui sur ses bras, bascule au-dessus d'elle. Féa ferme toujours les yeux. Nello voudrait l'appeler, lui dire, regarde, regarde-moi. A son tour, il ferme les yeux. La Crème astringente pique la peau, brûle le sexe, érection assurée, Nello ne sent plus son sexe ni même le désir simple qui l'aurait conduit vers Féa, à ce lieu d'échange, ce coin d'elle-même étonnamment doux, comme si personne encore n'y avait touché, comme si c'était la première fois, et pour l'un et pour l'autre. Une peau pour une peau, un corps pour un corps, les autres regardent, c'est du boulot. Leurs regards convergent comme les lumières des spots, ponctualité au lieu de cette rencontre, gros plans, plans de raccord pour le montage, pas besoin d'être bronzé, à ces endroits-là on ne bronze pas, on s'ajuste, on s'encastre, la peau se fait fine, muqueuse, pulpeuse, sensible. Nello sent son sexe comme un sabre plongé en lui. Il ferme les yeux parce que Féa ferme les siens, concordance d'un désir, ou absence de tout ? « Alors, don Juan, fonce, de l'action ! » Nello, arqué, écarte les genoux de Féa et plonge en elle. Féa recule un peu, glisse sur le drap auquel elle essaie de s'agripper. « Parfait, pas d'ombres. » Calavaggio zoome en avant. « Cadre serré, Cala, pas de blagues, hein ? » Calavaggio murmure *oui*, gorge serrée, un *oui* étouffé. Sexe plongeant, allant, modifiant les plis des lèvres, crevant la forêt, fossette autour de l'orée, sexe s'écartant comme retenu, doucement aspiré, glissant hors du réceptacle. Calavaggio filme en accéléré, « un ralenti sur un accéléré, ce sera formidable ». Il se mord les lèvres puis les mouille du bout de la langue. « Sors un peu à chaque fois ! » Le Patron

---

<sup>8</sup> Faute de frappe dans l'original.

s'est penché en avant, il voit la scène du bout du lit, de face, le cul de Nello et de Féa, le delta, le point de source, « mieux que ça, dès que tu sors, un petit moment d'hésitation, et puis tu remets ça. » « Je vais jouir » souffle Nello. « Alors sors carrément, don Juan ! » Le Patron a gueulé. Il rit, se frotte les mains, sa manière de faire l'amour. Pause. Sturdzi éteint les spots. « On va cramer ici. » Nello s'allonge sur le dos, enlace Féa de son bras droit, la plaque contre lui comme pour la protéger. Les jambes de Féa se rassemblent pudiquement, une ombre étrange s'installe dans la chambre, fraîcheur. « Si on ouvrait la fenêtre ? » demande le Patron en défaisant sa ceinture. « Ce serait pire, Patron. » Assis sur le lit, la caméra posée sur les cuisses, Calavaggio regarde Féa, la chute de son dos, ses cheveux, long silence au terme duquel Nello se relève, bondit debout, sur le lit, se frappe la poitrine, « ça y est, on peut recommencer ». Nello a peur du Patron, peur de son regard, peur des bagues, peur du cigare. Nello a peur aussi de lui-même, de la part de désir vrai et de la part de simulation, peur des mensonges qui en lui, depuis quelques jours, se font une place minante, dévorante; « On y va ! » Nello se sent pris au piège. Sturdzi rebranche les spots, rapproche la lumière latérale, « cette fois, tu lèches, ça te calmera, don Juan ». Calavaggio se remet en place, « prêt ? » Le Patron crie « on tourne ». Nello replie la jambe droite de Féa, l'écarte, plaque la jambe gauche, se penche vers le ventre palpitant, le nombril qu'il embrasse, qu'il contourne et redessine de sa langue pour brusquement descendre vers le bas, promenade, le haut de la tête tourné vers la caméra, langue tendue. « Cambre-la. » Nello glisse une main sous le fessier de Féa. « Vas-y. Parfait. » Là, Nello se sent à l'abri de tout, de nouveau chez lui, de retour au tout début de tout. Il ferme les yeux à s'en crever les yeux, il se contracte, tire la langue et la fait glisser dans le désordre de poils et de peau douce. « Continue. » Brusquement, plus de bobine, dé clic de la caméra, Calavaggio se lève, « merde, c'était beau ». Odeur de fibre cramée, Sturdzi retire le spot latéral, tapote le drap, « et en plus, ça commençait à flamber ». « Ça va pour ce soir. On arrête. » Le Patron se lève, regarde Féa, poupée aux yeux clos, Nello qui fixe le plafond, « allez vous promener, si vous voulez. On fera les jouissances demain soir ».

Calavaggio va vers la vérandah, caméra à la main, la pose sur la table basse, l'ouvre, retire la bobine et la place dans une boîte en métal. Premier soir, trois bobines, soixante minutes de gros plans cadrés serré-serré, une mine d'or pour le montage, les raccords. Le plus important reste à faire, des idées, trouver des idées, des plans de jour, des lumières, inventer des situations. Les pornos sont tous les mêmes, mais celui-ci sera unique. Calavaggio sourit, relève la tête, regarde la nuit. Le Patron a eu une bonne idée, « pour ce chef-d'oeuvre, on prendra tous les risques; extérieurs, action, lumière du jour. J'en ai marre des blockhaus et des tournages à la sauvette. Ce sera la cachette, mais au grand jour ». Calavaggio souvient de l'expression grand jour, du regard d'enfant du Patron quand il a dit ça, comme un émerveillement. Le Patron avait ajouté « et puis tout le monde prendra l'air ». Calavaggio scrute la mer, immense, apparemment endormie, indifférente. Il veut fermer la valise contenant la caméra, il va se pencher quand, regard oblique, il voit la villa voisine, sa vérandah et, sous la vérandah, une ombre sombre sur silhouette noire de la rambarde et des piliers, quelqu'un. Quelqu'un d'endormi ? Quelqu'un d'indifférent ? Calavaggio ramasse les bandes. « Patron ? » Le Patron s'approche. « Qu'est-ce qui te prend ? » « Il y a quelqu'un. » Le Patron noue la ceinture de son peignoir. Calavaggio pointe du doigt la villa voisine. Le Patron se penche. Sturdzi s'approche discrètement. Nello apparaît, une serviette enroulée autour des hanches. Puis Féa, derrière lui, enveloppée dans un drap. « Il ne bouge pas. » « Tais-toi ! » Le Patron fait signe aux autres de se cacher. Il s'approche de la rambarde, saisit le haut de la rampe, descend lentement l'escalier, fixant l'ombre moins sombre du guetteur. Pieds nus dans l'herbe, à petits pas, le Patron fait semblant d'aller vers la plage, oblique vers la villa voisine, s'en approche, s'arrête devant l'autre vérandah. L'ombre moins sombre ne bouge pas.

« Ho ! » Silence. « Hey, you ! » Silence. « Hello ! » Silence. Le Patron remonte vers la villa, sans se retourner, caresse de nouveau la rampe, tête baissée, mesurant son pas, à chaque marche, péniblement. Calavaggio, Sturdzi, Nello et Féa l'attendent, en retrait, dans le salon. Le Patron passe devant eux, « vraiment, de qui avez-vous peur ? » Le Patron rentre dans sa chambre, s'allonge sur le lit et fait signe aux autres de disparaître. Sturdzi et Calavaggio déplient le canapé-lit. « Tu te rends compte, murmure Calavaggio, dormir avec toi, alors que Nello va dormir avec elle. » « Si on allait au Dancing », répond Sturdzi. « D'accord. En route. » Silencieusement, Nello entraîne Féa vers la véranda. Ils glissent dans la nuit, escalier, pieds nus dans l'herbe, ils descendent vers la mer, les yeux grands ouverts, main dans la main, comme des enfants. Ils voudraient jouer. Oublier les spots, les convergences de lumières et de regards, leur jouissance retenue, l'absurdité de leur rencontre, tout ce qui les sépare. Ils voudraient oublier le hasard du Rey Chico, l'enlèvement dérisoire, les promesses et les petits espoirs, le jeu, entre eux, mensonge, un creux de tout. Ils reviennent à l'endroit où, le matin, ils se sont échangé un regard fixe, trop plein de questions pour en poser une seule. Ce même regard que Féa allait jeter, plus tard, dans la cabine d'essayage du magasin. Un regard-tourbillon, avant la chute, quand on ne peut plus s'accrocher à rien, rien.

Les yeux mi-clos, Raillac a tout vu. Les lumières s'allumant, s'éteignant, s'allumant à nouveau, la fille, belle, nue, s'étirant face au large, avant que commence l'étrange ballet d'ombres, les allées et venues des hommes et celui-là, grand et mince, en fin d'acte nocturne, pointant un doigt dans sa direction, cet autre, bedonnant, mal fagoté dans son peignoir, feignant de se promener, s'approchant de son territoire, le fixant longuement, l'appelant, « Ho ! », « Hey, you ! », « Hello ! », repartant comme si de rien n'était. Puis ce couple descendant vers la mer, deux hommes de l'autre côté de la villa, faisant démarrer la jeep, et le silence à nouveau. Une lumière reste allumée dans la chambre où tout a eu lieu. Raillac se lève, glisse dans l'ombre, se dirige vers sa chambre, referme précautionneusement la porte derrière lui, hésite avant d'allumer sa lumière de chevet, appel, condamnation ? Il prend une feuille de papier, le crayon du téléphone et note *Il ne me reste plus, pour toute joie, que des effrois. En cela tous pensèrent que j'étais romantique, sentiment de dernier acte tragique. Mais ici, à Ocho Rios, au bord du golf, au bord de tout, tout me crie que c'est bien la dernière scène du dernier acte, actus tragicus.* Raillac jette la feuille sur son lit, sa villa est cernée, il se sent enfin en danger, tout est proche et quelqu'un se rapproche. Demain, il fera le tour du golf avec Billie, comme chaque jour. Demain, il parlera à Vercoff, demain comme aujourd'hui, et ainsi de suite, jusqu'à quand ? Il se plaît à penser que l'herbe est enfin douce, que la terre, déjà, lui prépare une petite place, sans fleurs, ni couronnes, ni cercueil, une pleine terre, question de poussière, le plus vite possible. Il est né, il est passé, il est reparti. Il n'a fait que frôler les êtres et une vérité. Jeanne ne peut pas revenir. Raillac imagine son épitaphe, *je reviendrai*<sup>9</sup>, L'idée l'amuse et l'endort, une épitaphe dans l'herbe. Est-ce possible ?

Calavaggio tape sur la porte d'entrée du Dancing, « c'est fou, qu'est-ce que c'est que cet endroit, un asile de vieillards ? » « Arrête ! » Sturdzi prend Calavaggio par le bras. « Viens ! » « Il y a des filles, c'est sûr. » « Viens, rentrons ! C'est fermé ». Calavaggio sort un couteau à cran d'arrêt, appuie sur le déclic, plante la lame dans le bois de la porte. « T'es fou, viens ! » Vercoff s'assoit par terre, adossé à un tronc de palmier, les pieds nus dans le sable naissant de la plage, à cet endroit où la forêt finit, où la plage commence, à ce lieu où arbres, feuillages, fleurs et lianes

---

<sup>9</sup> Voir aussi *Fête des mères*.

protègent encore des regards. La nuit regarde<sup>10</sup>, tout regarde, de cet endroit, Vercoff observe la mer, cette manière qu'elle a de lécher la plage, de venir et revenir à l'assaut du sable, d'écumer, salive salée, inlassable plongée, comme si elle voulait fendre la terre et y plonger. Puis Vercoff les voit, couple courant sur la plage, nus, s'aspergeant d'eau, se poussant dans la mer, se relevant et se poussant à nouveau, sans un éclat de voix ou de rire, sans rien dire, ils ne disent rien, ils ont peur l'un de l'autre. Vercoff les reconnaît, ce sont eux, c'est elle, elle, le matin, ses genoux, elle, l'après-midi, robe blanche, neuve, elle, poupée, si jeune, avec ses lèvres peintes, rouge vif, lèvres de sang. Le couple s'assoit, s'allonge, s'enlace, si près de la mer et des vagues que Vercoff imagine l'écume se mêlant à leur jeu. Vercoff se relève. Debout, il voit mieux. Comme s'il y était. Comme si Rachel était là, bras tendus vers lui, disant « viens, ne dis plus rien, viens ». À haute voix, Vercoff vient de répéter ce que Rachel lui a dit tant et tant de fois quand, jaloux de tout, ou peut-être jaloux de leur intimité, de leur accord, il boudait un peu, jeu de mâle, faux mâle, il ne savait plus approcher Rachel, tant il la désirait. Vercoff tombe à genoux dans le sable. Il rit. Rachel vient de bouger en lui. À deux mains, Vercoff prend des poignées de sable qu'il laisse couler, le temps passe et le bruit des vagues s'y mêle. Excédé. Vercoff glisse derrière les arbres, longe la plage, il veut mieux les voir, il veut les voir, de partout, deviner, imaginer, plonger dans la chevelure brune de Rachel, la nuit, abandonnée, autre drap, autre oreiller. On aime toujours un corps, un seul. Avec les suivants, on fait semblant.

Le Patron dort. Ses bagues finiront bien un jour par lui couper les doigts. Le patron ronfle et se gonfle, en dormant, chaque jour un petit peu plus. Le Patron ne reviendra jamais au village. Trop tard, trop d'affaires, trop de risques. Ce qu'il vient d'entreprendre n'est plus ordinaire. Tout en lui se sertit.

Raillac rêve, une histoire absurde : il se sent pris dans une bande, enroulé, étranglé. Il se sauve dans le désordre intérieur d'un magnétophone, il se voit tout petit, dans une gigantesque usine silencieuse, ronronnement des bandes qui tournent, tournent Calavaggio et Sturdzi reviennent par la plage, pieds dans l'écume, chaussures à la main, pantalons retroussés. Ils surprennent le couple, Nello et Féa. « Ça marche, vous deux. Vous faites des heures supplémentaires. » « Laisse-les ! » Sturdzi prend le chemin de la villa, sans s'arrêter. Calavaggio fait le tour du couple; plusieurs fois, en ricanant, Nello couvrant, cachant le corps de Féa, « pas possible, vous dormez ? Gardez des forces pour demain ». Vercoff se cache derrière un palmier. À l'approche de Sturdzi, il rampe derrière un buisson, se terre. Sturdzi attend Calavaggio à l'orée du bois. « J'ai entendu un bruit, tu sais, par là ! » Calavaggio imite le Patron, « vraiment, de qui as-tu peur ? » Ils s'éloignent. Bruit du vent, un vent neuf qui se heurterait pour la première fois à un obstacle, poitrine Rios, doigt de l'océan.

10.

Neuf heures du matin. Vercoff vient d'arriver. « Réjouissez-vous. Pour les *Mémoires*, j'ai trouvé le ton. » Raillac secoue la boîte de pilules. Vercoff se penche et regarde la villa voisine. Personne. Raillac, bras nus, porte un trou-trou, curieux gilet de peau, style congés payés, « ce n'est pas beau, mais c'est agréable. Désormais nous sommes entre nous ». Raillac se met à tousser, tire un mouchoir de sa poche, essuie sa bouche. Vercoff s'enfonce dans un fauteuil, la nuque sur le

---

<sup>10</sup> Yves Navarre a aussi utilisé cette image pour un titre d'album de photographies : *Phénix, le paysage regarde*. Les textes y sont beaux, les photographies ahurissantes de laideur convenue.

dossier, l'air faussement détaché, « vous ne prenez vraiment plus de médicaments ? » « Je reçois les petites boîtes, mais je ne fais que les regarder. Je ne suis pas surveillé. Le docteur McLiff s'occupe surtout des loups. » Raillac prend place dans son fauteuil, cale un coussin dans son dos. « Les loups et mon trou-trou, voilà de quoi nous empêcher de commencer à travailler tout de suite sans parler des nouveaux voisins. » Vercoff tourne la tête en direction de l'autre villa « Pas la peine. Ils sont partis très tôt, ce matin. Avant que Billie vienne me chercher pour la promenade, pendant la féerie des eaux. » Vercoff tire un paquet de cigarettes de la poche de son pantalon. Raillac le regarde, surpris, « vous fumez ? » « Normalement non, aujourd'hui oui. Pour le geste. » Vercoff décroise les jambes, croise les bras, se tient droit, « on croit partir seul et on part à deux ». « Qui vous tourmente ? » Vercoff regarde longuement Raillac. Il ne répond pas. Raillac prend l'air indifférent. « Les loups, cher Vercoff, sont la passion du directeur de cet hôtel. Les loups sont à acheter, on peut les voir, parqués, là-haut, un terrain de plusieurs dizaines d'hectares, une forêt à l'ombre du pic. Les loups aiment cette sylve et cette ombre. Il y a un double grillage autour du parc dit naturel, le tour est joué, on a même grillagé une jeep de l'hôtel pour que le directeur et le docteur McLiff puissent aller rendre visite à leurs bêtes. Et, bien à l'abri, ils leur envoient des petites fléchettes empoisonnées de médicaments de toutes sortes, contre la rage, contre le typhus, ou bien encore des vitamines quand la chaleur les affaiblit. Ça coûte cher, les loups. Surtout quand on veut sauver une race. Il faut les nourrir, alors on les montre. De temps en temps, le restaurant de la Réserve ouvre ses portes. On dîne là, comme dans un wagon de chemin de fer, vingt petites tables contre un double grillage. Au menu, homard, champagne, joueurs de marimbas, et loups, le souper des loups. Billie m'a prévenu. On n'a pas nourri les loups ce matin. La Réserve ouvrira ses portes ce soir. C'est le show, j'ai retenu deux places. Je vous invite à dîner avec moi. Voilà pour les loups. » Raillac montre le gilet de peau, « passons au trou-trou. Comme son nom l'indique, c'est un sous-vêtement plein de petits trous, pour que la peau respire, des trous dans la fibre comme des trous dans la peau, un sous-vêtement qui a des pores ». Raillac décroise les jambes, croise les bras, comme Vercoff, face à face, « c'est terriblement démodé. Pourtant j'étais beau, avec, à trente ans, dans les vestiaires des clubs de tennis, après le match, double mixte avec Jeanne. J'aurais pu tordre ces sous-vêtements comme des serpillières. Je transpirais beaucoup quand je jouais avec elle, je ne la laissais pas jouer, toutes les balles étaient pour moi et, quand nous perdions, c'était de sa faute. Jeanne, c'est beau, un tourment, c'est bon, ça fleure les remords, ça flirte avec la mauvaise conscience, ça cherche une justification, c'est comme un vertige quand tout est classé, répertorié, quand on se retrouve seul sur le quai d'une gare, avec des valises trop lourdes et personne pour vous accueillir, le train qui vous a amené fait marche arrière en grinçant, vous entendez le crissement des grilles de la gare. On ferme les guichets, les lumières, un employé vient vous demander de circuler, je suis plein de gares désaffectées. Et, partout où je vais, je ne sais pas arriver, je ne sais plus repartir. Je viens de vous raconter mon rêve de la nuit dernière, le rêve harcelant, toujours des gares et des trains. Ça fait vieux jeu. Comme le trou-trou ». Raillac s'essuie les lèvres avec son mouchoir. Il va tousser, il se retient, se racle la gorge, sourit de travers, sourit mieux, « c'est dur de réapprendre à sourire ». Il fait une boule de son mouchoir et le tient dans les paumes de ses mains, repliant ses doigts lentement, presque solennellement, « parmi les médicaments, il y en a un qui m'assèche les bronches et la gorge, une pilule pour que le système respiratoire soit sec et reste sec dans ce pays humide. Je ne la prends plus. A nouveau je fabrique des glaires et des morves, je me salis du dedans, sale et vrai, net, tel quel, afin de mieux vous parler ». Raillac tousse et crache, « pardon ».

« Vous croyez que je joue la comédie, je n'ai jamais pu. Aussi n'ai-je jamais été entendu, n'ai-je jamais convaincu. J'arrivais sans masque, de front, j'arrachais les masques et je faisais front,

rencontres inutiles. Dans mon sillon, je n'ai jamais laissé à Jeanne le temps de maquiller quoi que ce soit, le temps d'être spontanée, le temps de me procurer des joies. Je ne pouvais que la blâmer de ne pas être au front, avant moi, avec moi, quand d'un pas trop grand, propriétaire, je la distançais pour mieux l'humilier. M'en voudriez-vous de vous dire que c'était ma manière de l'aimer ? » Raillac regarde le magnétophone, « vous auriez dû enregistrer cela, Vercoff. Les *Mémoires* ne supportent-elles pas les aveux ? Oui, Jeanne a passé sa vie à m'acheter des trou-trous. Savez-vous que les professionnels de la maille les appellent *vêtements de contact* ? Ce contact-là, Jeanne en avait la charge. Elle craignait ce détail et veillait à ce que je ne manque jamais de trou-trou sec, de trou-trou propre. Grottesque ? » Raillac regarde sa montre, le magnétophone. Vercoff se tourne vers la villa voisine. « Et ceux-là ? Ne dites rien, ne me racontez rien, j'ai ma version, vous avez la vôtre, à chacun son histoire. Peut-être en parlerons-nous face aux loups, ce soir. Disons seulement que cette villa désormais nous fascine. Nous avons en commun une fascination, comme un étau dans lequel je me place volontairement. Serrez à fond d'un côté, serrez à fond de l'autre, mon dernier soupir sera un dernier rire, un grand rire pour surtout ne plus rien dire. » Neuf heures treize, « branchez votre monstre, au travail ».

Ce que l'on sait de l'autre, si peu, par touches, touchers et regards, on ne sait rien en fait, on devine. Nello s'inquiète, « alors, je serai le seul mec du film ? » Le Patron sourit, « il y a Cala. On va voir ». Féa dans les lianes, couronnée de fleurs, une clairière à l'extrémité nord de l'île. Calavaggio est torse nu. Nello le pointe du doigt, « je ne veux pas qu'il la touche ». « Du calme, Nello, comment veux-tu qu'il soit à la fois derrière et devant la caméra ? » Féa, allongée sur la terre rouge, rouge vif, rouge sang. « C'est fou, cette terre, on pourrait en faire du fard à joues. » Sturdzi place des fleurs dans la chevelure de Féa. « Il la caresse, Patron. » « Qu'est-ce qui te prend, Nello ? Va te promener. Va surveiller le coin. Si des gens viennent, on ne sait jamais, dis-leur que nous tournons un film publicitaire pour une eau de toilette, ou pour des maillots de bain transparents. » Calavaggio arme la caméra. Il fait semblant de n'avoir rien entendu. Sturdzi dispose des palmes, tout autour du corps de Féa. « Pas trop, Sturdzi, qu'on voie la terre. » Féa regarde Nello qui s'en va, mains dans les poches, donnant des coups de pied dans des mottes de terre sèche, cris d'oiseaux, soleil ascendant, Féa ferme les yeux. Le Patron prend place dans le fauteuil que Nello a porté jusque-là, « on tourne, pas de temps à perdre. Non, Sturdzi, tu te crois à la Fête-Dieu ? Trop de fleurs dans les cheveux, retire des palmes, je veux voir la terre. Et toi, Cala, cadre la poupée et la terre. Maintenant, montre-lui comment elle doit attendre, qu'elle remue un peu de partout, qu'elle se trémousse, griffe la terre avec ses doigts autour d'elle. Montre-lui, Sturdzi, ce qu'il faut faire ». Sturdzi s'allonge à côté de Féa, simule, joue à la star. Féa le regarde faire. « Compris ? » lui demande le Patron. Féa fait signe que oui. « Alors, on tourne. » Ce que l'on sait de l'autre, si peu, par hasard, pour un mot étourdi, un aveu, est fugitif. « Ce sera formidable pour le générique, murmure le Patron, une fille qui se tord par terre, qui attend. » On tourne. Féa joue mal. « Arrête, Cala, on gâche de la pellicule. » Le Patron se lève, s'approche de Féa, la chevauche et, au-dessus d'elle, effectue une étrange danse du ventre en criant « comme ça, Féa ! Comme ça ! » Il revient à sa place, s'assoit, tape dans ses mains, « on recommence ». Bruit de la caméra. Sturdzi sur la pointe des pieds passe derrière Calavaggio, s'approche du fauteuil du Patron et prend place par terre, à ses pieds en tailleur. Le Patron sourit, il se sent pacha, « c'est mou ! » Le Patron donne un coup de pied à Sturdzi, « va la gifler<sup>2</sup>. Sturdzi se lève. « C'est un ordre. » Sturdzi ne bronche pas. Le Patron bondit, balançant son ventre, pantalon tombant, feston sous le ventre, mains pointues. Calavaggio s'arrête de filmer. Le Patron saisit Féa par la nuque et la gifle. Féa regarde Calavaggio et Sturdzi. Ils font semblant de n'avoir rien vu. Regard en contrebas, Nello, elle voudrait l'appeler. Le Patron prend Féa par le menton, « un peu d'action,

por favor ». Il l'embrasse sur le bout du nez et la force à s'allonger. Ce que l'on sait de l'autre, si peu, on cherche des portes, il n'y a que de fausses portes, ou bien des entrées d'artistes, pas de sorties. « Il faut que ce soit beau et banal, au début, comme un autre porno. » Le Patron gueule « il faut que ce soit superbe parce qu'elle est superbe, et puis après, happy end, notre Happy End ! » Le Patron se gratte l'oreille, fait un geste vague à Calavaggio qui se remet à filmer. Le corps de Féa glisse lentement, serpent, sur la terre rouge. Elle essaie de se cramponner à la terre. Elle laisse la trace de ses mains, empreintes, traînées, sillons, celle aussi de ses doigts, lignes et caresses, celle enfin de ses ongles, souffrance ou quoi, elle joue, enfin. Sturdzi se tient à distance. Il n'a pas exécuté l'ordre. Calavaggio se rapproche de Féa en disant « c'est beau ». Le Patron se lève, « basta, passons à un autre plan ». Ce que les autres savent, chacun donne ce qu'il veut bien donner, bal masqué, salut, bonsoir, on ne s'est jamais vraiment connus puisqu'on ne s'est jamais vraiment reconnus, on n'aime jamais que la peau ? Nello revient. Le Patron lui fait signe de porter le fauteuil. Sturdzi tend un peignoir à Féa. Calavaggio recharge la caméra. On ne sait jamais, en cherchant, en marchant, faire un plan génial, au hasard. Le Patron prend les devants. Il choisira un nouvel endroit. Féa le suit, serrant contre elle l'éponge du peignoir, comme si elle avait froid. Elle accorde son pas au pas lent du Patron. Elle baisse la tête. Nello voudrait qu'elle se retourne, qu'elle le regarde, il met le fauteuil sur sa tête pour s'abriter du soleil. Sturdzi suit avec le matériel, deux valises, vêtements, films, beauty-case. Calavaggio ferme la marche. Une caravane se perd dans la forêt. Arrêt. Un séquoia gigantesque, branches basses. « Qu'elle grimpe ! » Le Patron est content, « comme la reine de la jungle. On flanquera de la musique classique là-dessus, un flonflon génial et toi, Cala, filme de dessous, qu'on la voie bien fendue ». Nello se souvient de l'odeur de sciure et de vin aigre du Rey Chico le soir où il a rencontré Féa pour la première fois. Il revoit les ongles sales du propriétaire quand il a acheté Féa, sa façon d'annoncer la nouvelle à Fia, « tu, pars, c'est lui ». C'est tout ce que le type avait dit en empochant une liasse de billets de cent dollars. Il y a combien de jours ? Treize ? Et, en treize jours, que sait-elle de toi, Nello ? Devine-t-elle ce que tu veux faire d'elle ? Nello pose le siège par terre. Le Patron prend place. Dans l'arbre, Sturdzi lâche la main de Féa et saute. Féa a le vertige. Deux mètres, trois mètres du sol. « Ecarte tes jambes. Prends appui sur une autre branche, il faudrait un interprète. » Calavaggio, couché par terre, filme à la verticale. Féa, hésitante, passe d'une branche à l'autre. « Mieux que ça, gracieuse, nom de Dieu ! » Le Patron se tourne vers Nello, « à toi, déshabille-toi. On va filmer la rencontre, là-haut ». Le Patron fait signe à Nello de s'approcher, improvise, ce n'est pas grave, ce qui compte c'est le Happy End. Décontracte-toi, fils, pas le moment de flancher, je te jure qu'on te coupera le visage au montage, on fera le nécessaire. La vedette, c'est elle ». Nello est fier, le Patron vient de l'appeler « fils ». Féa, mains froides sur l'écorce lisse de l'arbre, essaie de ne pas penser au vide. Sous l'arbre, couché, les mains derrière la nuque, la caméra posée sur son ventre, Calavaggio l'observe. Elle le sent, regard pointu, sourire aux lèvres. Le Patron gueule « vas-y, Tarzan ! » Plus le Patron essaie d'être drôle, plus les silences se creusent, plus les minutes de tournage paraissent longues, impression de mauvais rêve qui amuse Calavaggio. « T'as fait combien de minutes, ce matin, Cala ? » « Sept, Patron. » « Pas assez, la gomme maintenant. » Onze heures du matin. Dans l'arbre. Nello s'approche de Féa. Il fait semblant de se cacher. Elle fait semblant de ne pas le voir. « Pour une fois qu'elle comprend. » Ronronnement de la caméra, Nello saisit Féa par la taille, Féa glisse, Nello la rattrape, Féa a poussé un cri, un vrai cri. « Parfait, continuez. » Nello embrasse Féa. « Dis-lui de te repousser. Arrête, Cala. » Pasadena, la maison de bois, la poupée sans jambes et sans bras, les caresses de Serena, le parfum de Madame Isabel, Féa, l'instant de la chute, a revu tout cela en un éclair. Elle essaie de sourire à Nello qui tente de lui expliquer ce qu'il faut faire. Elle s'agrippe à lui, elle a peur de tomber. « Ça y est ? » « Ça y est, Patron. » « Vas-y Cala. De toutes les façons, il n'y a que la dernière scène qui

compte. » Cliquetis de caméra, Féa essaie de repousser Nello, en fait elle le tient, le griffe, ne lâche prise que pour mieux le reprendre. « Continuez ! » Féa fait semblant de céder, se colle à Nello, ferme les yeux, oublie le vide. Nello lui mord l'épaule. « Plus fort. » Le Patron se mouille les lèvres, la main derrière la nuque, le visage tourné vers le ciel, le soleil l'éblouit, « c'est comment, Cala ? » « Extra, Patron, extra ! » On ne sait jamais rien de l'autre, on ne sait que la peau, l'écran des regards, un geste étourdi, c'est tout. « Fais des choses vraies, Nello, invente. » Nello embrasse Féa dans l'oreille et lui dit « je t'en sortirai ! » Féa ne comprend pas, vertige, plus de jambes et plus de bras, comme la poupée de Pasadena.

11.

Midi. Les deux vérandahs. Sous l'une, Raillac remonte sa montre, Vercoff arrête le magnétophone, change de bande, on vient d'apporter le déjeuner. Sous l'autre, le Patron allume le premier cigare de la journée, Calavaggio enfile une chemise pour le repas, Féa porte un maillot de bain deux-pièces, à fleurs, avec inscriptions, Tahiti, Mykonos, Saint-Tropez, Miami, coup de sonnette, on livre le déjeuner, plateaux, glacière portative, rituel, tout un attirail de fausse argenterie façon Grand Siècle, courbettes des serveurs du Plantation Inn. Le Patron leur donne un billet de vingt dollars. Nello s'est caché dans la salle de bains. Sturdzi est enfermé dans les toilettes depuis plus d'un quart d'heure. « Musique », le Patron claque dans ses doigts, Calavaggio va chercher un transistor dans la chambre de Féa, rumba, « on a bien travaillé ». Féa s'agenouille devant le fauteuil du Patron. Elle dispose les assiettes sur la table basse. Le Patron lui caresse le dos. Longue bouffée de cigare, « j'aurais dû attendre la fin du repas pour fumer cet engin-là. Mais je n'ai jamais attendu la fin de quoi que ce soit ». Le Patron observe la villa voisine, « qu'est-ce qu'ils font ? » « Ils nous regardent, dit Raillac à Vercoff, ne vous retournez pas. J'ai la bonne place. Je l'ai toujours eue. Je n'en ai jamais profité. » Raillac boit une gorgée d'eau. Vercoff pose couteau et fourchette de chaque côté de son assiette, poulet aux bananes, salade de haricots rouges, tranches d'ananas frais. « Vous ne mangez rien, Président ? » « Non, je n'ai pas envie. Il devait aussi y avoir une pilule pour la faim. » Raillac toussote, regarde furtivement l'autre vérandah. « Et Sturdzi ? » Le Patron regarde Nello, « va voir ! » Nello se lève, traverse le salon, mains sur les hanches, sur la pointe des pieds. Il frappe à la porte des toilettes, « Sturdzi ? » Il tape, essaie d'ouvrir, tu réponds, oui ou non ? » Il cogne la porte, donne des coups d'épaule. Calavaggio se lève à son tour, se jette sur Nello, « du calme ». Le Patron sourit à Féa, Féa s'essuie les lèvres avec une serviette brodée « Plantation Inn », traces de rouge à lèvres. Calavaggio fait signe à Nello de se taire. Ils se tiennent immobiles devant la porte des toilettes, petit bruit de loquet, Sturdzi sort, calme, distant, hautain, le regard fixe, ailleurs. Nello prend Sturdzi par le bras et le force à retirer la main de sa poche. Dans la main, une petite boîte fermée par un caoutchouc, le matériel à piqûres. Sturdzi ne se défend pas, hébété. Nello le lâche, son bras retombe, Sturdzi pose la boîte de métal sur l'accoudoir du canapé, se dirige vers la vérandah, prend place à table, adresse un clin d'oeil à Féa, essaie de sourire au Patron, le Patron fixe le large. Nello revient, « manquait plus que ça ». Il s'assoit à côté de Sturdzi, lui sert à boire, « tu entends ? » Sturdzi n'entend plus, il plane. Féa se penche, le sert, poulet aux bananes, même menu.

Raillac repousse son assiette, « ce matin, pour le petit déjeuner, Billie était en retard. Il avait d'abord servi ceux d'à côté. Il me l'a raconté. C'est comme si la villa, à l'intérieur, était dévastée, plus de portes, du matériel de cinéma partout, une fille chouette, a dit Billie, chouette ! et un vieux très gros, très blanc, plein de bagues. Billie m'a dit avoir rougi parce que la fille était nue.

En arrivant chez moi il avait encore les oreilles cramoisies. Au moment de partir, le vieux l'a rappelé, pour le pourboire, et pour lui demander s'il voulait gagner de l'argent. Billie n'a pas su répondre. Il a rougi de plus belle. Le vieux lui a demandé de revenir ce soir, à cinq heures, avec son frère, s'il voulait. C'est tout. » Raillac saisit une fourchette, tend le bras et pique la cuisse de poulet, « ça me donne faim ». Il regarde la villa voisine, « ne vous retournez surtout pas maintenant, le vieux nous observe ! » Le Patron reprend son cigare. Sturdzi, lointain, absent, n'a plus le réflexe du briquet. Calavaggio n'a pas eu le temps de tendre le sien. Le Patron rallume son cigare tout seul. Nello, assis par terre, un genou replié, les bras croisés sur la jambe, tête basse, n'ose pas regarder Féa. Il pense au contrat, au film, à la suite, à la fin. Il hausse les épaules sans même s'en rendre compte. Féa s'allonge sur le carrelage, elle étouffe, le carrelage est frais, le maillot la serre trop. Elle mesure le temps passé et le chemin parcouru, elle se perd en distances et en émotions. Elle confond tout, elle voudrait vivre, elle se dit « quiero vivir ». Le Patron, debout, franchement tourné vers la villa voisine, observe les deux hommes. L'un des deux, majestueux dans sa posture, clownesque dans ce gilet de peau tendu sur son buste comme un filet trop fin prêt à éclater. L'autre, de dos, courbé, servile, ou bien pensant, comme figé. Le Patron attend un regard du vieux, comme ça, pour avoir le plaisir d'adresser un geste de courtoisie, un geste de voisin. Raillac se sert une tranche d'ananas. Sa fourchette tombe par terre. Vercoff se lève et se penche pour la ramasser. En se relevant, il regarde la villa voisine. On lui adresse un petit signe. Vercoff veut répondre, Raillac le retient, c'est lui qui répond d'un geste large de la main. « Inoffensifs. » Le Patron se retourne, Féa s'est assoupie, Nello la regarde, l'air sombre, « souris, toi au moins, tu vas avoir du renfort ». Calavaggio aide Sturdzi à se relever, Sturdzi le repousse mollement, « ça va être bath pour les éclairages ! » Le Patron se tourne de nouveau vers la villa, les deux hommes ont disparu. Raillac rapproche les fauteuils du salon, gros fauteuils gainés de tissu brun, fauteuils profonds, parfaits pour la conversation, « le paysage en moins, l'intimité en plus, posez le magnétophone par terre, là, donnez-moi le micro ». Raillac se cale dans le fauteuil, pose le micro sur l'accoudoir. « Prêt ? » Nello et Féa descendent à la plage. Le Patron entre dans la chambre de Féa, s'allonge sur le lit, sur le ventre, le nez contre le drap rose, il fait semblant de dormir, mains à plat. Il guette un parfum, une odeur, une trace, un souvenir de chevelure tourmentée. Il ferme les yeux, pleins spots, à lui de jouer, comme autrefois, torturant un corps pour satisfaire le sien. Pour cela, torpeur, le Patron s'invente un autre sexe, brun, plongeant, exagéré, celui de Nello. Calavaggio s'occupe de Sturdzi. Il le promène en contrebas de la villa. Ils marchent tous deux en bordure du golf. Billie passe devant eux, tirant les chariots du couple anglais. Billie leur fait un petit signe. Une manière de « à tout à l'heure ». Sturdzi répète a « ... veux pas », « ... veux pas ». Calavaggio se poste devant Sturdzi, l'arrête, « qu'est-ce qui te prend ? » « ... veux pas », marmonne Sturdzi en écartant Calavaggio de son passage. Calavaggio saisit Sturdzi, le secoue, « parle, quoi, qu'est-ce que tu sais, qu'est-ce que tu ne veux pas ? » Sturdzi murmure « laisse-moi, je suis bien comme ça ». Il se met à baver. Calavaggio le lâche. Sturdzi tombe par terre, évanoui. Calavaggio l'abandonne. « Débrouille-toi ! » Quatorze heures trente. Les deux vérandahs. Sous l'une et l'autre, deux repas abandonnés, les serveurs viennent nettoyer, desservir. De la chambre de Féa, le Patron leur fait signe, a merci r. Du fond du fauteuil brun, Raillac observe, attend qu'ils repartent pour reprendre son discours, souvenirs, archives, « vous savez, Vercoff, c'est incroyable que je me souviens de tout. A quoi bon dénoncer les dénonciateurs ? »

« Mille dollars ? » Pour les deux ? » « Non, chacun. » « T'es fou ? » Billie retient son frère à la porte d'entrée du magasin. « Écoute, p'tit frère ... », « je ne suis plus ton p'tit frère. Quand j'ai parlé de toi, quand j'ai dit que tu travaillais ici en fin d'après-midi, un des producteurs a souri en

disant, oui il est pas mal ». « Il y a combien de producteurs dans ton histoire ? » « Je ne sais pas, ils le sont tous. » « Combien d'acteurs ? » « Une seule actrice. » « Et nous ? » « Ben, on verra. » Billie ferme la porte du magasin, « allez, viens. Deux mille dollars ». « Qu'est-ce qu'on en fera ? » « On voyagera. » « Quand ? » « Quand on pourra. » En route premières gouttes de pluie, Billie devance son frère. Bob rigole. Héliotropes, azalées, buissons de cactées, albizzias, frangipaniers en fleurs, « et quel genre de film c'est ? » Bob presse le pas, rejoint Billie, le prend par la taille, « réponds ». « Tout tourne autour de la fille... » « Dis-le. » « C'est peut-être une publicité. » Bob se détache de son frère, Billie le prend par la main, « t'es fou ». Bob lève la tête, deux villas, en haut de la colline. La pluie devient de plus en plus criblante. Billie et Bob se mettent à courir en riant, c'est à celui des deux qui arrivera le premier. Billie entre sans frapper, à bout de souffle, trempé, Bob, derrière lui, « c'est mon frère ». Nello, torse nu, regarde le Patron. « On vous attendait. Tout est prêt. » Billie serre la main de tout le monde. La fille sort de la salle de bains, nue, le visage maquillé, les sourcils et les cils très dessinés, les lèvres d'un rouge tranchant. Billie hésite, lui tend la main. Féa, amusée, se penche vers Billie et l'embrasse sur les deux joues. « C'est un acompte », dit le Patron en riant. Il fait signe à Bob, « venez ». A l'écart, sous la vérandah, marché conclu à voix basse, le Patron pose sur la table deux liasses de billets de vingt dollars, « vous pouvez compter, si vous voulez ». Bob fait signe que non. « Alors préparez-vous. » Dehors des nuages épais, frôlant le sol, la pluie darde, crevant les nuages, une bouffée de chaleur monte de l'herbe, odeur traînante de lianes et de fleurs mouillées. Tout, autour de la villa du haut, semble vouloir cacher ce qui va se passer. Deux frères et une femme. « Tu sens ? » dit Calavaggio à Nello. « Quoi ? » « Leurs peaux. » Nello renifle. « Le cinéma n'a pas d'odeur, vieux chnoque. » Sturdzi, absent, planant, un mouchoir à la main, de l'autre main place les spots. Loin du lit, loin des draps, il voit des flammes, partout, tout en feu, toute la Terre, une grosse boule. Le Patron le saisit par la nuque, « il faut que tu tiennes jusqu'au bout ». Sturdzi regarde vaguement les autres, Féa, à genoux sur le lit, Bob et Billie, debout derrière elle, les mains croisées sur leur sexe, Nello, crâneur adossé au mur derrière le fauteuil du Patron et Calavaggio mettant en place un nouvel objectif sur la caméra Sturdzi allume les spots. Féa caresse la joue de Billie, « cómo te llamas ? » Billie sourit. « Elle te demande ton nom », dit Calavaggio en faisant un test-lumière. « Billie. » « Qué edad tienes ? » « Elle te demande quel âge tu as. » « Seize ans. » « Elle ne comprend pas, montre avec tes mains. » Billie relève ses mains, fait dix avec ses dix doigts, puis six. Calavaggio rigole, « ils ont le même âge ». Billie remet les deux mains sur son sexe. Féa saisit Billie par les poignets, se lève et se colle à lui. Calavaggio crie « ne bougez pas, on va commencer à filmer comme ça. D'accord, Patron ? » « D'accord ! » Féa regarde Nello furtivement, Nello baisse les yeux, se penche vers le Patron « et leur gueule au montage ? » « Tant pis pour eux. » Bruit de caméra. Féa embrasse Billie. Billie, étonné, regarde latéralement, la caméra, son frère, la porte, l'extérieur. « Continue, Cala, c'est drôle. » Le Patron caresse, une à une, ses bagues, « vas-y, petit, t'es bien ! » Féa prend la tête de Billie à deux mains, embrasse Billie sur le front, sur les paupières, puis sur le bout du nez, délicatement sur les lèvres, pour finalement lui mordiller le menton. Billie essaie de se dégager. Bob sourit. Nello observe Bob. Féa embrasse Billie sur les lèvres. « Zoome, Cala, zoome ! ! » Calavaggio se rapproche en faisant tourner l'objectif, gros plan sur les lèvres de Féa et celles de Billie, baiser non partagé. « Parfait. » Sturdzi coupe les lumières. Calavaggio regarde la caméra. « Presque une bobine. Ce sera marrant. » Billie dit « je m'en vais ». Personne ne l'entend, Féa l'entraîne sur le lit, le Patron fait signe à Nello de s'approcher, « la crème, on en aura besoin, le petit a peur. Et des poppers. Il faut qu'ils se déchaînent, nos rouquins ». Nello se relève, « la crème, les poppers et un mouchoir imbibé d'eau de Cologne, ces gosses puent ». Nello sort de la chambre. En passant, il pousse Bob sur le lit Calavaggio revient, caméra réarmée. « On y va ? » Lumières. Sturdzi ne bronche pas, il

parle seul. « Lumières, Sturdzi ! Tu rêves ? » Sturdzi exécute, machinalement, pleins feux. Féa s'allonge entre Billie et Bob. Bob regarde Billie. Billie regarde la porte. « Faites quelque chose ! » Féa se redresse, regarde le Patron, cherche Nello, puis fixe Calavaggio, droit dans la caméra, elle rit, fait une grimace, rit de nouveau, elle ne sait plus quoi, qui, où ? Elle ne veut plus savoir, comme dans son rêve des jours de fièvre, elle se sent poussée sans bras et sans jambes glissant sur l'autoroute panaméricaine, toboggan. « Vas-y' Féa ! » Féa embrasse Bob, puis Billie, les force à se courber sur son ventre. Bob et Billie, le nez dans les cuisses de Féa, ne bronchent pas. « Mais c'est un dépucelage, un double dépucelage. » Le Patron se lève, « arrête, Cala ! ». Nello revient. Le Patron prend le mouchoir et le respire en fermant les yeux. « Donne la crème à Féa. Qu'elle fasse le nécessaire, les poppers, c'est plus tard. » Pleins feux, on attend. « N'éteins pas, Sturdzi, faut que ça chauffe. Même si on doit en crever. » Bruit de la pluie sur le toit de la villa, battante, obstinée. Le Patron se tourne vers Nello. « T'as fermé la porte ? » « Oui, Patron. » « Alors, va voir si les voisins sont à nouveau sous la vérandah. Et reste là-bas, tu gênes la petite. » Les poppers dans la main droite, le mouchoir parfumé dans la main gauche, planté au bout du lit, le Patron observe Féa trempant deux doigts dans le pot de crème, forçant Bob à s'allonger, massant sa verge. Bob, étonné, mains derrière la nuque, regarde son sexe se durcir, se lever. « Bravo, à l'autre. » Billie se laisse faire, regarde Féa, se mord les lèvres, « ça pique ». Féa, accroupie, les tient des deux mains, se redresse, face à la caméra, sourit, rit, un rire sans regard. Féa, bien droite, seins fermes et tendus, d'un coup de tête rejette sa chevelure en arrière. « Cala, t'arrête surtout pas. » Le Patron s'assoit, content, lâche le mouchoir par terre, place précieusement les poppers entre les paumes de ses mains. Personne sous la vérandah de la villa voisine, ils sont là, Nello le sent, l'orage se calme. De temps en temps Nello entend la voix du Patron, acidulée. Comment fait-on pour devenir patron ? Sturdzi pose le front sur la vitre de la fenêtre : il se revoit dans l'avion, le nez collé au hublot, guettant d'en haut l'île dont il ne saura le nom qu'en signant d'un pseudonyme la fiche de l'hôtel, une île sans police, loin de tout. Sturdzi se cogne le front à la vitre : l'île n'existe pas, mirage ? Sturdzi se sent gommé de tout. Il joue avec sa mémoire, répète à voix basse pour que le Patron surtout n'entende pas, « une chose est certaine, une seule chose est certaine ». Il rit, « ... c'est la souffrance ». Sturdzi se retourne, le sexe de Bob est taché de rouge à lèvres, Féa se penche sur celui de Billie, Bob caresse le dos de Féa, le Patron dit « parfait ». Deux corps allongés et, entre les deux, Féa butine. Calavaggio s'approche, recule, se contorsionne, l'oeil rivé à l'objectif. De temps en temps Féa lève les yeux vers la porte. Brusquement, comme un fou, Sturdzi lève les bras, se met à rire, éclate, des mots comme des crachats, sanglots de joie, et dit indistinctement « déca... », « souffr... », le Patron appelle Nello et lui fait signe d'empoigner Sturdzi. Sturdzi, le bras tendu vers le lit, sans se débattre, se laisse emporter, chose, objet. « Pourquoi t'es-tu arrêté, Cala ? Ils ont de beaux regards tous les trois, on les aurait filmés surpris. » Le Patron ramasse le mouchoir parfumé, hausse les épaules, se calme, « change de bobine. Même si celle-là n'est pas terminée. On va faire le grand jeu ». Billie regarde le Patron. « N'aie pas peur, toi, tout va très bien se passer. » Le Patron se lève, Calavaggio recharge la caméra. « Tu me diras quand tu seras prêt. » Bob a vu dans la main du Patron les gélules jaunes, des poppers, les meilleurs, des *Vaporole Amyl Nitrite de la Burroughs Welcome C° Research Triangle Park N.C.* Il se souvient du nom, de l'adresse, comme d'un amour fatal. Bob se redresse, tend la main, le Patron sourit, lui donne une gélule, « bon point pour toi ». Calavaggio fait un essai de caméra. Bob se penche vers Billie. « Respire fort ! » Bob casse la gélule sous les narines de Billie qui respire un grand coup, tousse, porte la main à sa gorge. Très vite le Patron casse une autre gélule sous les narines de Féa, « respire ! », puis en donne une troisième à Bob, et Bob la casse si près de son nez, si passionnément, respirant à fond, que le Patron se redresse, ravi, s'écarte, s'adosse au mur, repoussant son fauteuil. Tout se dégingue. En l'espace de quelques

secondes, les trois corps, vertiges, sont devenus comme scindés, solidaires, chutant ensemble. « L'image ? » « Géniale, Patron ! » Fia, Bob et Billie se frottent désespérément les uns aux autres. Le Patron observe surtout les langues, cette manière stupéfiante que les humains, sous l'effet des poppers, ont de se lécher, partout, comme des chiens, mieux que des chiens, pour la peau devenue territoire suprême. « Tu peux y aller, Cala, il ne se rendent plus compte de rien. » Calavaggio se penche, gros plans, très gros plans. Au moment où Billie entre dans Féa, le visage de Bob apparaît, là, en dessous, pour voir, toucher la main du frère. Calavaggio se relève, debout sur le lit, filme en plongée, « chouette, Patron, chouette ». Le Patron glisse sur le mur, s'approche de la porte. Il veut respirer un peu. Billie prend Féa, Bob se plaque sur Billie, il ne manquait plus que ça, après tout, du bon boulot. Quelques minutes plus tard, interruption. Billie a joui. Il s'allonge sur le ventre, le front dans les mains, comme pour se cacher. Féa le caresse, elle a peur. Le Patron leur fait signe d'attendre. Nello revient avec une boîte de poppers. Calavaggio recharge la caméra. « On remet ça ? » Il tend une gélule à Bob, une autre à Féa. Billie sanglote, Bob sourit, le Patron se penche et jette une poignée de gélules, dix, douze sur le lit « C'est trop, Patron. ». « Ils les ramasseront quand ils sentiront que ça redescendra. Prêt ? » « Prêt, Patron. » « Alors, on tourne. Cassez vos poppers, les petits ! ». Dans la tête de Bob, tout redevient plume, paillette, cuir, tout caresse et tout crisse. Féa se cambre, s'écarte et crie. Billie, le visage couvert de larmes, se jette sur Bob, sur Féa, glisse vers le sexe de son frère, le guide, l'aide à plonger, tout tourne, s'enroule, se noue.

Chemin du retour, macadam mouillé, odeur d'herbe gorgée, odeur forte, lavée, lambeaux de nuages, début de coucher de soleil. Billie titube, les mains dans les poches de son pantalon. Il a des billets plein sa main gauche. Bob le devance, s'arrête, « ça va ? » Billie baisse les yeux. Bob répète « dis-moi que ça va ». Billie sourit, regard échangé. Dans la poche de la chemisette de Bob, d'autres billets, à chacun sa part. il y a aussi une petite boîte de poppers, cadeau du Patron, juste avant de partir. « Ça te faisait quoi, Billie, dis-moi » « Je ne sentais plus rien. À part là, un grand feu, la crème, quoi ! Dans ma tête tout tournait, c'était fou, j'entrais entier, tout entier, tu entends ? Quand j'étais dedans, au fond, je me suis senti comme avalé. » Bob pose un bras sur l'épaule de son frère, regarde à gauche la mer, à droite le pic, et l'hôtel en contrebas. Il force Billie à marcher plus lentement, comme s'il allait dire quelque chose d'important. La main de Bob glisse sur l'épaule, saisit la nuque de Billie. La voix de Bob se casse, « moi, ça me faisait comme une usine désaffectée, un grand hangar, avec un toit troué, comme ici, chaque jour, à l'heure de l'orage ». « Quelle usine ? » Billie se détache de Bob, ou Bob de Billie. Ils se dirigent vers l'hôtel, côte à côte, une petite distance, comme une prudence, pour ne pas en dire trop. Le Patron prend son bain, il appelle Nello, « dis à Féa que je l'invite à souper en tête à tête avec moi ». Nello se mord les joues, du dedans, très fort. « Eh bien oui, c'est une récompense, pour elle et pour moi: Nous avons bien travaillé. »

12.

Neuf heures d'enregistrement en deux jours. Dans le salon, le regard tourné vers la véranda, Raillac observe la fin de l'orage. La pluie, goutte à goutte, tombe du toit. Il scrute l'horizon qui se déploie, chassant les dernières brumes. Le temps pour Raillac est devenu durée, rapide et lente à la fois, durée lancinante, dernier temps fasciné, dernier temps en tous lieux du passé et du présent un der des ders, le dernier de tous ses temps durant, allant, pour le dernier rendez-vous, enfin ! Raillac regarde Vercoff qui ferme le capot du magnétophone, inscrit des numéros sur chaque bande, sur chacune des boîtes, souvenirs prisonniers, souvenirs violés, ou bien vendus,

Raillac ne sait plus, un désarroi qui n'est pas sans éveiller en lui une tendresse, celle des confidences, des vraies. A l'heure de l'arc-en-ciel, à l'heure du soleil tombant, Raillac, mains jointes, murmure « pourquoi ces mémoires-cimetière ? Écoutez, Vercoff, tout ce que j'ai fait de bien dans ma vie, je l'ai fait sans m'en rendre compte. Dans ces *Mémoires*, on ne trouvera qu'un homme de volonté qui n'a jamais voulu admettre l'incapacité des humains, désormais, à ne plus pouvoir entreprendre quoi que ce soit ensemble. Les mots me cognent à vous le dire, ce n'est pas de la rancoeur, c'est un cri, qui ne fait pas de bruit, un cri en travers de tout. Restez avec moi encore un instant, je vous prie. Les fauteuils de notre première rencontre nous attendent. En prenant le fauteuil que vous occupez, et vous, le mien, je vous placerai face à la villa voisine, et le guet reprendra. Vous pourrez m'écouter et surveiller en même temps, vous en crevez d'envie. Après, je vous libérerai. Vous irez vous préparer pour le souper des loups ». Raillac se lève, se racle la gorge, toussote, « mes mouchoirs, c'est comme les trou-trous, je suis fidèle aux vieilles fibres, comment peut-on se moucher dans des papiers à jeter ? Il y avait des dizaines de mouchoirs dans mes bagages quand je suis arrivé. Ils auront attendu deux ans que je ne prenne plus de médicaments. Je les retrouve tendrement. Chaque mouchoir est brodé à mes initiales. Un travail de Jeanne. Elle brodait et, moi, je refaisais le monde ». Raillac se dirige vers l'escalier. Vercoff, obligé, le suit. La pelouse, en contrebas, face à face dans les fauteuils, rôles inversés, Raillac rit en s'asseyant, « chaque fois que je prononce le nom de Jeanne, j'ai l'impression de vous faire frémir du dedans. Un être vous habite, vous aussi ? Fous que nous sommes d'aimer ce qui n'existe plus quand nous n'avons pas su partager quand tout existait ». Raillac glisse sa main gauche sous le trou-trou et la plaque à hauteur du coeur, « je ne fus courageux que par étourderie. A rencontrer ceux dont vous voulez que je parle, je n'ai fait, lâchement, que mesurer la lâcheté de tous ceux qui ont eu encore le pouvoir d'inspirer, de corriger, d'enrayer le mouvement de chute qui nous conduit moi, ici, et vous, là. Entre nous, pas de partage, un échange de bons procédés, peut-être un brin de sympathie, parce que quelqu'un gigote en vous comme Jeanne gigote en moi. Vous n'aimez pas le verbe gigoter ? Moi non plus. Il est trop clair et, dans une certaine mesure, pornographique ». Vercoff sourit. « Comme le film qu'ils tournent à côté ? » Raillac baisse les yeux, « comme les *Mémoires* que je vous dicte ». Raillac se redresse, « que voyez-vous, à côté ? » « Il y a un homme penché, les coudes sur les genoux. Il rampe vers la vérandah, il est chauve, il bave, il s'essuie la bouche, il a du mal à se relever, le front en sang. Il s'essuie à la fois la bouche et le front. Il se relève. Il se tient droit, les mains sur la rampe de l'escalier qui mène à la vérandah. » « Quel homme ? » « Un de ceux qui ont tourné autour du couple, sur la plage, la nuit dernière, je vous l'ai dit. Un autre, celui qui est passé le premier près de moi, celui que j'ai vu devant le magasin, avec la fille, hier après-midi, vient. Il l'aide à monter l'escalier. » Raillac se lève, « rentrons, j'ai froid. C'est le trou-trou. Passé une certaine heure, ce vêtement n'a plus de contact ». L'escalier, Raillac compte les marches, à rebours, « comme le temps », pense-t-il, il ne le dit pas à Vercoff. Sous la vérandah, Raillac prend Vercoff par le poignet, « je vous impose une agonie, c'est pour cela que j'ai signé, et tout se passe très bien. Je vous demande seulement de tenir le coup jusqu'au bout ». « Président ! » « Ne protestez pas. Savez-vous quelle est la pire torture en Amérique du Sud en ce moment ? Le bruit, Vercoff, le bruit, on nourrit, on désaltère, on bichonne les prisonniers, mais on les entoure de bruit, jour et nuit, nuit et jour jusqu'à ce qu'ils deviennent fous ou jusqu'à ce qu'ils disent ce qu'ils ne veulent pas dire. Le bruit du monde, aussi, m'assourdit jour et nuit, me laisse pantelant et de plus en plus à l'écoute. Le bruit du monde est devenu vacarme, foire, guerre. Comment le dire pour être une fois au moins entendu ? » Raillac lâche la main de Vercoff, fait quelques pas vers la porte de sa chambre, se retourne, « vous vivez mon suicide, nous allons même ce soir le célébrer. Je vous demande d'avoir de l'appétit, je vous prévient, j'en aurai. Ce qui se passe dans l'autre villa m'intrigue, m'insulte. Je voudrais pouvoir

encore me lever, crier : arrêtez ! » Sur le pas de la porte de sa chambre, « partez vite, Vercoff, faites-vous beau. À la vitesse où nous allons, nous aurons fini dans deux jours. Ce sera presque un souper d'adieu, et c'est tant mieux. Un peu comme une course contre la montre ». Raillac retire son trou-trou, « trempé, il a fait son travail de trou-trou, il a épongé ». Raillac, peau tombante, buste ridé, ventre tendu, « il ne faudrait jamais voir un vieillard nu. Comment imaginer que ce corps a été jeune, beau, désiré. Ces muscles-là furent dessinés ? J'étais sportif, cela vous amuse ? » Vercoff, bras croisés, prend un air patient. Raillac jette le trou-trou sur le lit, « vous pouvez sourire maintenant, les vrais sourires sont graves ». Raillac défait la ceinture de son pantalon, ouvre la braguette, le pantalon tombe, flasque, sur ses pieds. Raillac se penche pour le retirer, « partez vite, Vercoff, je ne sais plus très bien ce que je dis ». Vercoff sort de la chambre, se retourne et glisse à voix basse « à tout à l'heure, Henri ». « À tout à l'heure, Jacques. »

« J'ai cru que tu n'arriverais jamais. » Raillac, smoking blanc, cheveux laqués, gominés, impeccable, s'approche de Billie, pull-over col roulé, jean, pieds nus, « tu as les yeux battus ». Billie fait une petite moue. « Tu t'es vu ? » Billie baisse les yeux, ouvre la porte de la villa, Raillac passe devant en lui pinçant la joue, « avoue que tu fais tout pour que je te pose quelques questions ». Raillac se dirige vers la jeep. Billie aide Raillac à prendre place à droite, devant. Puis il contourne la voiture et s'assoit au volant. « C'était comment, l'autre villa ? » Billie fait signe que rien. « Un grand moment de ta vie ? » Billie se mord les lèvres. « C'était bon, quoi ? » Billie fait démarrer la jeep, desserre le frein. « Tu as raison, nous sommes un peu en retard. Les loups n'attendent pas. » Dix heures du soir, nuit noire, Raillac regarde la veste de son smoking, le pantalon assorti, les vernis blancs, comme neufs, sans ride, étrangement pointus, les chaussettes blanches, fines, bien tendues au-dessus du mollet. Le col de la chemise l'étrangle un peu, il remet en place le noeud. Les jeeps de l'île ne peuvent pas rouler à plus de quarante à l'heure. Billie sait qu'avec le vieux il faut rouler encore moins vite. Ocho Rios le paradis du golf et des piétons, Raillac, tout de blanc vêtu, se sent en deuil, seule la nuit est vivante, éclatante, avec ses jeux d'ombres, ses zones grises, sombres, bleutées ou franchement d'encre, ici la forêt, là le pic, et le ciel, allure lente de la jeep d'opérette avec son toit de toile, ses franges, ses pompons. Il y avait des franges et aussi des plumes aux quatre côtés du fourgon mortuaire qui conduisait Jeanne à ce qu'il est convenu d'appeler sa dernière demeure. Raillac regarde droit devant lui. La jeep roule de manière feutrée sur le macadam. Faisceaux lumineux des phares. Des promeneurs du soir ? Il faut ralentir, s'arrêter presque, attendre qu'ils se retournent, qu'ils fassent signe de passer. C'est la courtoisie poitrine Rios. Raillac ferme les yeux. Le fourgon, aussi, ce jour-là, roulait lentement, comme si le chauffeur, employé des *Pompes funèbres Souillal S.A.*, avait voulu forcer chacun des membres de la famille à se poser des questions sur la défunte, sa vie, sa trace. « Vous êtes des proches ? » avait demandé un croque-mort à Raillac alors qu'il entra dans le fourgon, autocar à plumes noires, couvert de couronnes multicolores, le rouge dominait, des roses rouges et beaucoup de feuillages pour faire beau, et riche, « non, je suis l'époux ». Raillac caresse ses boutons de manchettes comme s'il voulait les remettre en place. Il se tourne vers Billie, tire, les manches de sa veste, montre les boutons à Billie, « c'est ma femme qui me les a offerts ». Billie regarde Raillac, étonné. « Ils sont beaux, Sir. » Raillac les retire, les tient dans la paume de sa main gauche. « Tiens, c'est pour toi. » « Mais, Sir ? » « Tu m'appelles Sir, maintenant ? Prends-les. Et un jour, vends-les. » Raillac glisse les boutons dans la poche du jean de Billie, « ne m'appelle plus Sir ». « Merci, monsieur. » « Même pas Monsieur, ne dis rien. Rien. Bonjour. Au revoir. Merci. C'est tout. Même plus merci. » Billie ralentit devant le Plantation Inn, la route longe le préau, le Meeting Point, le Club House. En passant devant le magasin, Billie fait signe à Bob qui éteint les lumières. « Il était avec toi, lui aussi ? » « Oui. » La route coupe le parcours

entre le 2 et le 3, longe le 3, puis s'écarte, remonte vers la forêt, glisse entre les flamboyants et les arbousiers, route ascendante, on approche du pic, une fraîcheur et une lourdeur à la fois. Raillac relève le col de son smoking, il se sent déguisé, agréablement masqué. « Les autres y vont » murmure Billie. « Quels autres ? » « Vos voisins. Elle. Et le vieux. Je les ai croisés en venant vous chercher. Un boy de la réception les conduisait. » Elle devant. Et lui derrière. Il était drôle. Il se cramponnait aux fauteuils de devant. » Billie tourne la tête vers Raillac, « il est chic, lui aussi, ce soir ». La route redescend un peu, serpente; Un pont de bois, une chute d'eau, ruisseau, torrent ? Ils appellent ça un fleuve dans l'île aux huit fleuves. Puis c'est la nuit. « Vous savez, dit Billie, le regard rivé sur la route, je ne revendrai pas les boutons de manchettes, on m'accuserait de les avoir volés. » Une lumière à un détour de route, un fléchage, La Réserve, une allée bordée de seringas, un parking et des jeeps bien alignées. Billie s'arrête devant l'entrée du restaurant, saute, fait le tour, aide Raillac à descendre, remet en place le col de son smoking. « Merci, Billie. » « Vous m'avez dit qu'il ne fallait plus dire merci. » Billie regarde Raillac droit dans les yeux. Raillac pince la joue de Billie et lui tend la main. Billie, amusé, lui tend la sienne. Ils se serrent la main. Pour rire. « Tu m'attends ? » « Evidemment, un ami, c'est toujours en train d'attendre. » « D'où sors-tu ça ? » « Je viens d'y penser. » Billie se sauve en courant, mains dans les poches pour ne pas perdre le cadeau. Il se dirige vers la forêt, longe la double haie de fil de fer barbelé. Il remonte vers le pic, saute de pierre en pierre, trébuche sur une motte de terre, se relève, continue, il veut arriver au point de guet, au pied du pic, pour voir le restaurant en plongée. Il sera là-haut quand tout s'illuminera. Il guettera les lumières. Il écouterait le vent se heurter au roc, le vent de la nuit, le vent nettoyant, venu de loin, le vent glissant entre toutes les îles, le vent net qui vient de loin se cogner là. Billie guettera les loups, parqués, attendant leur repas. Billie, essoufflé, s'assoit à son poste préféré. Il vient là, souvent, seul, la nuit, mais, ce soir, tout est différent. Billie se sent grand. Il ferme les yeux, domine tout. Il est le pic. Les vents du monde entier viennent lui dire « t'es le nouveau ? » Ils s'enroulent autour de lui, le décoiffent, vent sans exhalaisons de fleurs, vrai vent d'ailleurs, vent plongeant qui vous pousse tout entier dans quelque chose, dans la chose, le lieu, la caverne première, le vent dans la tête, un vent fou, popper. Peur. Et puis plongée. On se sent comme aspiré dans l'oreiller premier, douces chairs, rêves pulpeux. On se sent pris de tous côtés et surtout du dedans, dans le dedans, refuge, pour un vent en gélule, on fait craquer et ça tourbillonne, le sang monte à la tête, tout pourrait éclater, on ne sait plus, tout devient doux, beau, aimable, léchable. Billie ferme les yeux. Faux vents et vents vrais, plongées, il sait d'où il vient, il sait désormais où il va. Il cassera en deux le corps de Bob pour mieux le guider, chute à deux. Les loups sont là, dans l'obscurité. Ils guettent les lumières du restaurant. Ils sentent que tout à l'heure, brusquement, tout s'illuminera sur la pelouse, en contrebas. Et là, projecteurs convergents, il y aura un tas de viande. Leur repas. Billie écoute le vent. Le vent vrai qui grandit, caresse le pic, le raidit et jouit.

13.

La Réserve, curieux restaurant biscornu, wagon légèrement courbe, comme pour enserrer l'aire du spectacle à venir. Le long, et contre le grillage, vingt tables. Sur chaque table, une petite lampe à éclairage intime, un bouquet de fleurs, un menu géant posé à la verticale, comme un paravent, fauteuils club, moquette au sol et sur le mur opposé au grillage, décor calfeutré, on parle à voix basse, souper chic. « Vous êtes attendu. » Le maître d'hôtel conduit Raillac à sa table. Raillac tire sur les manches de son smoking, dissimule les poignets de sa chemise, plus de boutons de manchettes, une perfection en moins dans sa tenue, ce n'est pas sans lui plaire. Vercoff se lève, regard rond de Vercoff, Raillac se rend compte de la présence de la fille et du vieux à la table

voisine. Il prend place. Le maître d'hôtel fait glisser le fauteuil. Raillac s'assoit, déplie d'un même geste la serviette sur ses genoux, pose les coudes sur la table, joint les mains, croise les doigts, pose les lèvres sur ses pouces, regarde Vercoff, « asseyez-vous, qu'y a-t-il d'extraordinaire ? J'ai toujours préféré les drames derrière moi. Je leur tourne le dos ». De sa place, Vercoff, costume de flanelle, cravate bleu foncé, chemise blanche au col élimé, voit Raillac, face à lui, la fille, de dos, ses épaules nues, et, face à la fille, quand il se penche pour servir un peu de vin, le visage du vieux. Va-et-vient des serveurs, le maître d'hôtel attend la commande. « Billie est parti en courant, comme s'il avait un rendez-vous galant. Il a disparu dans la forêt. » A voix basse, « pourquoi avons-nous peur, Vercoff, de qui, de quoi, de nous ? » Raillac regarde le maître d'hôtel, puis Vercoff, « vous permettez ? Je vais commander pour nous deux, je connais la carte par coeur. Et mon coeur dicte ». Commande, le maître d'hôtel repart, Raillac a l'air ravi, « j'ai toujours choisi pour Jeanne aussi. Je ne lui ai jamais laissé le temps de dire je veux, ou bien, j'ai envie ». Le Patron observe la table voisine, il voudrait entendre. Il regarde Féa, il voudrait pouvoir lui parler. Distract, il boit trop vite, renverse un peu de vin sur sa serviette, fait signe à un serveur, demande une serviette propre. « Et Rachel, avez-vous jamais su ce qu'elle désirait vraiment ? » Raillac se penche, « lui parliez-vous ? Avez-vous obtenu d'elle une confiance, une seule, une vraie, ou l'avez-vous toujours interrompue à ce moment où vous sentiez que la parole allait être sienne ? » Vercoff saisit un morceau de pain, fait une boulette de mie en regardant sa main, jette la boulette par terre, essuie les miettes, attend, regarde Raillac et, derrière Raillac, la fille, sa nuque, ses cheveux relevés en un chignon simple, courbe et bombé, comme ses épaules, nues. Le Patron regarde Vercoff, Vercoff baisse les yeux. « Il vous regarde ? demande Raillac, alors parlez-moi, parlez, dites n'importe quoi. Où est Rachel, en ce moment ? Pourquoi, comment cela est-il arrivé ? » Vercoff se tait. On apporte l'entrée, avocat au crabe. Le sommelier débouche une bouteille de champagne, cérémonieusement. « Tout désormais est mouroir, partout », murmure Raillac. Vercoff ne l'entend pas. A voix plus claire, « je déteste le champagne. C'est du vent qui pique. Des bulles enrobées d'eau. J'accepte. Pour le bouchon, la mousse, comme un premier amour quand on jouit trop vite, sans contrôler. Et, le verre plein, on peut trinquer. » Raillac lève son verre. Vercoff prend le sien, le lève. « Buvons aux loups qui nous guettent du dehors. Et à tous les loups qui se guettent, ici, dedans. » Le Patron est fier, Féa a fait une entrée remarquée, Féa est à sa table, Féa ne dit rien, Féa est belle et elle est avec lui. Elle se tient bien droit. Elle sait se tenir à table. Elle sait essuyer ses lèvres délicatement, boire à petites gorgées, sourire gentiment pour faire croire à une intimité. Elle est la chose, l'objet idéal, et elle ne sait pas, elle ne sait rien, elle saura tout trop tard, *une carrière fulgurante, star du treizième sous-sol du septième art*, le Patron s'amuse à inventorier différents titres d'articles tapageurs, pour se distraire, pour oublier qu'elle est là, terriblement là, et qu'elle ne sait rien, rien de la fin de son histoire. Happy end, fin, fini, foutu, la belle idée, l'idée fixe de ces jours, Féa l'interroge du regard. Il prend la bouteille de champagne, veut remplir le verre de Féa. D'un geste de la main, Féa couvre le verre, regard gentil, gracieux. Le Patron verse le champagne quand même, asperge la main de Féa. Féa retire sa main, l'essuie à sa serviette, rit en surveillant la table voisine, des taches sur la nappe, une petite mousse, une multitude de bulles qui éclatent. Le Patron lève son verre. Féa lève le sien. Le Patron tend son verre. Ils trinquent. Féa boit, obligée. « C'est la grande vie ! Entiendes ? Heureuse ? » Féa ne comprend pas. Elle pose son verre. Le Patron le remplit de nouveau. Féa baisse les yeux. Elle a froid. Elle caresse ses épaules, bras croisés sur la poitrine.

Vercoff voit les mains de Féa se poser sur ses épaules, caresser, plaquer, se tenir là, suspendues. Raillac se penche, « que se passe-t-il ? » Vercoff ne répond pas. Tout s'est passé très vite. Un serveur apporte un châle et le pose sur les épaules de Féa. Vercoff s'est senti caressé, pour un

geste, à distance, surpris. « Dites-moi ! » Vercoff veut répondre, mais les lumières du plafond s'éteignent, ne restent plus allumées que les petites lampes, sur chaque table. Tout le monde se tait. Une brise souffle de derrière les grillages. Le maître d'hôtel, un micro à la main, annonce d'une voix suave que « le grand spectacle va commencer, un spectacle unique au monde, une exclusivité du Plantation Inn Hotel, les loups, voici les loups ! » Une dizaine de projecteurs s'allument d'un seul coup. Faisceaux concentriques. De l'autre côté du second grillage, plus haut que le toit du restaurant, un vaste pré remonte vers la forêt et le pic. La forêt s'arrête net, comme tranchée, sombre, presque noire. L'herbe illuminée est d'un vert profond, uniforme. Raillac s'essuie les lèvres, « regardez bien, c'est notre histoire à tous, toujours la même histoire, tout le temps, ça marche, et on boit du champagne en regardant, un peu de champagne ? » Une jeep blindée roule entre les deux grillages, le directeur est au volant. Quand la jeep passe devant les tables, quelques clients applaudissent, coup de frein, stop, le directeur descend, ouvre une porte, extrait un sac en plastique du siège arrière de la voiture, le tire, le traîne, pénètre dans l'aire illuminée et, à dix mètres du grillage, face à la porte, retourne le sac, kilos de viande crue, os, déchets, filets entiers, un tas de chair glisse, tombe. Le directeur tend le sac vide, à bout de bras, attendant qu'il s'égoutte, puis le roule en boule, revient vers le grillage, tête baissée, inquiet ou bien cérémonieux, mesurant son pas. Il referme la porte derrière lui, chaîne, cadenas, remonte dans la jeep, marche arrière, silence, lumières, tas de bidoche. Les serveurs retirent assiettes et écorces d'avocat, remplissent les verres. Les clients tournent légèrement leur fauteuil vers le territoire illuminé. On éteint les petites lampes. Seul Raillac est resté face à son assiette, les mains à plat sur la table, assis bien droit, il fixe Vercoff, « regardez bien l'orée du bois ». Une nuit, un écran noir, puis, brusquement, des lueurs phosphorescentes. « Ils s'approchent, ils nous regardent. C'est le plus beau moment. » Raillac toussote, « en fait ils n'y voient rien, ils sont myopes, ils ne voient qu'à l'odeur ». On entend « chut » à une autre table. Raillac sourit, se penche, « il faut faire semblant d'y croire ». Les loups sortent du bois, gueule basse, lentement, s'écartant les uns des autres, formant un front, et, se dirigeant lentement, vers le bas, s'arrêtent de temps en temps, baissent leurs oreilles, les relèvent, guettant, traqués, inquiets. Assis face au grillage, les mains sur les bras du fauteuil, Vercoff compte les loups, huit. Rachel n'aimait pas ce chiffre-là, « c'est celui de la mort ». Vercoff ferme les yeux comme s'il voulait chasser le souvenir de cet aveu, puis il les ouvre à nouveau, tourne la tête, regarde Féa, comme lui face au grillage. Il la voit de profil. Tout se passe très vite. Féa se sent regardée et regarde Vercoff. Le Patron n'a rien vu. Il allume un cigare. Regard échangé. Les loups se tiennent à l'écart du tas de viande. Petit à petit, l'un derrière l'autre, ils forment un cercle et tournent autour de l'appât. Raillac se penche, Vercoff tend l'oreille, « il y a sept mâles et une femelle, la femelle a le poil ras. C'est important, sinon vous ne comprendrez rien ». Bouffées majestueuses, le Patron fume son cigare, regarde Féa puis la table voisine. Il observe Raillac, légèrement de dos, courbé, et Vercoff, de profil. Il se demande jusqu'à quel point on peut prendre des risques, au milieu de tous. Il se tourne à nouveau, regarde le spectacle, tas de viande. Il attrape son verre et le vide. Les loups rôdent autour de l'appât, aucun d'eux ne s'en approche. La gueule tournée vers le centre du cercle, ils tournent, de plus en plus lentement, manège, étrange ballet. Peu à peu le cercle se rétrécit, ils se rapprochent les uns des autres, flairant le sol, regards obliques, rivés sur le tas. Vercoff en profite pour regarder Féa, immobile, et le Patron, nerveux, qui écrase son cigare dans le cendrier. Vercoff et le Patron, regards croisés, salutations polies. Les serveurs se tiennent au garde-à-vous près des tables, haie d'honneur. Le fait qu'ils s'arrêtent tous, à ce moment précis, de circuler, de desservir, de verser le champagne, indique que quelque chose va se passer, spectacle grillagé, minuté, organisé. Le silence parle de peur. Cercle de trois mètres de diamètre, les loups s'immobilisent, se terrent face au tas, seule la louve reste debout, flaire, hume, se tend de l'avant. Brusquement elle bondit. Alors

seulement les loups se jettent sur la viande : elle a donné le signal. « Bravo ! » bruits de voix, applaudissements mêlés aux grognements des loups. Le maître d'hôtel reprend le micro. « Merci, merci, comme vous avez pu le constater, Mesdames et Messieurs, seule la louve peut donner le signal, honneur aux dames ! » On entend des « oh ! », des « ah ! » à chaque table, et même des rires, lumières, service, second plat, le plat principal. Deux musiciens et une chanteuse en costume antillais font irruption, musique, chanson, à nouveau des applaudissements. Puis chacun reprend sa place, face à sa table, s'extasie, trinque. Tous sauf Vercoff, Raillac, Féa et le Patron, tables voisines : ils veulent voir la suite du spectacle. Les loups se jettent sur la louve, lui arrachent ce qu'elle essaie d'emporter, un loup la couvre en lui mordant l'échine, les projecteurs extérieurs s'éteignent. « Mais ? » dit Vercoff. Clin d'oeil de Raillac, « à partir de maintenant, il vaut mieux ne pas regarder, on fait de la musique, on crie plus fort que les loups ». Dans l'ombre, derrière les grillages, on devine la bagarre, le combat, les morsures. « Homard ? » Vercoff fait signe que non. « Ne soyez pas ridicule, la fête continue, dînez. » Vercoff remet son fauteuil face à la table, se sert. « C'est la fête, la fête de tous les jours partout, tout le temps. » Raillac se sert à son tour, « alors dévorons, de chaque côté du grillage c'est la curée ». Insouciance, rires, éclats de voix après le drame, le Patron s'assoit à nouveau face à son assiette. Féa ne bouge pas, fascinée. Vercoff l'observe. « Féa ? » De profil elle ferme les yeux, puis les ouvre, lentement. Elle se tourne vers le Patron, tête baissée. Un serveur présente le plat de homard. Elle fait signe qu'elle ne veut plus manger, un geste sans grâce, presque vif. « Ce n'est pas grave, dit le Patron, tu vas voir. » Vercoff et Raillac ont entendu *ce n'est pas grave*, le ton amusé du vieux pour ponctuer le mot *grave*. Voir quoi ? Le Patron se sert, fait signe au maître d'hôtel d'échanger son assiette avec celle de Féa, se sert à nouveau. Le sommelier débouche une seconde bouteille de champagne. Le Patron regarde Féa, « mange, c'est un ordre ». Féa écoute la rumeur qui surgit de l'ombre, les grognements de derrière les grillages. Elle prend la fourchette, le couteau, lève légèrement la tête, ne voit que les bagues du Patron, ces mains fines, ces doigts pointus et courts qui le premier soir, sous la table, s'étaient glissés en elle: Elle entend brusquement des bruits, tous les bruits, les rumeurs de sa vie. Elle entend le bruit de la porte de la chambre, chez Madame Isabel, le bruit de la porte qui s'ouvre. Elle regarde le plafond, allongée sur le lit. Elle attend. Et le bruit de la porte qui se referme, le même bruit. Elle regarde le plafond, allongée sur le lit. Elle attend. Il n'y a pour elle jamais eu d'avant ni d'après, de surprise ou de rupture. Tout est uniforme, interchangeable, même le regard de Nello, regard lisse. C'est elle la proie. On attend d'elle un signal. Elle pose la fourchette et le couteau. « Mange, Féa ! » Elle se lève. « Féa ! » Elle ne regarde plus le Patron. Elle a senti un regard, dans son dos, qui l'a aidée à se redresser, à croiser le châle sur sa poitrine, à pivoter et à marcher. Le Patron ne dit plus rien, il se lève, Féa a entendu une coupe de champagne se briser sur l'assiette, bruit cristallin. Là, dans l'ombre, ça grogne encore. Dans le restaurant, tout est rutilant, on se divertit. Féa regarde droit devant elle. Elle longe les tables en répétant « mierda ! Mierda ! » Aux tables, on s'interroge, « qu'a-t-elle dit ? » « Je vous expliquerai, chérie. » Le Patron la suit, bedonnant, essayant vainement de fermer la veste de son smoking. « Il faut excuser ma femme, elle ne se sent pas bien », explique-t-il aux serveurs et au maître d'hôtel qui ouvre la porte. Féa s'arrête devant les jeeps au moment où Billie sort du bois, mains dans les poches. Le spectacle est fini. Il revient, il a promis d'attendre Raillac. Féa court vers Billie, se jette dans ses bras. Billie la soutient, puis la tient à bout de bras. Qui appeler ? Le Patron sort. « Féa ! » Féa se détache de Billie et part en courant dans le bois. « Rattrape-la, petit ! » Billie ne bouge pas. Le Patron monte dans une jeep, essaie de la faire démarrer, une fois, deux fois. Elle démarre, il tire le noeud de son smoking, arrache le bouton du col, appuie à fond sur l'accélérateur, grotesque, la jeep passe lentement devant Billie. Billie a tout le temps de se moquer du Patron. Mais elle ? Elle ? La fille ? Un objet, comme toi, Billie, le même objet, et tu

n'as pas bougé, tu n'as rien fait pour elle, chacun pour soi. Après tout, tu ne la connais pas. Tu te cherches déjà des excuses, et pour cause. Tu caresses les boutons de manchettes, un bouton dans chaque poche de ton pantalon, un bouton pour chaque main. Fini, oublié, affaire classée. Vercoff se lève de table, « je veux rentrer. Pardonnez-moi ». Raillac opine, « je vous comprends, faites. Moi je reste, j'aime bien faire les choses jusqu'au bout. Après tout, c'est mon dîner d'adieu ». Raillac tend la main à Vercoff. « Non. Ne dites rien. Laissez-moi au moins ça. J'ai pris un rendez-vous ferme. Je l'ai pris. A demain. Ça aussi, je le ferai jusqu'au bout. Filez, je suis sûr que la fille vous attend. » Vercoff quitte le restaurant précipitamment, murmure, commentaires, on se retourne pour voir Raillac seul, abandonné. Hurlements de la louve. Rires. Les conversations reprennent. Comme avant.

14.

4 février; notes à classer pour un texte, qui sait, poitrine Rios, roman, par Jacques Vercoff, romancier. *Je sors du restaurant. Je fais signe à Billie de ne pas bouger de la jeep. Je me dirige vers la nuit, la route, je veux respirer. Je suis loup, guettant, déchiquetant, hurlant. Comment trouver les mots injustes qui semblent justes, les mots trébuchants qui paraissent vaillants, afin d'exprimer de manière épatante les événements de ces quelques jours passés à poitrine Rios et leur secret ? En tirerai-je un livre ? Un livre sur la manière dont nous façonnons tout. Tout drame est provoqué par nos désirs à venir. Nous sommes même à attendre ce qui est passé, souffrances et joies, c'est la même chose, nous ne l'admettons jamais. Je marche. Sitôt dans la nuit de la forêt, je ralentis, je hume, respire, renifle l'odeur des troncs, des lianes et des feuilles, l'odeur de l'humus et du roc, le blanc du vent du large, le parfum léger du silence, mes sens se mêlent. Je me mets à cracher le goût du champagne. Je cligne des yeux pour effacer la vision du homard, sa couleur, celle des légumes d'accompagnement, annoncés Jardinière Picasso sur le menu. Je tousse, crache, je me frotte, les yeux, je défais le noeud de ma cravate, je choisis de ne plus marcher sur l'asphalte, mais en bordure, sur la terre et la pierre, pour entendre mon vrai pas. Je m'amuse à traîner des pieds. Mon pas. Entendre mon pas. Cela, brusquement, devient une urgence. Les confidences de Raillac, ces histoires enregistrées que nous allons triturer, parer, tout cela est son pas, feutré, mortel, un pas de colporteur de malheur, un pas lassé, léger, de n'avoir jamais rencontré qui que ce soit. J'avais, tout à l'heure, besoin d'entendre mon pas, j'en aurais arraché les semelles de mes souliers. Je pesais lourd. Nous étions dieux<sup>11</sup> dans mes chaussures. Rachel riait, chaussures de garçon pour ses pieds doux, c'est fou, je l'ai pensé. Un bruit dans les feuillages. Je me retourne, personne. Je m'arrête. Je regarde la route, le pont, la chute d'eau. Au bruit de l'eau se mêle un autre bruit, glissant, près de moi, le long de la route, bruit fuyant, une ombre sort de l'ombre, C'est elle, ses mains, je regarde d'abord ses mains, c'est la première fois que je la vois de face, elle s'approche, s'arrête. « Por favor... » Elle a peur de rester sur la route. Je la saisis par le coude et nous nous cachons en contrebas. Là, elle et moi, face à face, j'ai touché son coude, c'est tout, son coude. Elle veut me dire, « gracias », je n'entends pas le mot en entier, il s'étrangle dans sa gorge. Je lui fais signe de me suivre. Nous rentrons par la forêt, cachés, moi devant, elle me suivant. De temps en temps je me retourne. Je la regarde, elle me sourit, rien de tragique, elle ne sait pas où je l'emmène, et moi pourquoi je l'emmène. Écrire pour l'irrecevable, je le note. Cela m'aidera à surmonter ma peur de tout livrer. Écrire l'irréversible et contre toute attente. La chambre, ma chambre, elle, debout, dans ma chambre. Elle a retiré ses chaussures quand nous sommes arrivés sous le préau. Sans doute*

---

<sup>11</sup> Peut-être plutôt *deux*.

*voulait-elle marcher pieds nus sur le marbre. Je prends ses chaussures, je les pose par terre. Elle retire son châle, je le plie à côté des chaussures, chambre étouffante, j'ai coupé l'air conditionné avant de partir pour le restaurant, je veux le remettre en marche, elle me fait signe que non, retire sa robe, nue. Un corps de quinze ans. Je recule. Non par peur ni par pudeur, par désir profond peut-être, je recule, je passe sur la terrasse. D'un geste je lui fais comprendre que la chambre est à elle. Elle s'allonge sur le lit. Elle me regarde longuement. Et, moi, je me tiens loin. Elle s'endort. Allongée sur le côté droit, le visage tourné vers moi, creux de ses hanches, plis de ses lèvres, pieds menus rangés, côte à côte, jumeaux. Il est minuit. J'ai eu besoin de regarder l'heure, comme si le temps nous était compté. L'île, la vraie, c'est elle, plage, forêt, atoll où l'on se noie, récifs. Je le pense. Je le note. Est-il possible d'oublier que l'on écrit quand on écrit ? Je ferme la porte à clé. J'ai besoin d'être nu moi aussi, non pour rejoindre mais pour observer. Je me déshabille, je plie mes vêtements aussi précautionneusement que les siens. Puis je m'assois sur la terrasse, face à elle, guettant son souffle, un soupir, un frisson, un tremblement, mesurant à quel point le désir n'est pas ponctuel, mais envahit tout, jusqu'à l'espace d'une chambre, son volume, ses meubles. Tout est devenu solidaire d'une rencontre, « por favor... », « gracias », le contact d'un coude quand il faut se cacher en contrebas, buissons à épines, robe déchirée, égratignures sur le dessus de mes mains quand j'écartais une branche, la forêt voulait-elle nous garder ? Que disait-elle, la forêt ? Les heures. J'oublie les heures. Je viens de retirer ma montre pour être totalement nu. La lumière, petit à petit, chasse la nuit. Raillac, aveugle, n'a jamais levé la lumière, créé le jour, poussé le soleil au zénith. Il y faut la force du désir, l'illusion du partage. Raillac, à pas feutrés, assourdis, torturé, aveuglé, n'a rencontré que des aveugles. Je me moque de son suicide, comme de ses derniers trou-trous. Ce golf est comme une bouteille en plastique, imputrescible, qui vire au brun, la mer ne l'engloutira jamais, ouverte et sans message. La nature aura le dernier mot, fous que nous sommes de tout détruire de ce qui nous fait exister. Elle, le jour se lève, le jour la caresse. Je la regarde. Elle dort. Souviens-toi, Rachel, de ce que je t'ai dit, « le jour où tu comprendras, tu rencontreras quelqu'un, comme toi aujourd'hui, qui ne comprendra pas. Et ainsi de suite ». Chaque rencontre, quand elle est vraie, est neuve, novation, création. Il importe de le murmurer quand, désormais, seuls les murmures sont entendus. Je ne saurai jamais le prénom de cette fille, nom avons fait l'amour, ensemble, sans même nous être touchés, elle dort parce que je l'observe.*

*Elle vient de partir. Quand elle s'est réveillée, plein jour, un peu avant sept heures, il y a quelques minutes, son regard, confiant, plein, m'a délivré de tout. Elle s'est levée, elle a remis sa robe, elle a enfilé ses chaussures, elle a empoigné le châle, elle a reculé de quelques pas, elle a tourné la clé dans la serrure et elle est partie, vite, laissant la porte entrouverte. Je la vois gravir la colline, caressant les fleurs en bordure du chemin. Elle revient là-haut et, brusquement, les jets d'eau, la féerie, comme pour la saluer, le golf jaillissant pour elle et elle uniquement. Chacun va à sa perte, à sa manière. Il n'y a de gloire en rien, solitude en tout. Elle caresse les fleurs sans les cueillir. De dos, au restaurant, ses mains sur ses épaules, elle avait froid. Une louve dans La Réserve lèche ses plaies, applaudissements, le directeur de l'hôtel doit être content. Je vais me coucher là où elle était couchée. Je dormirai une heure. Ou bien non, les yeux grands ouverts, j'essaierai de me voir comme elle m'a vu. Dès qu'elle a disparu, en haut de la colline, j'ai pris ce papier à lettres du Plantation Inn. Et j'ai noté. Cela. Il est toujours trop tard pour tout.*

*La suspicion et la distance de ceux qui me sont proches me sont une souffrance plus grande encore que celle des absents. Raillac ne reconnaît pas son écriture. Elle est devenue ronde, quand toute sa vie nul que lui-même ne put jamais la déchiffrer. Elle est devenue lisible, quand ce qu'il*

écrit ne l'est plus, confus, ambigu, à son image, c'est le mirage, le dernier. Il a écrit cela, comme un enfant, veillant à la ponctuation, à la majuscule en début de phrase. Tout est devenu terriblement visible, presque risible, premier temps d'un grand bye bye attendu depuis longtemps. Raillac relit, assis sur le lit, il s'est mis à écrire, à s'écrire. Sur le rebord de la table de chevet, un papier à lettres du Plantation Inn. Il pose le stylo, soulève la feuille, la tient à deux mains, objet précieux, et s'allonge. A peine s'est-il remis à parler, depuis quelques jours, qu'on ne veut déjà plus l'écouter. Il se tient à la feuille sur laquelle il vient d'écrire comme à un pan de la chemise de Vercoff, pour le retenir au moment le plus confident, et, le retenant, recueillir un peu de l'attention du monde. Raillac, allongé, n'entend plus battre son coeur. Raillac, allongé, voudrait tâter son pouls, mais il a peur de ne pas sentir les pulsations qui, d'ordinaire, le rassurent quand, secoué d'un rêve, il s'éveille seul, brusquement, proie de l'ombre de la villa et de sa nuit, habillée de souvenirs, Jeanne, ombre glissante. Ce matin n'est plus ordinaire. La veille il a soupé seul. Il a attendu que le restaurant se vide. Il est parti le dernier. Billie l'a raccompagné. Raillac est là, maintenant, sur le lit, sur le ring, il ferme les yeux, il voit le magnétophone, la bande qui tourne, tourne, et sa voix qui semble s'enrouler, piégée. Qui a jamais écouté qui ? Peut-être, parfois, dans le silence des pages, dans la clandestinité d'une lecture, quand l'autre n'est là que par la procuration des mots imprimés, sagement alignés, calibrés, nettoyés de tout défaut. Peut-être là, à ce stade doublement solitaire, la jouissance de l'un rejoint-elle celle du lecteur. Raillac oriente la lumière de la lampe de chevet sur la feuille. *La suspicion et la distance de ceux qui me sont proches me sont une souffrance plus grande encore que celle des absents.* A retrouver les mots, ronds, presque enfantins dans leur netteté, Raillac tressaille. Un battement de coeur trébuchant ? Il respire profondément, laisse tomber la feuille sur le lit, observe le plafond, ferme à nouveau les yeux, le magnétophone est là, dans sa tête, souverain. Raillac transpire, il tousse, il ne veut plus voir le plafond, carré. Le coeur lui monte à la gorge. Alors il se redresse en bordure du lit. Il lui arrive quelque chose qu'il n'a jamais vécu, comme une distance entre lui et lui, comme si la feuille et son texte l'avaient forcé à se détacher de lui-même. Il se sent vide, vidé. Gomme si le fait d'être allongé l'avait écorché, bête, abattoir. C'était beau, Saint-Pardom, à l'automne quand les ampélopsis qui recouvraient la maison devenaient rouges, maison de sang, c'est ce qu'il voit, la maison rouge. Et, dans la maison, une mère qui attend, une mère qui dicte l'amour, la réussite, la méfiance. Une mère qui régit, et le père, poète qui se cache dans son bureau et gomme tous ses vers, toute une poésie gommée. C'était donc cela, la maison rouge, cette tache ? Raillac, jambes ballantes, cassé sur son ventre, en équilibre sur le rebord du lit, ne voit plus devant lui que la tache rouge de Saint-Pardom. Et le cri de sa mère, « je vais faire faucher les orties ». « Non, Maman, non ! » Petit à petit, Raillac se met à écouter son coeur, le battement sourd et profond, la vibration du dedans, minime, précipitée. De tout son être il s'écoute battre, il veut se guider. Il se redresse un peu plus, buste droit, les mains agrippées au rebord du lit, prenant appui des deux pieds sur le sol. Il inspire, lentement, expire consciencieusement. La maison rouge de l'automne disparaît, tache fixe devant ses yeux. Il revient là, dans la chambre, au rythme de son coeur, heureux, fou, victorieux, comme si une fois encore il venait de donner une preuve de saisie. Plus tard, calme à nouveau, penché sur la table de chevet, Raillac écrit sur une autre feuille, *Jeanne, toute neuve, pour la première fois, dans mes bras, tout entière, toute à moi, si jeune, Jeanne, première image qui n'allait jamais me quitter. Je n'aurai donc connu, dans l'élan de nos corps, qu'une Jeanne fixe, celle du premier jour, intacte, mon sillon, elle, jeune fille comme une petite fille, celle qui se cachait toujours derrière ses soeurs aînées. Celle qui ne baissait jamais les yeux quand on la regardait. Celle qui aurait voulu s'émerveiller de tout, partout, partageant tout. J'ai boudé cela, comme un mauvais sort quand on pique une photo avec une épingle. Et me voilà distant de moi-même, m'observant en train de calligraphier ce prénom qui fut le croc de ma vie,*

*Jeanne, qu'elle s'éveille au moins le temps de lui dire par ces lignes pourquoi, comment, pendant ce temps passé ensemble je n'ai aimé d'elle que l'image, le lieu soyeux, profond, juvénile, m'acharnant à le prendre et m'y réfugier, pour une image, cette image, nous n'avons donc jamais vécu ensemble, respiré ensemble ou partagé quoi que ce soit. Or l'image se décolle de moi. Je m'éloigne. Je redeviens Henri, seul, devant la maison rouge de l'automne, interrogeant la façade, imaginant à quel coin de la maison se tient mon père, silencieux, taciturne, à quel endroit de la maison ma mère s'est assise pour broder ou faire les comptes, compter sur l'avenir de son fils. Je fus, plus tard, devant Jeanne comme devant Saint-Pardom, je blessais, je la couvrais de mon sang. Et Jeanne me fit ces enfants que ni l'un ni l'autre n'avions désirés. Je n'écris pas, je griffe, je tranche, la plume de ce stylo comme un scalpel. Jeanne ne fut pour moi qu'une leçon d'anatomie, toujours la même, jamais apprise, mensongère, puisque, le temps passant, je fermais les yeux pour revenir toujours à l'image première du pli de la petite fille, les orties étaient douces au bas de son ventre, je ne suis donc jamais arrivé de l'autre côté du buisson, j'ai retenu ma respiration toute ma vie. Comment l'écrire ?* Dans le tiroir, un stock de papier à lettres. Palpitant comme ragaillardé par ce qu'il vient d'écrire, Raillac pose le stylo sur la table de chevet. La dernière feuille tombe par terre, 'il se lève, prend appui sur le mur comme s'il avait peur de chavirer, fait quelques pas, jambes lourdes, ne sent plus ses pieds, son coeur se met à battre fort, trop vite. Il veut de l'eau. Sentir de l'eau sur ses mains, son visage. Il vient de trouver des mots, les mots, seul à seul. Il s'est dit une vérité. Un début. Il sort de la chambre, « Jeanne ? » Il se dirige vers la vérandah<sup>12</sup>, s'arrête, palpitations, sueurs froides, « Jeanne ? » Précipitation. Il fait quelques pas vers la table basse, pose ses mains à tâtons sur le dossier d'un fauteuil, « Jeanne ? » Il se dirige vers la vérandah, s'arrête, palpitations, fraîcheur, il s'approche de la rambarde, respire longuement. Il lui faut de nouveau calmer son coeur, le saisir, se ressaisir, appeler en pure perte, « je t'en supplie, Jeanne ».

Sitôt le matin, Raillac reprend conscience, couché de tout son long sur le carrelage, le visage entre deux barreaux de la rambarde, tourné vers le large. Il ne sent aucune douleur, aucune tension. Son coeur bat normalement Il se dit « je suis encore là ». Puis il attend longtemps, couché, immobile, dans la position où la chute l'a abandonné à un coma comme à un sommeil. Il se sent profondément heureux. Il accueille la lumière du levant, le frémissement du matin, l'impatience de l'herbe avant les jets d'eau, ce petit souffle de la mer qui vient de si loin, quand les vents glissaient sur l'unique colline pour s'engouffrer dans l'unique lieu, soyeux, elle, sa petite fille pour toujours, poupée, objet. Alors il se relève pour être debout quand, de toutes parts, le golf jaillira, pour éclater de rire, peut-être, à ce moment-là. Un jour commence. Le dernier. Raillac le sait. Il en jouit. Cette jouissance le tient debout.

Sous la vérandah de la villa voisine, quatre hommes debout semblent, attendre quelqu'un. Raillac leur adresse un geste courtois de la main. Pas de réponse. Il esquisse un autre geste, sa main retombe, explosion des jets d'eau, c'est beau. Une fois encore, tout se passe à côté. Raillac le sait. Il ne se sent plus concerné; oeil pour oeil, dent pour dent, je t'échange une image contre une image. Pour un peu il irait parler à ces voisins mystérieux. En bon voisin. La fille revient. Raillac se penche et observe. La fille attend, hésite, puis rentre dans la villa voisine. Les hommes disparaissent de la vérandah. L'un d'eux réapparaît, le plus beau. Il tient la fille par le poignet, lui tord le bras, la force à se mettre à genoux devant le Patron. Les autres reviennent, eux aussi, mais à distance, autour du couple. L'homme frappe la fille, sur la tête, dans les cheveux, sur le crâne,

---

<sup>12</sup> Rétablissement du *h* manquant dans l'original.

comme s'il voulait à la fois la punir et l'épargner. Raillac observe la scène à découvert. Ces coups donnés, il les a donnés. Ces coups reçus, Jeanne les a reçus. C'est toujours la même histoire. La porte de la villa s'ouvre, Raillac se retourne, Vercoff fait irruption, essoufflé, beaucoup de visites pour un matin, si tôt, bien avant Billie, à l'heure de la fêerie. Raillac fait signe à Vercoff de ne pas bouger, « ne vous montrez pas ». « Ils vont la tuer. » « Calmez-vous. » « Je n'ai fait que la regarder, murmure Vercoff, elle a dormi chez moi. Je la regardais. Je la gardais. » Raillac pointe du doigt le magnétophone, « c'est cela qu'il faudrait dire, jeter, évacuer une fois pour toutes. Le reste n'a strictement aucune importance. Ce que vous avez fait, ce que j'ai fait, nos *Mémoires*, tous les *Mémoires* du monde ne feront que créer un peu plus de confusion, un peu plus de distraction, un peu plus de scandale quand le vrai scandale est là, les loups et la louve, un seul et unique repas, une revanche à coups de crocs ». Raillac regarde la villa voisine. Le vieux à bagues saisit le bras de l'homme et l'empêche de frapper la fille. Il aide la fille à se relever. « Vous êtes pâle. » Vercoff parle à mi-voix, la tête dans les mains, comme s'il posait sa tête dans les mains de Rachel pour lui demander pardon des coups, le dernier soir, le dernier jour, celui de la rupture. Il voulait affirmer une supériorité, quelle supériorité ? Vercoff regarde Raillac, appuie fortement les mains sur son visage et fait glisser ses doigts sur son front, ses yeux, ses joues, sa bouche, grimace, comme s'il voulait arracher un masque ? Vercoff murmure « nous ne vivons que de proies ». Raillac s'approche de lui, pose une main sur son épaule, « c'est de ma faute, Vercoff, j'ai voulu m'inventer une mort douce. Mais on ne peut plus mourir doucement, nulle part ». Il regarde le golf. « Même dans un paradis, un faux, un beau. Ce golf est notre proie et se venge. » Raillac retire sa main, « comment le dire autrement ? Chaque mot est un piège quand on lui donne un sens ! » Dans la salle de bains, Raillac se brosse les dents. Vercoff se lève, s'approche de la rambarde, regard oblique, plus personne sous la vérandah de la villa voisine. Ils sont dans la chambre. Que font-ils dans la chambre ? Une jeep. Billie. Il livre les petits déjeuners. Vercoff l'observe. Il veut ouvrir la porte de l'autre villa. Elle est fermée de l'intérieur. Il frappe, attend, sonne, Vercoff entend le ding-dong inhabituel, citadin. Une ombre frôle la vérandah, puis une seconde. La porte s'entrouvre. Vercoff ne voit pas les visages des deux hommes, bras tendus seulement, prisonniers, geôle. Un premier plateau. Va-et-vient vers la jeep. Billie fait passer un second plateau. La porte claque. Billie met les mains dans les poches, fait un tour très large autour de la jeep, coup d'oeil furtif par la fenêtre du salon. Quand Billie entre avec le plateau de Raillac, Vercoff va droit vers lui, « as-tu vu quelque chose ? » Billie ne répond pas. Raillac sort de la salle de bains en peignoir blanc, il fait signe à Billie de parler. « Elle est dans la chambre, couchée, attachée. Je l'ai juste entrevue. » Café noir, sans sucre, Billie et Vercoff se sont assis à droite et à gauche de Raillac, Raillac règne de nouveau, voix anodine, « pourquoi baissez-vous les yeux, tous les deux ? C'est un jour comme un autre, toujours aussi beau. Nous allons faire le tour du golf, ensemble, tous les trois, n'est-ce pas, Vercoff ? » Raillac secoue la boîte de pilules et la tend à Vercoff, « tenez, je vous les donne, un souvenir, une carte d'invitation pour le plus beau bal de la vie, en noir et blanc ». Vercoff boit dans la tasse de Raillac. Raillac tend une biscotte beurrée à Billie. « Tiens, mange. Prends des forces. » Huit heures du matin, fin de la fêerie, odeur du golf gorgé d'eau. Raillac s'habille, « partons ». Billie et Vercoff restent assis, se regardent comme s'ils se concertaient, puis baissent les yeux de nouveau. Raillac insiste, « n'y pensons plus. Nous n'avons rien vu. Nous ne savons rien. Comme tout le monde. Ce n'est qu'une histoire entre nous et nous. Nous imaginons, c'est tout ». Raillac baisse les yeux. Le magnétophone est branché, « mais ... » « J'enregistre tout à partir de maintenant, Président. » Raillac sort de la villa, prend place dans la jeep. Il attend que Billie et Vercoff le rejoignent. Billie s'installe au volant. Il murmure « si je prévenais ». « Non, petit, laisse. » Raillac se tourne, « il n'y a plus rien à faire

pour les autres, ça ne sert à rien. Promenons-nous ». Raillac toussote, « le monde entier fait semblant ? Faisons semblant ! »

15.

Féa écartelée, poignets et chevilles liés aux quatre montants du lit. Le Patron s'approche d'elle, regard fuyant, « c'est pour rire, c'est pour le film ! » Féa comprend seulement film, mot magique, mot clé, le mot qui conduit de la sciure d'un Rey Chico aux draps roses du Plantation Inn. Là-bas, la sciure était propre, les draps aujourd'hui, trop doux, sont sales. « Calme-toi. On va tout mettre en place. Et puis on va te filmer. » Les gifles de Nello étaient de vraies gifles, les coups à l'abdomen aussi. Et la robe déchirée quand Nello l'a forcée à se mettre à genoux, la tenant par les cheveux, comme s'il voulait lui arracher d'un seul coup la peau du corps ? Féa se souvient d'avoir vu, de la maison de Serena, un automobiliste blessé qui du haut du viaduc se penchait en agitant un mouchoir maculé de sang. Il bavait en appelant au secours. Serena avait pris Féa par la main et l'avait conduite dans la maison, refermant lentement la porte pour lui glisser à l'oreille « tu n'as, rien vu, tu entends, rien ». Elle avait ajouté à mi-voix « la mort des autres n'a aucune importance ». Ces mots, Féa en fait brusquement l'inventaire, manière d'itinéraire, fin de parcours, elle a peur. « Calme-toi, guapa, bonita. » Le Patron lui caresse le ventre. « T'es encore plus belle attachée. Et c'est pour rire. » Main fouinante, bagues tièdes, « sois patiente. On ne veut pas te perdre, tu comprends ? Il faut attendre jusqu'à ce soir ». Sturdzi entre dans la chambre, indifférent. Le Patron fait ce qu'il veut avec Féa, normal, c'est à lui. Sturdzi sent brusquement que la Terre tombe. La Terre, cette boule, tombe dans l'univers. Il sourit, se sourit, s'accroche au rideau, branche un spot, il pense que cette grande scène de la chute doit être parfaitement éclairée. Les éclairages, en matière d'art, c'est l'essentiel, la parure et le frisson. Il manque de tomber, vertige, le grand vertige, la Terre tombe, rien ne la retient plus. Et qui l'a décrochée ? Qui a coupé le fil ? Piqûre ? Où est la petite boîte ? Où l'ont-ils cachée ? T'as eu la dose, c'est encore bon. T'es enfant quand, dans les prés, au bord du Danube, tu jetais des pierres aux chiens de la ferme pour qu'ils te laissent seul. Et seul, allongé dans l'herbe, les mains croisées derrière la nuque, tu rêvais des étoiles et te posais les questions qu'on ne se pose qu'à cet âge-là. Tu t'agenouilles près de la fenêtre, le front posé sur l'appareil qui conditionne l'air et le rend faussement frais, cet air comme de l'eau. Tu viens de retrouver un souvenir, une sensation, l'herbe de Krovic sentait bon. Elle te saoulait de son odeur, tantôt parfum, tantôt senteur, se mêlant au goût âcre de la nuit. Les chiens de la ferme aboyaient à distance, signalant le petit maître qui fuirait un jour pour de bon, laissant un peu de peau sur du fil de fer barbelé, des cicatrices pour épater les femmes fatales du Nouveau Monde, les putes en robe de taffetas. La robe de Féa a fait un si joli bruit quand elle s'est déchirée, un bruit crissant, comme quand on croque du coton hydrophile. A Krovic, tu te sentais étoile regardant les étoiles. Qui t'avait dit que, là-bas, à des millions de kilomètres de vide, à des milliers d'années-lumière dont tu ne sauras jamais ce qu'elles sont par rapport à tes années, des êtres vivaient, se parlaient et avaient peut-être tout fait mieux que nous ? Quelque chose te disait que tu n'étais que le vivant d'une étoile morte, la poussière d'une boule qui n'émettait même plus de lumière, la Terre finirait, un jour, excédée, par faire quelque chose d'inattendu, cette Terre, ronde, merveilleusement ronde, était destinée à rouler hors d'une trajectoire trop bien dessinée sur tes livres de classe. Combien de nuits as-tu passé à attendre le moment de la grande chute, les bras en croix, cloué au sol, prêt à l'envol ? Tu te détacherais de l'herbe. Tu planerais à n'en plus finir. Tu te saoulerais d'espace. La petite boîte de métal, la seringue, la neige, c'est désormais du bonheur pour retrouver cette petite sensation, le grand rêve d'avant les barbelés, d'avant l'Occident, puis l'Amérique. Tout ça pour redevenir

enfant, capable de vertige. Quand tu es camé, même l'herbe du golf se met à sentir comme l'herbe de Krovic. T'es là, le front contre la grille d'aération, haletant. Calavaggio se penche, caméra à la main, « ça ne va pas ? » Sturdzi se relève. « Le vieux veut qu'on fasse des gros plans sur sa main. » Sturdzi se retourne, éclairages, réglages. Assis sur le rebord du lit, main pointue, allante et venante, le visage penché sur le ventre de Féa, le Patron fait l'amour à sa façon. Calavaggio arme la caméra. Le Patron s'inquiète, « pas de blague, Cala, rien que des gros plans ! » Il regarde Féa, « tu sens mes bagues ? » Coup profond. Féa pousse un cri. Le Patron rit. Féa crie. Elle appelle Nello. Il n'est pas dans la chambre. Calavaggio filme. Le Patron parle. On ne comprend plus ce qu'il dit. La Terre tourne dans la tête de Sturdzi, elle va tomber, une pierre dans l'univers, elle tombe, Sturdzi s'évanouit, comme à Krovic. « Qu'est-ce que je fais, Patron ? » « Filme, filme. » Féa veut appeler Nello une seconde fois. Elle ouvre les yeux, tend les bras, relève la tête, regarde le Patron, son bras droit, et observe cette main qui entre en elle. Féa ne peut plus appeler. Ce n'est plus un film, plus un jeu, elle crie, crache au visage du Patron. « Tout doux, tout doux », le Patron plonge sa main brusquement, hurlement. Nello souriait en se regardant dans le miroir, au-dessus du lavabo de la salle de bains, quand Féa l'a appelé, la première fois. Il souriait parce que Féa l'appelait. Elle vient de crier ? Il ne sourit plus. Dernier acte. Il faut s'en foutre. Nello urine dans le lavabo. Il fait couler l'eau, se regarde à nouveau dans le miroir, grimace, redevient sérieux. Sexe pendant, puis sexe bandant, Nello se regarde, ça le fait bander. On l'appelle ? Ça se durcit du côté du bas. Nello se regarde légèrement du profil gauche, du profil droit, il prend son sexe à deux mains, elle a crié, elle, la belle. Gros plan, main visqueuse, main retirée, le Patron embrasse le ventre de Féa, Calavaggio arrête de filmer, « c'est bon, Patron ». La main du Patron glisse sur le drap, s'essuie. Calavaggio enjambe Sturdzi, éteint les spots, allume les lumières de chevet. Féa le supplie du regard. Il lui répond par une petite moue des lèvres. Au moment où il passe dans le salon, Calavaggio surprend Nello dans la salle de bains, « t'as pas honte ». Il ouvre la caméra, place la bobine dans une boîte hermétique et inscrit dessus Troisième jour. Gros plan *main/bagues*. Nello sort de la salle de bains en relevant son pantalon. « Tu fais ça tout seul, maintenant ? » Nello regarde furtivement la chambre, le lit, la lumière douce des chevets, le corps de Féa, crucifié, et le Patron, ravi, épuisé, allongé sur le rebord du lit. Nello va sous la véranda, observe la villa en contrebas, obliquement. Attention, voilà la petite jeep, le gosse, le vieux et le type du magasin, « prépare les plateaux, Cala ! » « Quoi ? » « Les plateaux, je te dis, le gosse va venir les reprendre. » Nello et Calavaggio se bousculent, prennent les plateaux du petit déjeuner et vont les poser devant la porte de la villa qu'ils referment à clé. Ils se regardent tels des enfants qui ont eu peur. Calavaggio marmonne « qu'est-ce qui te prend ? » Nello tire les rideaux du salon, côté porte d'entrée. « Je n'aime pas les curieux. » « Quoi ? » « Le gosse, je te dis. » Calavaggio regarde en direction de la chambre. Nello se retourne. Le Patron est là, sur le pas de la porte, mains dans le dos. Le Patron fait signe à Nello de prendre sa place dans la chambre, voix grave, « donne-lui à boire, dis-lui des choses douces, elle va en avoir besoin ». Le Patron s'approche de la rambarde. Il se caresse les mains, il tourne le dos à Calavaggio, « toi, Cala, ramasse Sturdzi, flanque-le sous la douche, fais-lui du bouche-à-bouche, n'importe quoi mais on va en avoir besoin pour les éclairages. Prépare ce qui te reste de film. On filmera ce soir, on partira demain ». « Mais ? » Le Patron fait signe à Calavaggio de se taire, un signe de la main gauche. Il cache sa main droite, devant lui, contre lui, il la caresse. « Et la caisse, Cala, sors la caisse de la salle de bains. On en aura aussi besoin. » Calavaggio traîne Sturdzi hors de la chambre. Sturdzi reprend conscience et se met à chantonner. Calavaggio le gifle, le saisit par les épaules, le relève et le secoue. Sturdzi murmure « on tombe ». « Qu'est-ce qu'il dit ? » « Il dit qu'on tombe, Patron ! » « La douche, nom de Dieu ! » Dieu ? Le village ? Une femme en noir ? La poitrine ! Les enfants de là-bas se feraient écraser par la Dodge si la Dodge ne roulait pas lentement. Le fric roule par

pièces, sur la chaussée, et toi, enfant, tu aurais ramassé n'importe quoi pourvu que ça brille, tu ne reviendras jamais au village, tu ne retireras jamais tes bagues. Regarde le large, c'est beau, c'est pur, c'est tout ce que les gens aiment quand ils ne veulent pas voir la vie telle qu'elle est. Tu ne reviendras jamais au village, jamais. Et ces petits mecs autour de toi, qui ne savent même pas ce qui les attend. Quant à Féa, dommage, hommage. Et les deux types de la villa d'à côté ? Tiens, ils s'installent en contrebas, ils vont se parler dehors. Deux fauteuils blancs, un magnétophone, confidences dans l'herbe. Comme si quelqu'un, encore, avait quelque chose à dire, on a pourtant tout dit de tout, partout. Comment surprendre ? Tu vas surprendre, toi, le Patron. Il fallait une idée, tu l'as eue. Tu la réaliseras ce soir, ton film, ton idée de film. Après ce film, il n'y aura plus rien à dire. Après ce film, honneur au Patron, il n'y aura plus rien à créer. La mort de l'art. Le Patron va dans la salle de bains. Calavaggio vient de sortir la caisse, « ne l'ouvre pas, pas encore ». Sturdzi cherche sa petite boîte de métal, soulève les coussins au sofa et des fauteuils, ouvre les placards. Calavaggio s'assoit sur la caisse, les coudes sur les genoux, l'air dompteur, il se moque de lui, « cherche, cherche, le Hongrois, quand tu brûleras, je te le dirai ». Dans la chambre, Nello s'est assis sur le rebord du lit, sagement, mains à plat sur les cuisses. Féa le regarde. Il serre les mâchoires, ça lui fait un creux aux joues et lui donne un air déterminé, la fille comprendra. Féa l'appelle « Nello ? » Nello ferme les yeux, il efface le tableau noir, c'est tout ce qu'il savait faire, à l'école. Le Patron se lave les mains, tête baissée. Il ne veut pas croiser son regard dans le miroir. Il fait glisser le savon, frotte, surtout la main droite. Les bagues ne veulent pas glisser. Elles sont scellées. Les bagues deviendront preuves. Faudra-t-il détruire le plan ? Pour une fois qu'il est acteur ! Le Patron chasse les idées de sa tête, frotte, frotte, qui sait ? On retirera les bagues, avec des tenailles s'il le faut.

Retour de promenade. Billie trouve les plateaux du petit déjeuner devant la porte de la villa. Un à un, il les place à l'arrière de la jeep. La cafetière se renverse sur une tasse et la casse, pain croqué, beurre fondu, pots de confiture auxquels on n'a pas goûté, ils n'ont fait que boire le thé et le café. Ils n'ont même pas touché au lait. Second plateau, un petit mot, demandant à la femme de ménage de ne pas venir de la journée, c'est mal écrit, Billie déchiffre en bas de page *à cause du tournage*. En redescendant vers l'hôtel, Billie ne sent plus rien, ni la chaleur du soleil Ni le petit vent vif du matin. Neuf heures et quart. Instinctivement il a regardé sa montre, comme s'il avait eu peur que le temps, une fois encore, ne s'arrêtât. Il n'entend plus le bruit du moteur de la jeep, il écoute son coeur, comme si on lui tapait la tête à coups répétés, pour le tuer, pour tuer. Il dépose les plateaux à la cuisine de l'hôtel. « Il y a une tasse cassée. » « C'est eux. » « T'es sûr ? » « Va leur demander ! » A l'intendance, il remet le petit mot pour la femme de chambre. « Qu'est-ce que t'as, ce matin ? » Billie rougit. « Réponds. » Au Club House, le caddie-master annonce à Billie qu'un Australien l'a retenu, à onze heures, « va te reposer, tu as vu la tête que tu as et douche-toi fort, c'est un nouveau client ». Sous-sol, couloir de bunker, lumière au néon, avant-dernière porte à gauche. Billie entre dans la chambre sans faire de bruit, ramasse les serviettes mouillées, piétinées en boule au bas de la douche, il les plie, nettoie le lavabo, range les tubes, les flacons et les brosses à dents. Il a envie de mettre de l'ordre. Puis il se déshabille et va s'asseoir au bout du lit. Bob dort sur le ventre, visage tourné vers le mur, bras le long du corps, il rêve. De temps en temps de petites crispations agitent ses mains, les doigts se replient un peu. Billie observe son frère, l'autre corps, cette peau, comme sa peau, et ces taches partout, cette rousseur des pieds à la tête, champ de fleurs, vu du haut du ciel quand on s'envole pour rêver. Il observe le corps de son frère, ces courbes, ces creux, cette manière que le corps a de se fendre. Bob bouge, écarte le genou gauche, frôle Billie, s'éveille, ouvre un oeil, puis deux, il grogne. Billie glisse entre, le mur et son frère, de côté. À voix basse, « et si les billets étaient faux ? » Billie caresse le dos de son

frère, l'épaule qu'il embrasse délicatement, qu'il mord brusquement. Bob s'écarte, « tu me réveilles pour me dire ça ? » « Oui, c'est important. » « Tu ne travailles pas ? » « Dans une heure. » « Alors dors ! » « Je ne peux pas. » « Pourquoi ? » « Si les billets étaient faux ? » Bob se redresse, s'assoit sur le lit. Billie s'allonge, les mains derrière la nuque, il regarde son ventre, le ventre de son frère, tous deux bandant, tout de suite, pour un éveil. « Comment veux-tu qu'on dorme ensemble ? » Deux frères. Deux bretteurs. Et là. Où le corps se fend, tout commence, pour l'un et pour l'autre. Tour à tour, chacun est la proie de l'autre. « A quoi penses-tu, Billie ? » « Pourquoi as-tu attendu si longtemps ? » « Je n'attendais pas, je te guettais. » Bob sourit en caressant les sourcils de son frère. « Et puis, il y avait l'oreiller. » « Quoi ? » « Je volais tous tes rêves. » « T'es fou. » « Non, c'est vrai, l'oreiller était mon point de guet. » « Si on partait ? » Billie l'a dit avec trop d'aplomb. Bob le serre contre sa poitrine. D'une voix plus douce, « il faut partir, Bob ». Bob ne répond pas. Billie écoute battre le coeur de son frère, « tu ne réponds pas ? » Bob soulève Billie, se retourne et se colle contre lui, saisissant ses poignets, les plaquant sur le drap au-dessus de sa tête, « c'est ce qu'ils font avec la fille ». « T'as peur ? » Bob embrasse son frère pour ne pas répondre, rai de soleil par la lucarne, chaleur forte, pas d'air conditionné chez les employés, la douche, le lit, la moiteur et deux corps comme une seule boule de sueur. « Arrête, Bob. » « Arrête de dire arrête. » Billie donne un coup de poing à Bob, dégage son bras droit. Bob saisit Billie par les cheveux. Billie dégage son autre main, frappe Bob en plein visage, coup pour coup, ils se battent, à qui des deux sera le plus violent, morsures, petit goût de sang que l'on échange en s'embrassant, le même sang. Puis Billie se relève, se cogne au rebord du lit, se masse le tibia, « je vais être en retard ». Il se douche en vitesse, s'essuie, s'habille. « J'ai peur, Bob. » « De quoi ? » « Là-haut. » « Quoi, là-haut ? » « La fille, foutue. » « Quoi foutue ? » « Je l'ai revue. » « Veux pas savoir... » Bob s'allonge à plat ventre sur le lit, serrant l'oreiller contre son visage, « laisse-moi dormir ». Billie sort, Bob s'endort. Au bout du couloir, la mort. Billie voudrait revenir dans la chambre, parler à Bob, lui dire que c'est grave, essayer de lui expliquer, mais il baisse la tête, met les mains dans les poches de son pantalon, traverse le couloir, lentement, gravit l'escalier quatre à quatre. Il veut respirer, dehors. Le coeur, parfois, fait un bruit assourdissant, comme s'il allait éclater. Plume et cuir, Bob rêve. IL écarte les plumes et le cuir, il pose son visage sur le ventre de son frère, sa peau. Il pense *foutu, pure perte, roue libre, abandon*. L'oreiller, comme le corps de Billie, dit tout, sauf l'essentiel. Il invite, il guide, il caresse, il distrait c'est tout.

L'Australien ne dit pas un mot. Grand, sec, chauve, il devance Billie d'un pas nerveux. Billie, derrière lui, tire le chariot. Il rêve du jour où un joueur aura l'idée de faire le parcours à l'envers. Commencer par le 18, puis le 17, et ainsi de suite. Il faudrait faire au moins sept ou huit kilomètres de plus mais tout changerait, jusqu'à la logique des obstacles. L'Australien est comme les autres. Il aime la règle et l'observe. Billie le suit. Il faut jouer le jeu. Fer 6 ? Fer 6 ! Bois 3 ? Bois 3 ! L'Australien vient de faire le par moins un. Même pas, « bravo, Sir ». L'Australien veut un caddie silencieux. Et le pic, au-dessus du parcours, poignarde l'île. Arme blanche. Un vent se lève, franges d'écume sur la mer, la mer jouit, elle aussi.

16.

« ... Or, je me suis rendu compte que tout était devenu spectacle. » Vercoff interrompt Raillac, « changement de bobine, désolé ». Vercoff se penche sur le magnétophone, retour arrière, la seconde bande de la journée est terminée, il faut rembobiner. Raillac lève la tête. Villa voisine ? Personne sous la vérandah. Sa villa ? Personne non plus. Pourquoi Vercoff et lui sont-ils venus là,

en contrebas, comme au premier jour, cette fois pour travailler ? Arrêt. Vercoff retire la seconde bande, la range dans une boîte, numérote la boîte, prend une bande vierge, la met en place, geste habituel, répété, une complicité, mise en marche. Vercoff fait signe à Raillac de parler mais Raillac scrute la villa voisine. Vercoff se penche, « c'est prêt. Voulez-vous que je répète ce que vous disiez ? » « Non, Vercoff, je sais très bien. Tout est devenu spectacle, tout est fringale d'événements, tout est devenu proie spectaculaire. Je n'ai pas connu d'organisation mondiale de défense de quoi que ce soit qui n'ait joué en fait le jeu du spectateur. Logiquement, il fallait agir, quand, pratiquement, pour des raisons de show-business historique, ces organisations ne faisaient qu'observer le monde courir à sa perte, ne font que ça, ne feront que ça. L'inadmissible est désormais permis, une escalade pour une chute. La preuve ? Vous êtes là ! Ils sont là, à côté, avec cette fille. » Raillac se tait, porte la main à sa gorge, éternue, « s'il vous plaît, pouvez-vous aller me chercher un chapeau et un trou-trou sec, dans le placard de ma chambre en haut ». Raillac ferme les yeux, « il devait aussi y avoir une pilule pour supporter le soleil ». Vercoff se lève. Raillac pointe du doigt le magnétophone comme un aveugle, « vous oubliez d'arrêter votre engin de malheur ». « Parlez en mon absence. Ce sera la surprise à mon retour en France, quand je réécouterai le tout. » Raillac, seul, face au magnétophone. Une douleur à la nuque, comme une profonde piqûre, ses doigts picotent, ses jambes s'engourdissent, il essaie de se pencher, de bouger. Il se sent calé, rivé au fauteuil. La bande du magnétophone tourne, avide. Ce mouvement impassible le rejette, ou bien Raillac le pense-t-il pour excuser son malaise, ce sentiment d'extrême fragilité qui, depuis trois jours, n'a fait que s'amplifier, donnant à chacun de ses regards une acuité dérisoire, à chacun de ses mots un poids insupportable. Raillac se sent lié à lui-même par des ambiguïtés de plus en plus cinglantes. Vercoff a disparu dans la villa. Sans doute en profite-t-il pour se désaltérer. Raillac rouvre les yeux, regarde le magnétophone, « écoutez, Vercoff, laissez-moi m'égarer, nul n'a plus le droit de dire les vérités et les dérisions du monde et des humains, nul n'a plus le droit d'affronter. Ma vie durant, j'ai voulu prouver le contraire. J'y ai cru. Nous vivons désormais le plus fantastique numéro de cirque jamais vu, tout se casse la gueule. Il n'y a que les faux sages et les savants en tous genres pour prétendre le contraire, ceux-là ne sont que de minables voyageurs de commerce. Même les idées sont devenues inutiles, futiles. J'ai voulu sauver le monde à ma manière, inspirer, créer. On ne produit plus : on reproduit. On ne crée plus : on recrée. Tout se détruit ». Raillac mouille ses lèvres, lèvres sèches, langue sèche, gorge contractée, il tousse, crachats, il se mouille les lèvres avec son crachat, il se sent regardé par le magnétophone, regard fixe, les deux bandes sous le capot de plastique, des yeux grands ouverts, effarés. « C'est drôle, drôle pas drôle, ça me fait du bien de parler seul, face à cet instrument. J'ai peur que vous reveniez trop vite. C'est une course de vitesse. Il est important que je vous dise en quelques mots le désarroi qui m'opprime. Tout ce que je vous ai raconté est vrai. Trop, peut-être. Or le témoignage n'est probant qu'élagué. J'ai croisé, frôlé, je n'ai jamais rencontré. Mon discours s'est tenu entre moi et moi. Mon unique amour, Jeanne, ne fut, à cette image, qu'une affaire entre moi et moi, un désir fixe pour un amour fixe, un espoir fixe pour une image fixe. Qui, désormais, peut atteindre la conscience de quelqu'un ? Nous ne nous serons pas rencontrés. Tout est spectacle, vous face à moi, moi face à vous, et nous deux face à l'autre villa, le regard de cette fille hier, les loups, tout. » Raillac regarde la villa, Vercoff vient d'entrer dans sa chambre, pas de temps à perdre, il faut dire, dire ce qui n'a pas encore été dit. « Le corps n'est qu'un sac, tout y est en vrac, chairs et souvenirs. Ma vie durant, en parlant aux autres je n'ai parlé qu'à moi-même. Tout est resté dans le sac. Je n'ai jamais su user de l'humour pour convaincre et du pouvoir pour imposer. Même ceux qui, au plus profond d'eux-mêmes, étaient en accord avec moi n'osèrent jamais partager l'intégrité de mes propositions alors que tout est sauvable, une justice en possible, un partage, un apaisement. Il y a de quoi sourire, le sourire de Paris, l'ironie,

le langage des capitales. Souriez, comme je souris au fond de moi-même, habitué que je suis de n'avoir jamais truqué pour enthousiasmer. Après tout, je n'ai été qu'un ambassadeur du malheur, un arracheur de masques qui n'arrachait pas les masques. Mes rencontres n'ont d'importance que dans la forme et l'anecdote. Jamais dans le fond. Il n'y en a pas eu. Le fond, pour moi, ne fut que soliloque. » Vercoff réapparaît sous la vérandah, chapeau et trou-trou à la main. « Mon repli dans cette île est suspect, il ne fait pas vrai. Cette île est irréelle. Existe-t-elle ? Rien de tout cela n'est vrai, pourtant tout est véridique. Et ça, dans votre livre, celui que vous signerez de mon nom, vous ne le direz pas. Vous ne conserverez de ce que j'ai dit, que la surface des événements rapportés. *Ce n'est pas bien de rapporter*, disait ma maîtresse d'école. J'avais quatre ans. J'ai suivi son conseil. J'ai toujours vécu avec ma mort, pour vivre. Maintenant j'abandonne, Jeanne m'attend. L'hypocrisie est devenue le fait suprême, partout, en toute chose, en tout lieu et en tout esprit; Nous sommes perdus, Vercoff ! Que ces *Mémoires*, la surface de ce que je vous ai dicté, disent la lâcheté des puissants et le conditionnement des faibles. Nous avons tout désiré, trop désiré, notre anéantissement se fera par ce qui se crée et se créera pour assainir cet excès de désir. Là aussi, dans cette villa à côté, je suis sûr. Dans mes discours, j'ai souvent cité Mozart, il a dit *quand on veut modifier la société, il faut vivre en son sein*. J'y ai cru, oui; Et... » Raillac baisse la tête, se cramponne aux bras du fauteuil, blanc, puis se casse en deux et tombe de front, par terre. Vercoff court vers lui, lâche le chapeau et le trou-trou. « Président ! » Il relève Raillac, bouscule le fauteuil qui se renverse, allonge Raillac, sur l'herbe, met une main sur son front. Une petite bave sort des lèvres de Raillac, vent vif. Vercoff prend le pouls de Raillac, rien. Vercoff se relève, regarde le golf, personne. Il regarde la villa voisine, personne. Il court, revient dans la chambre de Raillac, décroche le téléphone, « le docteur McLiff, s'il vous plaît, c'est urgent ». « Un instant, je vous prie. » C'est beau, l'herbe, c'est tendre et odorant, c'est coupant, c'est la peau de la terre, on s'y roule, on s'y place, on s'y ensevelit en dormant. Un fauteuil blanc, bousculé, renversé, un autre, toujours en place, regardant et, entre les deux, une épaule plus haute que l'autre, le menton coincé sur le cou, les yeux grands ouverts face au ciel de midi, le corps de Raillac, le vent emporte le chapeau, déplie le trou-trou qui se met à rouler comme un chiffon. En basculant de son fauteuil, Raillac a perdu une chaussure. Une chaussure vide dans l'herbe. Cris d'oiseaux, fracas subit, midi et une minute, instantané de l'accident, le magnétophone tourne, tourne. Il enregistre le bruit du vent, les cris des oiseaux, la rumeur lointaine de la mer, tout ce qui, dans l'île, vit et frémit, tout ce qui, autour de l'île, cerne et converge, horizon d'écume, ciel profondément bleu. La bande tourne, tourne. Le docteur McLiff a simplement dit « j'arrive ». Après avoir raccroché, Vercoff se donne des coups de poing dans la paume de chaque main, alternativement. Il ne veut pas revenir près de Raillac, le voir, s'agenouiller, le toucher. C'est un boulot de docteur. Vercoff fait les comptes, « y aura-t-il assez de bandes pour fabriquer un livre ? » Tout de suite la question, le fric, le boulot. Et si Edith revient, tu lui claqueras la porte au nez en lui disant « Rachel est morte », ou bien « téléphone-moi hier comme convenu ». Jeanne aussi est morte. Le radoteur est mort. Un vrai reportage. Vercoff se lève, traverse le salon, ouvre la porte de la villa, plein soleil, il se sent agréablement ébloui. Raillac est mort. Vercoff pense « eh bien oui, quoi, il est mort. Et nous sommes tous de trop sur cette île. Tant qu'on y est, nous sommes tous de trop sur cette Terre. Pour ce que nous en faisons, de la Terre. Le tour est joué, fous le camp, Jacques. Redeviens Jack, vite fait bien fait. Ne pose plus de problèmes et vas-y, oeuillères et tout le tralala ! L'important, c'est que la chute soit douce ». Une jeep. Le docteur McLiff, bronzé, filiforme, lunettes de myope en or massif, sacoche en croco, chaussures blanches, les chaussures de la mort, croque-mort, présentations, « par ici, docteur. »

Minuit, dancing, animation, la Direction organise une « roulette russe ». Après le dîner, les clients de l'hôtel ont été conviés à venir jouer. Un grand cercle dessiné sur la piste de danse, treize petites cages numérotées de un à quatorze, le treize porte malheur, et, au centre de la piste, enrubanné, enfermé dans une cage plus grande, un gros lapin blanc surnommé Poly Luck. Le maître d'hôtel, en smoking lamé or, micro à la main, imite Bob Hope en se déplaçant de table en table, prenant des paris, « Poly Luck n'a pas mangé depuis trois jours ! », « Poly Luck va vous faire gagner ! », « Trois fois, Poly Luck va vous faire gagner trois fois, une fois pour les carottes », rires dans la salle, « une deuxième fois pour des feuilles de chou sans bébé », rires redoublés, « et une troisième fois, avec, avec ? Ce sera la surprise. En avant pour les carottes ». Le directeur surveille, de l'entrée du Dancing. Il observe la salle, la piste de danse, les clients, le batteur de l'orchestre qui ponctue chacune des annonces du maître d'hôtel. Puis il regarde le bar, les rangées de verres dans lesquels Bob place des glaçons, verse du whisky et du champagne. Trois des serveurs du restaurant font la salle, en tenant haut les plateaux au-dessus de leur tête, c'est la fête pour tout le monde. Le directeur a décidé d'organiser cette roulette russe peu après l'annonce de la mort de Raillac, une affaire entre lui et lui, comme pour gommer une mauvaise impression. Cela fait neuf ans qu'il dirige l'hôtel, neuf ans que l'hôtel existe, le golf, la liaison avion avec Kingstown, neuf ans qu'il est arrivé avec les sept loups et sa louve. Raillac est le premier mort de l'île. Que faire ? Un cercueil plombé ? Demain le fils de Raillac arrivera par le premier avion. Le télex mentionnait *Moi, et peut-être ma soeur cadette*. Le directeur a regardé dans un dictionnaire ce que signifiait cadette, cadet. Il s'est arrêté à la définition, *sans importance*. En attendant, le docteur McLiff a conseillé de transporter le corps de Raillac dans la salle des congélateurs. Raillac gît sur la table du boucher de l'hôtel, entouré de boeufs écorchés, suspendus entiers. Cette salle souterraine est à l'aplomb de la piste de danse. Le directeur sourit et se dit « mais personne ne le sait ... » Il regarde de nouveau le bar. Vercoff vient de prendre place sur un tabouret, il serre la main de Bob. « Et maintenant, Poly Darling, à toi les carottes. » Applaudissements. Le maître d'hôtel soulève la cage, libère le lapin qui sautille vers l'orchestre, s'arrête, coup de cymbales. Le lapin bondit en sens opposé, protestations amusées d'un Yankee. Poly Luck, effrayé, aveuglé par les lumières convergentes, revient au centre, devant sa cage, se tapit, gueule basse, essaie en se secouant de se délivrer du ruban rose, éclats de rire, le maître d'hôtel le pousse un peu, nouvelles protestations. Puis, par séries de trois petits bonds, Poly Luck se dirige vers le bord de la piste de danse, côté bar, vers la cage numéro sept, hésitation, il attrape la carotte, nouveau coup de cymbales, applaudissements. Le maître d'hôtel attrape Poly Luck, lui retire la carotte, le remet en place, au centre, sous la cage. Les clients se lèvent en tendant leurs billets. Rumba. « Bravo, Mesdames et Messieurs, sans oublier les demoiselles, les messieurs-dames et les dames-messieurs, comme dirait mon cousin de Harlem. » Rires. Bob applaudit quand l'audience applaudit, Bob rit quand les clients rient, il excelle dans l'art d'applaudir et de rire tout en faisant son travail. Il sait que Vercoff l'observe. Il sait que le directeur est là, à l'entrée du Dancing. Vercoff s'accoude au bar, regarde Bob, « vous connaissiez Raillac ? » « Il me faisait peur. » « Peur ? » Bob essuie des verres, ne répond pas. C'est le tour des feuilles de chou, ponctuation musicale, tango. L'orchestre rythme la musique sur les sautilllements de Poly Luck. « Vous ne m'avez pas répondu, Bob. » Bob regarde Vercoff, « c'est gentil de m'appeler Bob ». Bob rit à un moment où la salle fait silence. Poly Luck hésite entre la cage douze et la cage quatorze, le directeur s'approche du bar. Bob murmure « attention, voilà le loup ». Le directeur tend la main à Vercoff, « dure journée pour nous tous, n'est-ce pas ? » Vercoff répond quelque chose de vague et de bref. Le directeur regarde Bob, puis se retourne, prend place sur un tabouret à côté de Vercoff. Bob tend des boissons à un serveur, enregistre la commande, bruit de caisse. Vercoff regarde le directeur, « et votre hôtel, c'est comme ça douze mois sur douze ? » « Oui,

comme ça. Que voulez-vous ? » « Rien, merci. » Le directeur croise les bras. Poly Luck se met à grignoter la feuille de chou de la cage quatorze, applaudissements. « En fait c'est le treize, explique le directeur, mais dans notre chaîne d'hôtels il n'y a ni chambre treize ni treizième étage. » Le directeur applaudit, Bob applaudit, les taxi-girls font discrètement leur entrée, elles ont mis leurs robes les plus colorées. « Le chiffre treize ? » demande Vercoff. Le directeur répond « notre chaîne appartient à des Italiens. Ces gens-là sont très superstitieux ». Le directeur se lève, regarde la piste de danse, se retourne, sourit à Vercoff, « c'est un peu une fête que nous donnons pour notre ami, n'est-ce pas ? » Le directeur montre la piste et tend le pouce vers le bas, « il est en dessous. On fait ce qu'on peut ». Le directeur s'éloigne et sort du Dancing. Troisième round pour Poly Luck. Dans chaque cage, un petit pot de caviar. Du caviar pour un lapin ? On s'étonne, on s'amuse, les gagnants se partageront les douze pots que Poly Luck n'aura pas touchés. Bob s'approche de Vercoff, « ils viennent de dîner, ces gens-là boufferaient n'importe quoi, n'importe quand, ils bouffent comme s'ils avaient peur, eux aussi ». Musique russe, Kalinka façon brésilienne, un *Kalinka-samba*, silence dans l'assistance. Cette fois Poly Luck ne veut plus bouger. On lui a retiré la carotte, puis la feuille de chou. Le maître d'hôtel retire le ruban. Trois petits bonds et Poly Luck s'arrête à nouveau. Le faux Bob Hope se déchaîne, « vas-y, Poly, barbouille-toi, c'est de l'or noir, made by Farah Diba ». Rires. Un spectacle pour Raillac ? Quand Vercoff est redescendu en contrebas de la villa avec le docteur McLiff, le magnétophone tournait à vide, le bout de la bande flagellant le capot. Un petit bruit qui ne s'oublie pas. Et maintenant, sous le marbre de la piste de danse, sous une couronne de pots de caviar, il est là, lui, le vieux. Bob prend Vercoff par le poignet, « à quoi pensez-vous ? » Bob lui tend un verre de whisky, « ça vous fera du bien ». Vercoff prend le verre, gorgée amère. « Vous partez quand ? » « Demain. » « Le livre, vous pourrez le faire ? » « On trichera. » « Ça veut dire quoi, tricher ? » « Arranger, sans déranger. » Bob, les avant-bras sur le bar, se penche, regarde Vercoff, « qu'est-ce qu'il avait fait de si important dans sa vie, le vieux, pour venir se cacher jusqu'ici ? » Vercoff répond « rien » « Et pendant des heures et des heures, il vous a raconté qu'il n'avait rien fait ? » « À peu près ça. » « Combien d'heures en tout ? » « Vingt-six. Je ne compte pas la dernière bande. » « Il en fallait combien ? » « Quarante. Trente-cinq. Pas moins. » « Alors ? » « Je m'en fous, Bob. Je pourrais bien rester quelques jours de plus mais je m'en vais, vite fait bien fait, on me paie, je donne les bandes et bonsoir les grands voyages. » Vercoff regarde le verre, le whisky, fait tinter le glaçon, « où est Billie ? » Coup de cymbales, Poly Luck a choisi la cage huit, il mange son pot de caviar. Cette fois, le maître d'hôtel ne lui retire rien, « la récompense des braves ! » Rires. Le maître d'hôtel remercie les joueurs, félicite les gagnants. Les serveurs retirent les cages, emportent Poly Luck. Lumières douces, fox-trot. « Et maintenant, place à la danse ! » Les taxi-girls se lèvent, tirent le bas de leur robe, vérifient l'échancrure de leur corsage, se mettent à déambuler. « Où est Billie ? » Bob ne répond pas. Des loups et un lapin, de quoi amuser le monde. Vercoff repousse son verre. Bob se tient à l'autre bout du bar, vérifie la caisse. Vercoff se demande pourquoi, brusquement, il se soucie du sort de Billie, pour un regard, le matin même, quand ils sont montés dans la jeep, pour un silence aussi, pendant toute la promenade, Raillac n'avait parlé que pour demander ses lunettes de soleil. Billie, au volant de la jeep, s'était tenu étrangement droit, tendu, attentif. Là, à minuit, on se frôle, on chaloupe dans le Dancing, les faux rires creusent le coeur, le coeur en creux, les faux applaudissements saluent le spectacle du monde, le monde en creux. Vercoff se souvient du silence du matin, le matin de ce jour de mort, comme d'une menace pour Billie. Il se lève, passe derrière le bar, « où est Billie ? » \* »Là-haut. » « Où là-haut ? » « Chez le vieux. Il m'a dit qu'il voulait dormir à la villa. » Vercoff contourne le bar, sort du Dancing.

« Combien de places dans ce trou ? » Nello ne répond pas. Calavaggio jette sa pelle. « Creuse, je te dis. Le Patron a dit un grand trou. » « Et qui va le boucher, après ? » Sous la vérandah, nuit noire, une heure du matin, Nello consulte la montre posée sur sa chemise, par terre, une heure, deux aiguilles luminescentes, comme une lame de canif. Les deux hommes, torse nu, continuent de creuser. « C'est pas prudent, sous la maison, il en prend des risques, le Patron. » « Il sait ce qu'il fait. » Dans la chambre, Sturdzi, adossé au mur, face au lit, regarde Féa, endormie, bras et jambes en croix. Sturdzi n'a pas très bien compris pourquoi, vers midi, quand il y a eu tant de visiteurs à la villa voisine, le Patron s'est affolé. Calavaggio et Nello s'étaient jetés sur la fille pour la bâillonner. Le Patron lui avait alors rendu la petite boîte en métal, gentiment, comme pour se débarrasser de lui. Tous s'étaient postés dans la chambre, attendant que cesse le va-et-vient de la villa voisine. Féa tentait vainement de crier. Le Patron avait dit « piquez-la, qu'elle dorme un peu, on ne fera rien avant la nuit ». Et à l'heure du déjeuner comme à celle du dîner, Calavaggio et Nello avaient guetté devant la villa pour que les serviteurs n'entrent pas, pourboires, cent dollars, « comme ça ils ne parleront pas ». « C'est trop, Patron ! » « Plus rien n'est trop, Nello. » A partir de ce moment-là, Sturdzi s'est mis à trouver tout cela charmant, si peu comique. Pantin au milieu de pantins, il se sent désormais fier d'être le seul à pouvoir bouger, toucher, caresser, sourire, marcher, s'asseoir, dans le champ clos de la villa, rideaux fermés, attendant la nuit, sans que rien ni personne ne le commande. La petite boîte de métal lui a été rendue, tout ira bien jusqu'à la fin. Sturdzi se dit que la fin est proche, que la fille s'est doutée de quelque chose, que le Patron a pris trop de risques en venant dans cette île, que la mort du voisin n'arrange rien, que ce désordre est subtilement logique, qu'il faut bien qu'un jour ou l'autre tout se passe comme dans la vie, insupportablement. Sturdzi, face au lit, regarde Féa, dans la pénombre, ombre douce de son corps sur l'ombre claire du drap, elle dort. Bruits de pelle sous la vérandah, le Patron entre dans la chambre, allume la lumière plafonnière, lumière crue, il l'éteint, va vers la table de chevet de gauche, cherche l'interrupteur, lumière douce, puis il fait le tour, allume l'autre lampe, s'assoit sur le rebord du lit, dénoue le bâillon, pince à deux mains les joues de Féa et lui secoue la tête. Féa geint. Sa tête retombe, inerte, sur le drap. Le Patron se relève, « prépare les éclairages ». Le Patron descend sous la vérandah, regarde le trou, « ça suffit comme ça ». Nello reprend sa chemise et sa montre. « Laissez les pelles dedans. » Le Patron attend que Calavaggio et Nello passent devant lui, « maintenant, vous pouvez ouvrir la dernière caisse. Mais ne touchez pas aux sacs qui se trouvent au fond ». Le Patron reste un instant seul, sous la vérandah. Il sifflote. Il entend les pas de Calavaggio et de Nello. Les bruits de marteau sur la caisse. Il sort, nuit d'encre, la villa en contrebas, le vieux est mort, tant mieux, on l'a flanqué au frigo, encore mieux, personne pour le veiller. Le Patron descend vers la villa voisine. Il veut la visiter, voir, être sûr.

« Billie ? » Vercoff, essoufflé, la main sur la poignée de la porte, reçoit Billie dans ses bras, « il arrive ! » « Qui ? » « Le gros ! » « Partons ! » « Non, trop tard. » Billie traverse le salon, entre dans la salle de bains et fait signe à Vercoff de le suivre. Vercoff referme doucement la porte d'entrée de la villa de Raillac et rejoint Billie. Derrière la porte de la salle de bains laissée entrouverte, Billie et Vercoff attendent que le Patron fasse le tour de la maison et s'en aille, visite, bruits de pas, murmures, cinoche, peur, vraie peur ? Le Patron s'en va. Vercoff et Billie respirent. « Tu trembles, Billie. » « Qu'est-ce qu'il fait craquer le bois quand il marche, ce mec-là ! » Vercoff revient vers la porte d'entrée. « Suis-moi, ton frère t'attend. » « C'est pas vrai, il veut venir lui aussi ! » « A quoi ça sert ? » « A rien, justement. » Vercoff reste avec Billie.

Dans la chambre, Calavaggio met en place les caméras automatiques, deux de chaque côté du lit, la troisième en bout de lit. Le Patron retire son fauteuil. Sturdzi branche les éclairages. Féa remue un peu. « Dépêchez-vous. » Calavaggio fait le point des trois caméras. Cadrages. Vérification de la boîte de commande électronique. « Combien de temps, la bobine ? » « Quarante minutes, Patron. » « Alors vous avez quarante minutes, mes petits bouchers. » Dans sa chambre, de dos, le Patron arme un 5.35, le plus vieux, on n'a jamais fait mieux, visse le silencieux, enfle une veste de coton, place l'arme dans la poche intérieure de sa veste, revient dans le salon. « Vous êtes armé, Patron ? » « C'est pour Sturdzi, vous savez bien. » Calavaggio et Nello échangent un sourire. « Qu'est-ce que vous attendez ? » Nello se déshabille. Puis Calavaggio. Le Patron leur tend les cagoules. Sur le pas de la porte de la chambre, Sturdzi regarde la scène, deux couteaux à la main. « Cache-les, imbécile. » « Mais Patron, elle dort encore. »

Dans la chambre de Raillac, assis par terre, adossé à la porte refermée: Vercoff observe Billie, tapi sous la fenêtre, embusqué, le regard rivé sur l'autre villa, « viens. Rentrons ». Billie fait signe à Vercoff de parler moins fort. « Je ne fais rien. Je regarde. C'est tout. » A genoux, le visage collé au mur, les yeux à hauteur du rebord de la fenêtre, regard tendu, comme s'il venait de se passer quelque chose de grave, « ils ont des cagoules ! » « Qui, ils ? » « Pas le drogué, pas le gros, les deux autres. Ils entrent dans la chambre. » Vercoff ne bronche pas. Billie porte une chemise trop grande pour lui, une chemise à poignets doubles, pour boutons de manchettes, des boutons que Billie remet continuellement en place. « Partons, Billie ! » « Ils sont tous dans la chambre. » Billie s'assoit par terre, quitte son poste de guet, les mains sur les genoux, il regarde Vercoff, « je veux voir tout, jusqu'au bout, même si... » « Même si quoi ? » « A New York, quand Bob voulait l'appartement pour lui tout seul, quand il avait des visites, il me donnait un dollar et j'allais au cinéma. Je n'étais jamais d'accord avec les films. Tous les films se terminaient très mal, même quand ils étaient drôles. Je n'étais jamais content. Jamais. » Regard furtif vers la villa voisine. « Mais je restais jusqu'au bout, le bout du film, la fin, le mot *fin*. Peut-être parce que je ne pouvais pas rentrer à la maison. Aussi, un peu par habitude. Je comptais les morts, dans chaque film. Pour les films policiers, c'était plus difficile. Tout allait tellement vite que je n'avais même plus le temps de compter. » Billie rampe sur le sol, se rapproche de Vercoff, « et quand je rentrais, je disais à Bob, c'était chouette, il y avait trente-deux morts, ou quinze, ou encore je n'ai pas eu le temps de les compter ». Billie s'allonge par terre, mains derrière la nuque: Il regarde le plafond fixement, « ...et puis on est venus ici. J'avais treize ans, j'en ai seize. Trois ans sans cinoche. Jusqu'à ce que vous arriviez ». Billie regarde Vercoff, « ... et tout a commencé comme dans un film. Puis Bob m'a eu, comme dans un film ». Billie se mordille les lèvres, respire profondément, « ...et à nouveau je reste, malgré moi, pour voir jusqu'au bout, Jusqu'à la fin, comme si les choses avaient une fin. Vous l'aimez bien mon frère, non ? »

Le Patron regarde sa montre, deux heures dix-sept, « réveillez-là, nom de Dieu ! » Calavaggio et Nello s'assoient de chaque côté du lit, nus, la tête sous une cagoule, sorte de sac noué à la gorge, deux trous pour les yeux, un trou pour le nez. Calavaggio secoue Féa. Nello lui fait respirer un coton imbibé d'alcool. « Et mes tatouages ? » murmure Calavaggio. « T'inquiète pas. On coupera au montage. » Le Patron s'assoit sur une chaise, bloque l'entrée de la chambre. Sur ses genoux, le boîtier de commande électronique des trois caméras, le grand jeu. Sturdzi plante les couteaux dans le grillage de l'appareil de conditionnement d'air. Il caresse les rideaux, les écarte, puis, mains à plat sur la vitre, regarde le large. « Ferme les rideaux, Sturdzi. » Nello retire le bâillon. Calavaggio lâche Féa qui retombe, « il faut attendre, Patron, elle va se réveiller toute seule ».

Dans le tiroir de la table de nuit de Raillac, Vercoff trouve les lettres écrites la veille. À la lueur d'un briquet, il déchiffre une phrase, seule, au haut d'une page, *tout voyage m'est exil...*, la phrase est barrée, Raillac a écrit en dessous, en plus petit, comme s'il s'était corrigé, *tout voyage me fut exil, nous ne sommes faits que pour un lieu. L'économie d'un lieu ...* Le briquet s'éteint. Vercoff le rallume. *Les humains en exil ne peuvent que s'entretuer.*

Le Patron pose l'appareil de commande électronique sur le fauteuil, le déplace et passe dans sa chambre, compose un numéro, attend, New York ? Calavaggio défait le noeud de sa cagoule, dégage son visage, regarde Sturdzi, béat, ravi. Nello fronce les sourcils, « ça fait trois fois qu'il téléphone aujourd'hui ». « T'énerve pas, c'est lui le Patron, oui ou non ? » « Tais-toi, écoute. » Nello se lève, s'approche de la porte, fait signe à Calavaggio de ne pas bouger. Il entend deux fois *plage* puis *quatre heures de film*, puis *montage* et plus rien de distinct, le Patron raccroche. Nello reprend place sur le bord du lit. Calavaggio renoue sa cagoule. Sturdzi ricane. « Et ça t'amuse, toi ! » Le Patron revient, « réveillée ? » Nello fait signe que non.

Vercoff ramasse les papiers, vide les tiroirs, se lève, attrape Billie, le force à se lever et murmure « je t'emmène ». Vercoff pousse Billie devant lui, « allez ! ». Billie se plaque contre le mur. « Je, reste. » Vercoff pose les papiers et les lettres sur le lit, empoigne Billie et le cogne en pleine mâchoire. Billie ne se défend pas, comme s'il avait voulu le coup. D'une main Vercoff tient Billie par, le col de l'autre il reprend les lettres. Du bout du pied il ouvre la porte de la chambre. La porte claque contre le mur.

Calavaggio se retourne, défait le noeud, retire la cagoule, regarde le Patron, assis, le boîtier dans ses mains. Le Patron fait signe à Calavaggio de ne pas bouger. « C'est le vent, j'y suis allé, il n'y a personne. Vous êtes trop nerveux, les petits. » Féa ouvre les yeux. Elle regarde Calavaggio, puis Nello. Elle se met à respirer de manière saccadée. Elle suffoque. « Caresse-la, Nello, dis-lui des mots doux, invente. » Nello se penche. Il oublie la cagoule. Féa s'agite, essaie mollement de se dégager, tirant des bras et des jambes sur les lanières. Nello la plaque au drap, la tenant par les épaules. Calavaggio se jette sur les genoux de Féa. Féa pousse un cri. Sur le chemin du Plantation Inn Billie se retourne, « elle a crié ». « Avance. » Sturdzi mouille ses lèvres, frotte ses mains. « Bouge pas, Sturdzi. » Le Patron appuie sur un bouton du boîtier, les trois caméras se mettent en marche, « quarante minutes, les petits, pour le plus grand film de l'histoire du cinéma ». Rire pointu, « et de l'Histoire tout court ! Donne-moi les couteaux, Sturdzi ! »

Trois caméras, deux spectateurs, deux acteurs, une victime, une île. Dans l'île, il y a ceux qui dorment et il y a ceux qui dansent. Et sous la piste de danse, un mort qui attend qu'on vienne le récupérer, histoire de cercueil de plomb, made in U.S.A., stocké à Kingstown, qui sera livré avec le fils et peut-être la fille du défunt, les récupérateurs. Raillac rêvait d'herbe douce, il l'a caressée du regard pendant trois ans, on lui ravira jusqu'à cette dernière rencontre, les dernières volontés rendent sourd. Il voulait dormir là, sous l'herbe. Une île, un pic, un golf, des récifs, et tout autour le monde entier, plein de petites îles, d'îles plus grandes, de continents, partout la même histoire, celle que l'on tait, le *jusqu'où des violences*, et les violences n'ont plus de limites. Au bar du Dancing, Billie et Vercoff sont assis, côte à côte, tournant le dos à piste de danse, n'osant même pas regarder Bob faire son travail. Billie se fâche, « je n'ai pas le droit de venir ici ». Vercoff lui donne une tape, « je t'invite, c'est mon droit ». Vercoff est amusé par le face-à-face des deux frères, cette manière que Billie a de baisser les yeux devant Bob, cette manière que Bob d'éviter

le regard de Billie, une timidité de première rencontre amoureuse. Ils s'aiment, et puis après ? La fille, là-haut, crie, un cri, tant pis. En poussant Billie devant lui, guidé dans la nuit les lumières de l'hôtel, Vercoff a essayé de trouver les mots qui excusent, les pensées qui matent, les considérations distinguées du monde quand il refuse de se voir tel qu'il est, où il va, à quel point de dégradation il en est arrivé, par désir. En revenant vers l'hôtel, en se convainquant qu'il n'y avait plus qu'à se taire et à se terrer avec les autres, Vercoff a retrouvé comme une noblesse dérisoire, une arrogance de faible, une conviction de pacotille, tout ce qui fait que tout se défait sans que qui que ce soit dise « stop là ! »

Nello, accroupi à la tête du lit, tient le visage de Féa entre ses genoux. La boîte de poppers est sur la table de nuit. De temps en temps il en prend un, le casse sous les narines de Féa qui se débat, respire, gémit, s'abandonne à nouveau. Face à Nello, Calavaggio écarte les genoux de Féa, se penche, enfouit son visage, se relève, et se plaque, dardant, pointant, il mesure sa jouissance. La première caméra filme le visage de Féa, le ventre et le sexe de Nello. La seconde caméra filme le ventre de Féa et le sexe de Calavaggio. La troisième caméra filme l'ensemble, l'espace défini par les quatre coins du lit, les lanières, les poignets et les chevilles bleuis de Féa. Le Patron gueule « plus que trente-deux minutes ». Il se lève, pose le boîtier de commande sur son fauteuil, tend les couteaux à Nello et à Calavaggio, « au travail, je vous fais confiance ! » Le Patron sort de la chambre, défait la montre de son poignet, la serre dans sa main gauche, passe sous la vérandah, descend, fait quelques pas, se dirige de nouveau vers la villa voisine. Il vérifie si son revolver est toujours dans la poche de sa veste, le prend dans sa main droite, s'arrête, se retourne. On tue là-haut, on massacre. Il verra tout à l'écran, plus tard. L'horreur, c'est pour plus tard. Il se dira même, ce n'est pas vrai, c'est du cinéma, on paiera cher pour voir ce porno-là. Le Patron regarde sa montre, trente et une minutes. Il fait quelques pas, l'escalier de l'autre vérandah, la porte de la chambre est ouverte. Il remarque le tiroir de la table de nuit, tiré, vidé, comme pour un vol. On est donc venu. Il se retourne, furieux, traverse le salon, ouvre la porte, sort, il ira jusqu'à l'hôtel, comptes à régler, simple vérification. Il a le temps.

Nello tend un popper, « vas-y, Cala ! » Féa est égratignée, striée du bout des lames, le sang perle, elle geint. Sturdzi s'accroupit sous la fenêtre, le visage contre le grillage, il reçoit l'air frais comme une gifle. Il entend les cris rauques de Féa, appels profonds, lointains. Il pense au Patron, ses coups de téléphone, ses mystères, et là, cette manière de foutre le camp au moment crucial. « Vas-y, Cala ! » Du sang, en couleur, pour la première fois, au cinéma, pour de vrai. Éclats de rire, Calavaggio coupe une oreille de Féa, puis l'autre, il les jette à Sturdzi. « C'est pour le Patron. Tu les mettras dans la poche de sa veste ! »

Le préau, le marbre, les boutiques, le Patron remet le 5.35 dans la poche intérieure de sa veste, regarde sa montre, plus que vingt-deux minutes, une promenade, petit tour d'inspection, caméras automatiques, c'est merveilleux, l'électronique, ça fera même passer le yacht entre mille récifs. Au bout du préau, une enseigne. Le Dancing. Un escalier. Le Patron descend, bedonnant, presque élégamment. Moquette rouge et plantes vertes, un air de samba, un groom martiniquais qui soulève sa casquette en ouvrant la porte. Il y a de l'ambiance, des cotillons, golfeurs en goguette, couples du troisième âge, les noces d'or du monde entier, sacrés riches qui s'amusent avec du papier-monnaie et du papier-crépon. « Une table, Sir ? » Le Patron ne répond pas, va droit vers le bar. Bob le voit. Le Patron fait signe à Billie et à Vercoff de ne pas bouger. « Champagne ! » Bob pose un verre sur le bar. « Non, des verres pour quatre. » Il tourne la tête en direction de Billie et de Vercoff, « nous nous sommes rencontrés, n'est-ce pas ? » Billie rougit. Fait un petit signe de la

tête, serre les poings, Vercoff regarde le comptoir. « Il y a moins d'ambiance au bar que dans la salle. Que se passe-t-il ? » Le Patron a l'air d'un gnome, sous le bar. Bob verse le champagne dans les verres. Le Patron pose sur le comptoir une liasse de billets de vingt dollars, « trinquons ». Il se met presque sur la pointe des pieds pour faire glisser la liasse en direction de Bob. Il regarde Billie et Bob, lève son verre, « un petit supplément. Vous avez été formidables ». Il salue Vercoff, « vous aussi, elle vous attend, elle vous appelle, elle voudrait vous revoir. Seulement voilà, elle ne sait pas votre nom ». Le Patron vide son verre d'un trait, le pose sur le bar, pot-pourri musical, fin de la soirée, farandole et confettis, le chef d'orchestre présente les musiciens. Le Patron profite des applaudissements pour quitter le Dancing à pas menus, tête haute, sans se retourner. Vercoff se lève. Billie le retient. Bob empoche les billets, vide les verres de champagne dans l'évier et les casse, tête basse. Puis il se redresse, regarde Vercoff, regarde son frère et leur sourit amèrement, le sourire qui efface. Les boutiques, le marbre, le préau, « treize minutes ». Le Patron met la montre dans sa poche. Plus de temps à perdre, c'est le grand jeu.

Sous la vérandah, plus que deux minutes. Le Patron essoufflé prend appui sur la rambarde, remet la montre à son poignet, sort son 5.35, se passe la main sur le front. Quatre-vingt-dix secondes. Il attend que les lumières s'éteignent. Que Calavaggio et Nello sortent, titubants, maculés de sang. Travail fait. Fille dépecée, sexe et meurtre. Quinze secondes. Sept secondes. Petit déclic des caméras. Bruits de voix. Calavaggio sort le premier. Le Patron grogne « va te doucher ». Puis Nello, hébété. Le Patron cache son arme. Nello s'approche, bras ballants, mains à plat, paumes tournées vers le Patron, doigts tendus, ensanglantés, « va te laver, toi aussi ». Bruit de douche. Le Patron relève son arme, menace Nello qui recule et entre dans la salle de bains. Sturdzi éteint les lumières. Le Patron consulte sa montre. Il ne reste plus que trois quarts d'heure pour tout nettoyer, ranger, s'en aller et, hop, le tour sera joué. Le Patron regarde la plage, le large, furtivement. Il se retourne. Du bord de la vérandah, de ce poste, il ordonnera tout. A ce moment-là, les derniers clients quittent le Dancing, une taxi-girl rentre seule, elle s'arrête devant le bar, regarde Bob, Billie et Vercoff, « un peu de romance ? » Elle hausse les épaules et s'en va. Billie retire les boutons de manchettes et les met dans sa poche. Il retourne les manches de sa chemise, passe derrière le bar et se sert un verre d'eau. Les musiciens s'en vont. Bob éteint les spots. Reste une petite lumière rouge, derrière le bar, Bob murmure « Raillac va enfin pouvoir dormir ». Billie aide son frère à essuyer le comptoir. Vercoff classe les pages et les carnets de Raillac. Il lit, au hasard, *Mémoires ? Des mémoires ? Rien à voir avec les grands fonds de l'âme. Tout se fâche et tremble. J'ai fait mon temps.*

Nello et Calavaggio se tiennent devant la caisse trois étoiles. Le Patron, de son poste, commande « retirez les sacs. Attention à vos mains, prenez des serviettes, jetez vos cagoules dans la caisse. Toi, Nello, porte les sacs sous la vérandah, près du trou. A poil, oui, reste à poil, de quoi as-tu peur ? Toi, Cala, décharge les caméras, range les films et donne-moi le tout ». « Et la fille, Patron ? » « Après. » Sturdzi s'approche du Patron, le regarde droit dans les yeux, une complicité ? Il en profite pour glisser quelque chose dans la poche du Patron. Les ordres sont les ordres. Nello fait des aller et retour sous la vérandah, chaque fois qu'il passe devant le Patron, le Patron lance « un dernier effort, ça te donnera des couleurs ». Calavaggio, dans la chambre, dévisse les caméras, range les trépieds en fermant les yeux, « ouvre la fenêtre, Sturdzi ». Sturdzi revient, les mains dans le dos, se balance d'un pied sur l'autre, lentement. Il remue la tête, regard vague, il regarde tout, sauf le lit, le plafond surtout, odeur de poppers, de sueur et de sang. « La fenêtre, je t'ai dit. » Calavaggio pose une caméra par terre, écarte Sturdzi, ouvre la fenêtre en grand, se retourne, prend Sturdzi par le bras, lui tend un couteau, « tiens, à toi de couper les

lanières ». Sturdzi laisse tomber le couteau par terre. « Patron ! » Pas de réponse. » Calavaggio sort de la chambre, nu, le Patron ricane, « laisse Sturdzi tranquille ». Calavaggio s'approche du Patron. « On pourrait tout de suite le... ? » « Les films, je t'ai dit. »

Plantation Inn, deuxième étage, chambre 214, la chambre de Vercoff. Sur une table basse, le magnétophone et les bandes en piles bien ordonnées. Une valise ouverte. Billie veut passer sur la terrasse, son frère l'en empêche, « on va te voir, c'est pas le moment ». Bob ferme la porte coulissante, tire les rideaux. « Et l'avion ? » « On l'entendra. » Bob branche l'air conditionné, retire sa chemise, vent froid, « je peux prendre une douche ? » Vercoff fait signe que oui. Il regarde le lit, Billie, le magnétophone, la valise ouverte. Il ouvre le placard, prend trois chemises et les jette dans la valise. Billie fait signe à Vercoff de le laisser faire. Il reprend les chemises, les plie soigneusement et murmure « je n'ai pas l'habitude, mais parfois, en rêve, je fais ma valise. Je m'invente des tas de vêtements et des tas de voyages ». Bruit de la douche. Vercoff s'assoit dans un fauteuil, les mains sur les accoudoirs, visage renversé, impassible. « L'heure, Billie ? » « Trois heures trente-cinq. » « Et le jour se lève à ? » « Cinq heures et des poussières ! » « L'avion ? » « A huit heures. Jamais en retard. » Bob sort de la salle de bains, « je prends quelle serviette ? » Bob regarde Billie. « Tu ne te douches pas, Billie ? » Billie fait une petite moue, « non, je range ». Bob regarde Vercoff. « C'est la première fois que je me douche en haut. » Bob se jette sur le lit, « vous permettez ? » Vercoff fait un petit signe de la main.

Valise de cuir, tous les films. Agenouillé devant le Patron, Calavaggio cale les boîtes avec des vêtements. Le Patron tend une clé. Calavaggio ferme la valise, rend la clé, se relève. Nello est là, il attend des ordres. « Les spots, allez, vite. » Sturdzi regarde les deux hommes ranger le matériel dans les caisses. « Jetez ça au fond du trou. Avec mes vêtements, les vôtres, ceux de Sturdzi et ceux de la fille, sans oublier son sac, et tout ce qu'il y a dans la salle de bains. » « Même les caméras ? » « Même les caméras, imbéciles. » Le Patron regarde sa montre et fait signe à Sturdzi d'aider Nello et Calavaggio. Sturdzi met les mains dans ses poches. Nello passe devant lui, « pauvre type ». Sturdzi rit, rire sans voix, début de nausée. Le Patron fait un tour d'inspection. De la penderie de sa chambre, il tire les draps propres, les couvertures, le dessus-de-lit et les oreillers du premier jour. Il fait signe à Sturdzi de les prendre. Nello et Calavaggio reviennent. « Rentrez votre colt, Patron. C'est pas gentil... » Le Patron tend l'arme en avant, comme pour rire, « roulez la fille dans le caoutchouc, refaites le lit au carré, comme à l'armée ».

18.

Féa, corps mutilé, quinze ans, draps roses devenus draps de sang. C'est donc cela le dedans d'une peau, un spectacle ? Nello et Calavaggio passent de chaque côté du lit, soulèvent le drap, recouvrent le corps et replient le caoutchouc à la tête et aux pieds. Ils ferment les yeux, tous les deux. Le corps est devenu flaque, boule, paquet. Le caoutchouc crisse sous les doigts. Pas à pas, à deux, il faut la sortir, la porter sous la vérandah et la jeter dans le trou. Le Patron suit ses hommes, ses gosses, ses amateurs, rien qu'un mauvais moment à passer. Quand le Patron arrive sous la vérandah, Nello retire le caoutchouc. Le corps de Féa glisse au fond du trou. Nello se retourne. Le Patron tire une fois sur lui, une fois sur Calavaggio, puis à nouveau sur Nello et sur Calavaggio. Nello et Calavaggio s'effondrent, près du trou mais hors du trou, comme s'ils avaient eu peur, dernier sursaut, de tomber sur le corps de Féa. Le Patron vide son 5.35 pour achever ses hommes. Il pousse les corps, du bout du pied, dans le trou, vêtements, matériel, caméras, cadavre de Féa et corps nus, un beau désordre sur lequel le Patron jette son arme. « Sturdzi, tu peux venir

maintenant. » Le Patron regarde sa montre, sept minutes, un peu de retard. Sturdzi apparaît. Le Patron lui fait d'ouvrir les paquets. « Vas-y, répartis bien, vide tout, attention à tes mains. » Grésillement, chaux vive. Sturdzi tient chaque paquet par le fond, détournant la tête, retenant sa respiration. Le Patron recule, « mets tout, je te dis. Il y a de quoi faire disparaître un régiment entier ». Second paquet. « Vite fait bien fait, pas vrai ? » Sturdzi éventre le troisième paquet, le répand. « Parfait. » Le Patron ramasse les pelles, en tend une à Sturdzi, garde l'autre, « maintenant, jette les sachets bleus ». Ils comblent le trou, comme un jeu. « T'es unique, Sturdzi, je te le dis. » « Oui, Patron. » « Et c'est fini. » « Oui, Patron. » Deux minutes de retard. Au bas de l'escalier de la vérandah, le Patron pose la valise de films et les deux pelles. Il remonte dans la villa, comme avant. Il inspecte tout, comme avant. « Patron, c'est pas la peine, puisque... » « Tais-toi, Sturdzi. » Le Patron soulève un coussin du sofa, au milieu du salon, place un petit boîtier, branche la minuterie, une heure, « une merveille, Sturdzi, tu vas voir. Pas plus grand qu'une boîte d'allumettes et ça ferait sauter toutes les prisons du monde ». La vérandah. Un dernier regard vers le large, le pic, le golf, la nuit. « Mais Patron, pourquoi avoir refait le lit, pourquoi ? » « Tais-toi. Je fais les choses bien, jusqu'au bout. Le moindre petit bout de tissu, ils l'analyseront. » « Mais ? » « Ce sera un accident, c'est tout. » Le Patron descend en premier, fait signe à Sturdzi de prendre les pelles et la valise, « attends-moi plus bas... » Dans l'autre villa, même jeu, sous un coussin du sofa, il branche la minuterie, cinquante-cinq minutes. Avec un peu de chance, tout sautera en même temps. Le Patron redescend, passe devant les fauteuils blancs, en contrebas, redresse celui qui est tombé et le place face à l'autre. Puis il ramasse une chaussure, la rejette, regarde une dernière fois les deux villas. Il rejoint Sturdzi, « dépêchons-nous, ils attendent ». Ils ? Sartia et Giuseppe, un canot pneumatique. « Salut, Patron, salut, Sturdzi. » « Allez, vite, fais attention, Sartia, la valise n'est pas waterproof. » Rires des hommes. Sur le yacht, démarrage immédiat, tous feux éteints. Le Patron regarde le tableau de pilotage automatique. Signaux lumineux, les récifs et, clairement indiqué, un itinéraire sinueux. Bientôt le large, les hauts-fonds. « On peut y aller. » Giuseppe jette les pelles par-dessus bord. « Pleins gaz, Sartia. » Sturdzi s'approche du Patron, « on n'attend même pas ? » Le Patron s'allonge sur une couchette, la tête sur la valise de films, il se caresse les mains, « non, Sturdzi, la fin c'est pour les autres, imagine, ce sera encore plus beau si tu imagines. Quand ça fera boum, on sera loin d'ici ». Le Patron regarde sa montre. « On sera même dans un avion. » Giuseppe s'approche du Patron qui tend sa main droite, « avec des tenailles, débrouille-toi, tu peux me faire mal ». Le Patron attend. Giuseppe va chercher la boîte à outils. Le yacht file droit vers San Cristobal, sillon, écume. « Toi, Sturdzi, trouve du coton et de l'alcool. » Le Patron fait le point, le directeur du Plantation Inn téléphonera à la police, Sandro répondra « étouffez l'histoire, ne prévenez personne, ratissez le tout et plantez de l'herbe ». Les rouquins ? Ils se feront pendre, et puis après ? Le journaliste ? Il a raté le reportage de sa vie, tant pis pour lui. « J'y vais, Patron ? » « Vas-y, petit, tu vas voir, l'or, ça se coupe comme du beurre. » Première bague, l'index de la main droite, coup de tenaille, la bague saute, le Patron fait la grimace, le sang coule un peu. « Pardon, Patron. » Sturdzi tend un coton imbibé d'alcool. « Non. Les autres, coupe les autres, tout de suite. On nettoiera après » Majeur, annulaire, petit doigt, les trois autres bagues sautent, une émeraude dessertie tombe par terre, mains ensanglantées, Sturdzi nettoie le sang, tamponne les petites plaies, bande le tout. « Un vrai petit infirmier, ce Sturdzi. » Le Patron se mord les lèvres, regard de fouine. Giuseppe ramasse les bagues et l'émeraude et les rend au Patron. Il regarde la valise, c'est la rançon ? « Le Patron sourit. Giuseppe ressemble à Calavaggio, ressemble à Nello, même personnage, même regard, mêmes questions quand il ne faut pas, de la graine à trous, un trou, chaux vive, et basta. « Pose pas de questions, Giuseppe, je te l'ai dit cent fois. Tu ne sais rien, tu entends ? Rien. » Sturdzi observe le Patron, sourire complice. Sur le pont du yacht, le Patron, main droite en

écharpe, valise entre les deux jambes, regarde la côte de San Cristobal. Comme une lueur à l'horizon, un signe avant-coureur de l'aurore. Il regarde sa montre, cinq heures moins sept. Ça va exploser, là-bas. Dans la paume de sa main droite, il serre les bagues coupées, tièdes encore, poignée de bijoux, il les jette dans la mer, mer sombre, opaque. « C'est fou ce qu'elle est calme. » « Tais-toi, Sturdzi. » « Pardon, Patron. » « Tu me dis pardon maintenant ? » « Pardon, Patron. » « Sacré Hongrois, tu les as eus ! », La côte, le canot, la plage et, derrière la plage, le terrain d'aviation de San Cristobal. « Quel jour sommes-nous ? » demande le Patron en montant dans l'avion. Sartia réfléchit « vendredi ». « Vendredi quoi ? » « Vendredi 3 février. » « Quel temps fait-il à New York ? » « Froid, très froid, Patron. Je vous ai apporté un manteau. » Sturdzi aide le Patron à boucler sa ceinture de sécurité. Sartia prend les commandes. Giuseppe s'écarte sur la piste, adresse un signe d'adieu. « De vraies vacances, pas vrai, Sturdzi ? C'est beau la mer quand même. » L'avion décolle. « Ça va flamber là-bas. » Le Patron serre la valise de films contre lui. Il fait un clin d'oeil à Sturdzi, le regarde, « boum ! » comme s'il voulait lui faire peur. Sturdzi n'aime pas l'avion. Il a mal au coeur. Giuseppe, Sartia, Sandro, Sturdzi, et ainsi de suite, le Patron règne, caresse sa main endolorie, pense au succès du film. Il met sa main valide dans la poche de sa veste, deux petites choses douces, des oreilles de Féa.

Cinq heures treize, deux explosions coup sur coup. Billie se précipite vers la fenêtre, tire les rideaux, ouvre la baie. Vercoff reste assis. Bob gueule « sors pas, p'tit frère ! » Billie baisse la tête, s'adosse au mur. Sur la colline, deux grands brasiers, sonnerie d'alarme dans l'hôtel, bruit de voix des clients des chambres voisines, chacun sort sur les terrasses, en pyjama, enroulé dans une serviette ou en robe de chambre. On pointe du doigt la colline, on entend des « but Darling ... », « let us go », puis des « it's nothing... » Le temps, ce matin-là, passa très vite. Billie voulait partir, quitter l'île. Mais chaque fois qu'il regardait Bob, Bob lui disait de se taire, de rester avec lui, lui. Bob se rhabille, « je prendrais bien un café ». Vercoff décroche le téléphone, « trois cafés complets, oui, trois ». Vercoff ferme sa valise, met précautionneusement les bandes dans un sac avec les carnets et les lettres, tout Raillac. Il gardera le sac avec lui, dans l'avion. De retour à Paris, l'éditeur lui dira « ça s'est bien passé ? Vous êtes content ? » Vercoff frémit. Bob l'interroge du regard. Vercoff hausse les épaules, comme Billie il baisse la tête. Café noir. « Sucre ? » « Non, merci. » « Vous nous enverrez une carte postale de Paris ? Vous écrirez Bob et Billie, poitrine Rios, et ça arrivera. » Vercoff fait signe que oui. Bob regarde Billie, puis Vercoff. « Vous savez qu'il va devenir champion du monde de golf ! » Billie rougit. « C'est drôle, un rouquin qui rougit, n'est-ce pas ? » Vercoff entame un croissant, le repose sur le plateau, pas faim. « Et le livre, murmure Billie, vous nous enverrez le livre ? » Vercoff ne répond pas. « Il s'appellera comment, le livre ? » Vercoff regarde Billie, « je ne sais pas. Tu proposes quoi ? » Billie regarde Bob, Bob lui pince la joue, « réponds ». Bruit de l'avion, trop tard. Billie se lève. Vercoff se sert une dernière tasse de café. Bob vérifie s'il a toujours la liasse de billets dans sa poche. Vercoff se lève. Huit heures du matin, le soleil, même soleil, la lumière, même lumière, le golf et ses jets d'eau, les premiers joueurs se préparent. Au sommet de la colline, deux panaches de fumée noire. Le portier explique à Vercoff « ce n'est rien, pas de victime, un double court-circuit, c'est tout ». Vercoff regarde le portier droit dans les yeux, paie la note. Le portier compte les voyageurs chèque. « L'avion repartira avec un peu de retard. Le fils de M. Raillac est là, le temps de préparer son père. » « Préparer ? » « Oui, ils emmènent tout de suite le corps. » Vercoff s'éloigne, tenant le sac de bandes contre lui. Bob l'attend avec le magnétophone. Billie porte la valise. Devant l'avion Vercoff serre la main de Bob. Puis il embrasse Billie, pour le plaisir. Une histoire de patins à roulettes, quand on rêve de faire le tour du monde. Vercoff monte dans l'avion. Il attend, le sac de bandes sur les genoux, précieusement. Jeep. Cercueil. C'est donc

lui, le fils de Raillac. La cinquantaine, bedonnant, bon bourgeois, cravate noire de circonstance, le geste sûr. Et la sœur cadette, où est-elle ? Pas de sœur. Juste un fils. Dans l'avion, deux passagers et Vercoff. Le pilote vient s'excuser, il n'y a pas assez de place dans la soute, on mettra le cercueil dans l'allée, entre les fauteuils. Les deux passagers s'étonnent, discutent. Le pilote essaie de plaisanter. « Le vol sera court. » On charge le cercueil. On le cale dans la travée centrale. Sur la piste, le directeur du Plantation Inn serre poliment la main du fils de Raillac. Billie et Bob font un dernier signe. Le fils de Raillac prend place, à l'avant. Il pose une main sur le cercueil de son père. Décollage. Vercoff regarde par le hublot, l'île, le pic, une brume de chaleur, comme un miroitement de la mer et de l'écume, un éblouissement du soleil et l'île disparaît. Un sac de bandes, une valise de films et deux oreilles. C'est arrivé.